

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**BIBLIOTHÈQUE**  
**DES**  
**HISTORIENS GRECS.**

**TOME PREMIER.**





HISTOIRE  
**D'HÉRODOTE.**

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR

E.-A. BÉTANT.

---

TOME PREMIER.



Genève,

CHEZ M.-E. CAREY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,  
rue Verdaine, n° 285.

~~~~~

1836



---

## INTRODUCTION.

LA ville d'Halicarnasse, située sur la côte occidentale de l'Asie mineure, était une colonie de Grecs Doriens; mais lorsqu'elle donna le jour à Hérodote (484 ans avant J.-C.), elle était depuis longtemps assujettie aux Perses, et formait la capitale du petit royaume de Carie dont la célèbre Artémise avait le gouvernement. Hérodote était âgé de quatre ans lors de la grande expédition de Xerxès contre la Grèce; Artémise y prit une part active; elle amena des renforts à la flotte des Perses, et se distingua par sa prudence et par sa valeur. A cette reine succéda son petit-fils Lygdamis, prince cruel, qui fit périr les parents d'Hérodote et le contraignit lui-même à s'enfuir dans l'île de Samos. Plus tard Hérodote rentra dans sa patrie et contribua même à l'expulsion du tyran.

Ces détails et quelques autres que le temps nous a conservés sur la biographie de notre auteur, peuvent avoir quelque importance historique ; mais ce qui rend la vie d'Hérodote bien plus intéressante pour nous, c'est qu'elle fut toute consacrée à l'accomplissement d'une grande conception. Avant lui l'histoire n'avait encore été écrite que par fragments et d'après des traditions incertaines ; elle se bornait à des recherches partielles sur les origines des villes, sur les antiquités locales, et se perdait le plus souvent dans l'obscurité des fables et des théogonies. A peine les Grecs commençaient-ils seulement à composer des ouvrages en prose ; car Hécatee de Milet, le plus ancien écrivain et prosateur dont le nom nous soit parvenu, n'était que de cinquante ans antérieur à Hérodote. Celui-ci fut le premier qui se fit de l'histoire l'idée que nous en avons aujourd'hui. Il renonça aux recherches plus curieuses que positives de ses devanciers ; et, sans remonter aux temps sur lesquels on manquait de documents authentiques, il résolut d'écrire l'histoire moderne, l'histoire contemporaine. Il rassembla les éléments de ce vaste travail par la seule voie alors possible, c'est-à-dire en voyageant et en séjournant dans tous les pays dont il avait à parler, interrogeant les vieillards

et les sages , visitant les monuments , recueillant les traditions sacrées et profanes , étudiant les religions , les lois et les mœurs. De retour dans sa patrie , il composa un ouvrage aussi remarquable par la beauté de la forme que par la richesse des matériaux ; son livre admiré de toute la Grèce éclipsa les essais imparfaits qui l'avaient précédé , et dès lors l'auteur fut surnommé le *père de l'histoire*.

Le but principal d'Hérodote est , comme il le dit lui-même dans sa préface , le récit des démêlés survenus entre les Grecs et les Barbares. Ce cadre contient une période d'environ quatre-vingt-dix années , depuis la conquête des colonies ioniennes par Crésus , jusqu'à la glorieuse réaction de l'Europe contre l'Asie , c'est-à-dire jusqu'à la fuite de Xerxès : mais Hérodote a su rattacher au fil de cette narration les détails qu'il avait recueillis sur les usages , sur les antiquités , sur la géographie et sur l'histoire naturelle de tous les pays alors connus. Ces détails présentés sous forme d'épisodes ajoutent à l'intérêt de l'ensemble celui de la variété.

La crédibilité historique d'Hérodote , c'est-à-dire le degré de confiance que méritent ses récits , a été l'objet de contestations prolongées ; on a souvent dit que s'il était le père de l'histoire ,

il était aussi le père des fables. En effet son ouvrage renferme un certain nombre d'assertions qu'aucun lecteur éclairé ne peut admettre pour avérées. De ces erreurs quelques-unes doivent être attribuées à l'état reculé où étaient alors les connaissances humaines ; d'autres sont dues à la crédulité d'Hérodote pour les récits des prêtres et à son respect superstitieux pour la véracité des oracles ; d'autres enfin sont une conséquence de la méthode qu'il suivait dans son travail. Recueillant les traditions de chaque pays , il devait fréquemment rencontrer des récits peu vraisemblables ; dans ce cas , il les rapporte sans les garantir ; souvent même il les discute et les rejette ; mais dans toute la partie des descriptions et des faits qu'il a été à portée de vérifier par lui-même , Hérodote est d'une exactitude rigoureuse. A mesure que les lumières se sont étendues , et qu'en particulier on a mieux connu la géographie et les antiquités de l'Égypte et de la haute Asie , on a constaté divers faits rapportés par Hérodote , et qu'on avait longtemps révoqués en doute parce qu'ils choquaient des opinions reçues ou des préjugés longtemps accrédités ; en sorte qu'à certains égards cet auteur a été mieux apprécié des modernes qu'il ne l'était des anciens eux-mêmes.

Un reproche qu'on peut lui adresser avec plus de justice, c'est d'avoir un peu trop visé à plaire et à intéresser, au risque de préférer parfois une fiction gracieuse à la sèche réalité. Ce défaut provient non moins de l'époque où vivait Hérodote que de la tournure d'esprit particulière à cet auteur. Alors les limites qui séparent la prose de la poésie n'étaient pas encore bien marquées; on considérait l'histoire comme une espèce de poème épique, dans la lecture duquel on cherchait quelque chose du charme que celle d'Homère faisait éprouver. Si Hérodote n'eût pas satisfait cette exigence, il est peu probable qu'il eût excité l'enthousiasme de ses contemporains, et qu'il eût entraîné sur ses traces un si grand nombre d'imitateurs. Pour créer l'histoire, il fallait la faire aimer.

Après avoir achevé son ouvrage, Hérodote en fit lecture d'abord dans l'assemblée des Jeux olympiques, puis à Athènes dans la fête des Panathénées; les auditeurs en furent tellement charmés, qu'ils donnèrent d'une commune voix le nom d'une des Muses à chacun des neuf livres dont cet ouvrage est composé.

La dernière circonstance que nous connaissons de la vie d'Hérodote, est qu'il se joignit à la colonie qu'Athènes envoya dans l'Italie mé-

ritionale fonder la ville de Thurium, près de l'emplacement de l'ancienne Sybaris (444 ans avant J.-C.). C'est dans cette retraite qu'Hérodote mit la dernière main à la rédaction de son histoire, travail qui l'occupa jusqu'à un âge très-avancé; c'est du moins ce que font supposer quelques allusions anticipées, et relatives à une époque où cet auteur devait être déjà très-vieux; mais la date précise de sa mort est inconnue.

Il existe deux traductions françaises de l'histoire d'Hérodote: celle de Larcher, surtout précieuse par le commentaire qui l'accompagne; et celle de Miot, qui réunit l'élégance du style au mérite de la fidélité. Si nous entreprenons une version nouvelle, ce n'est pas que nous prétendions d'une manière absolue faire mieux que ces deux célèbres traducteurs; mais c'est que nous désirons rester encore plus près du modèle, non-seulement afin d'en conserver l'extrême simplicité, mais afin de mieux approprier notre traduction à la classe de lecteurs à laquelle la Bibliothèque des Historiens grecs est particulièrement destinée.

---

# HISTOIRE D'HÉRODOTE.



## LIVRE PREMIER.

### CLIO.

HÉRODOTE d'Halicarnasse a écrit l'histoire afin que les œuvres des hommes ne soient pas effacées par le temps, que les hauts faits des Grecs et des Barbares ne tombent pas dans l'obscurité, et principalement afin de faire connaître la cause des guerres qui ont éclaté entre eux.

Les savants de la Perse prétendent que les Phéniciens furent les premiers auteurs de ce différend. Ces peuples, disent-ils, partis des bords de la mer Érythrée, arrivèrent sur ceux de notre mer, occupèrent la contrée qu'ils habitent encore aujourd'hui, et s'adonnèrent aussitôt à des navigations de long cours. Exportant des marchandises d'Égypte et

d'Assyrie, ils allaient en divers pays et notamment à Argos. En ce temps-là cette ville tenait le premier rang dans le pays maintenant appelé Grèce. Des Phéniciens étant donc abordés à Argos, étalèrent leur cargaison ; mais cinq ou six jours après leur arrivée, quand ils eurent presque tout vendu, il vint sur le rivage plusieurs femmes et entre autres la fille du roi Inachus. Son nom était Io ; les Grecs et les Perses sont d'accord là-dessus. Ces femmes debout à la poupe du vaisseau achetèrent des marchandises, selon que le cœur leur en disait. Alors les Phéniciens s'excitant mutuellement s'élançèrent sur elles. La plupart s'échappèrent ; mais Io fut enlevée et quelques autres aussi. Les Phéniciens les transportèrent à bord, et partirent faisant voile pour l'Égypte.

C'est ainsi que Io fut conduite en Égypte, s'il faut en croire le récit des Perses, peu conforme à la tradition grecque ; et telle fut, à ce qu'ils prétendent, l'origine des torts. Dans la suite, quelques Grecs, dont ils ne peuvent citer les noms, mais qui devaient être des Crétois, touchèrent à Tyr en Phénicie, et enlevèrent Europe, fille du roi. Jusque-là ils étaient quitte à quitte ; mais plus tard les Grecs furent les auteurs de la seconde injure : ils abordèrent avec un vaisseau long à Éa en Colchide, sur les rives du Phase, et là, après avoir atteint le but de leur voyage, ils enlevèrent Médée, fille du roi. Celui-ci envoya en Grèce un héraut pour de-

mander satisfaction de ce rapt et réclamer sa fille; mais les Grecs répondirent qu'on ne leur avait donné aucune satisfaction pour l'argienne Io, qu'ainsi donc ils n'en donneraient point eux-mêmes.

La seconde génération après ces événements, Alexandre, fils de Priam, qui en avait connaissance, voulut avoir par rapt une femme de la Grèce, bien convaincu qu'il le pouvait impunément, puisque les Grecs eux-mêmes en avaient donné l'exemple. Lors donc qu'il eut enlevé Hélène, les Grecs résolurent d'envoyer d'abord des députés pour la réclamer et demander justice de cet enlèvement; mais à cette prétention l'on alléqua l'exemple de Médée: les Grecs n'avaient ni rendu cette femme, ni fait droit aux réclamations dont elle avait été l'objet, et ils voulaient que les autres leur donnassent satisfaction pour une injure toute pareille.

Jusque-là, disent les Perses, tout s'était borné de part et d'autre à des enlèvements; mais ensuite les Grecs se rendirent grandement coupables; car ce furent eux qui portèrent la guerre en Asie, avant que les Perses songeassent à la porter en Europe. A leur avis, si c'est une injustice que de ravir des femmes, c'est une folie que de prendre la peine de les venger; des hommes sages ne se mettent point en souci pour de telles femmes; car il est évident que si elles n'y avaient consenti, elles n'eussent pas été ravies. Nous ne nous inquiétons point, disent-ils, de celles qui ont été enlevées d'Asie, tandis

que pour une Lacédémonienne les Grecs rassemblèrent une flotte nombreuse, et vinrent en Asie renverser l'empire de Priam. C'est depuis cette époque qu'ils ont toujours vu dans les Grecs des ennemis; car les Perses considèrent comme leur propriété l'Asie et les nations barbares qui l'habitent, tandis qu'ils regardent comme étrangères l'Europe et la nation grecque.

C'est ainsi qu'il avint au dire des Perses, et c'est dans la prise de Troie qu'ils trouvent l'origine de la haine qu'ils portent aux Grecs; mais les Phéniciens ne sont pas d'accord avec eux sur l'aventure de Io : ils prétendent qu'ils ne l'emmenèrent point de force, mais qu'elle-même; éprise du patron de leur navire, partit volontairement avec eux pour l'Égypte.

Tel est le récit des Perses et celui des Phéniciens; pour moi, je ne viens pas affirmer que les choses se passèrent d'une manière ou de l'autre; mais après avoir signalé l'homme que je sais avoir été le premier auteur d'actes injustes envers la Grèce, je poursuivrai ma narration, passant également en revue les villes grandes et petites qui se sont élevées sur la terre. En effet celles qui jadis étaient grandes sont devenues petites pour la plupart; et celles qui de mon temps sont devenues grandes étaient petites ci-devant. Ainsi donc, persuadé que la prospérité humaine n'est jamais stable, je ferai mention aussi bien des unes que des autres.

CRÉBUS, lydien d'origine et fils d'Alyatté, régnait sur les nations situées en deçà de l'Halys, fleuve qui coule du sud au nord entre la Syrie et la Paphlagonie, et va se jeter dans le Pont-Euxin. Ce Crésus fut à notre connaissance le premier des Barbares qui eut des Grecs pour tributaires et pour amis : il subjuga les Ioniens, les Éoliens et les Doriens d'Asie, et fit amitié avec les Lacédémoniens. Avant le règne de Crésus tous les Grecs étaient libres ; car l'invasion des Cimmériens, qui pénétrèrent en Ionie antérieurement à Crésus, fut non une conquête, mais une course en vue du pillage.

Or voici comment l'empire avait passé des Héraclides qui le possédaient, à la famille de Crésus, autrement dite des Mermnades :

Gandaule, nommé Myrsile par les Grecs, était tyran de Sardes. Il descendait d'Alcée fils d'Hercule ; car Agron, fils de Ninus, petit-fils de Bélus et arrière-petit-fils d'Alcée, fut le premier Héraclide qui devint roi de Sardes, et Gandaule fils de Myrsus fut le dernier. Ceux qui avant Agron avaient régné sur cette contrée, descendaient de Lydus fils d'Atys, duquel tout ce peuple a reçu le nom de *Lydien* ; auparavant il s'appelait *Méonien*. Ces princes avaient confié leur royaume à des Héraclides, issus d'Hercule et d'une esclave de Jardanus ; mais ceux-ci le retinrent en vertu d'un oracle, et le conservèrent 505 ans, pendant vingt-deux générations de père en fils, jusqu'à Gandaule fils de Myrsus.

Ce Candaule avait une épouse dont il était amoureux au point de s'imaginer qu'elle était de beaucoup la plus belle de toutes les femmes. Dans cette conviction, il vantait outre mesure sa beauté à Gygès fils de Dascyle, celui de ses satellites qu'il aimait le plus et auquel il confiait les affaires les plus graves. Un jour Candaule (car il devait lui arriver malheur) lui dit : Gygès, il me semble que tu ne m'en crois pas sur la beauté de ma femme ; c'est qu'on se fie moins aux oreilles qu'aux yeux ; dispose-toi donc à la voir nue. A ces mots Gygès pousse les hauts cris : O mon maître, quelle parole peu saine ! Quoi ! tu veux que je voie la reine nue ! En déposant sa tunique une femme dépose en même temps la pudeur. Dès longtemps les hommes ont trouvé les lois de la bienséance ; il faut en prendre leçon ; or il en est une qui dit : *Que chacun regarde ce qui est à lui*. Pour moi je suis persuadé qu'elle est la plus belle des femmes, et je te prie de ne pas me demander une chose déshonnête.

C'est ainsi que Gygès se défendait, redoutant quelque suite fâcheuse ; mais le roi lui répondit : Sois tranquille, Gygès, et ne crains ni aucun piège de ma part, ni aucun mal de la part de ma femme ; car je m'y prendrai de telle façon qu'elle ne saura pas même que tu l'aies vue. Je te placerai dans notre chambre à coucher, derrière la porte ouverte ; quand j'y serai, ma femme ne tardera pas à s'y rendre. Près de l'entrée est un siège sur lequel elle

déposera ses vêtements un à un , et tu pourras pendant ce temps la contempler à ton aise ; puis , lorsqu'elle ira du siège au lit , tu te trouveras derrière elle : ce sera alors à toi de te retirer sans être aperçu.

Gygès ne pouvant s'y refuser , se tint prêt à obéir. Quand l'heure du coucher fut venue , Candaule le conduisit dans la chambre , et incontinent la femme parut. Gygès la vit entrer et quitter ses vêtements ; puis , lorsqu'elle se tourna pour aller au lit , il se glissa furtivement hors de la chambre ; néanmoins la reine l'aperçut , et comprenant l'action de son mari , elle n'eut garde de crier ni de paraître instruite ; mais elle résolut de se venger de Candaule ; car chez les Lydiens et chez presque tous les autres Barbares , c'est un grand déshonneur , même pour un homme , de se laisser voir nu.

Pour le moment elle dissimula donc et garda le silence ; mais dès qu'il fit jour , elle disposa ses serviteurs les plus fidèles et fit appeler Gygès. Celui-ci vint sans se douter qu'elle sût rien de ce qui s'était passé ; car déjà auparavant il avait coutume de venir chez la reine lorsqu'elle l'appelait. Quand il fut arrivé , elle lui tint ce discours : Gygès , tu as devant toi deux voies ; je te donne le choix de prendre celle que tu voudras : il te faut ou tuer Candaule , et m'avoir moi et le royaume de Lydie , ou te préparer à mourir sur-le-champ ; afin qu'il ne t'arrive plus , pour obéir en tout à Candaule , de voir ce que tu ne dois pas .

Il faut absolument que l'un des deux périsse : ou lui qui a ourdi cette trame, ou toi qui m'as vue nue et qui as fait ce qui n'est pas permis.

D'abord Gygès fut rempli d'étonnement à un pareil langage; ensuite il la supplia de ne pas le contraindre à un tel choix; mais comme il ne gagnait rien, et qu'il se voyait effectivement dans la nécessité de tuer son maître ou d'être lui-même tué, il opta pour sa propre conservation; il adressa donc cette demande à la reine : Puisque tu m'obliges malgré moi de tuer mon maître, je voudrais savoir de quelle manière nous mettrons la main sur lui. L'attaque partira, répondit-elle, du même lieu d'où il n'a exposée à tes regards; tu le frapperas pendant son sommeil.

Quand ils eurent concerté ce complot et que la nuit fut venue, Gygès (car il n'avait pu ni sortir ni se dégager, mais il fallait qu'il pérît, lui ou Candaule) suivit la reine dans son appartement, où elle le cacha derrière la même porte, armé d'un poignard. Après cela, lorsque Candaule fut endormi, Gygès se glissa dans la chambre, le tua, et eut ainsi la femme et l'empire. C'est de lui qu'a parlé dans des vers iambiques Archiloque de Paros, qui vivait de son temps.

L'usurpation de Gygès fut confirmée par l'oracle de Delphes : en effet, comme les Lydiens, indignés du sort de Candaule, avaient pris les armes, il fut convenu entre eux et le parti de Gygès, que si l'o-

oracle le déclarait roi des Lydiens il régnerait ; sinon qu'il restituerait l'empire aux Héraclides. L'oracle se prononça pour lui, et ainsi Gygès fut roi. Seulement la pythie ajouta que vengeance viendrait aux Héraclides sur le cinquième descendant de Gygès ; mais les Lydiens et leurs rois ne tinrent aucun compte de cette parole, jusqu'au moment où elle s'accomplit.

C'est ainsi que les Mermnades s'emparèrent de la souveraineté, et l'enlevèrent aux Héraclides. Devenu tyran, Gygès envoya à Delphes des offrandes considérables ; car on y voit encore de lui quantité d'objets d'argent ; en outre il consacra de l'or en abondance, et notamment des cratères au nombre de six ; ils sont placés dans le trésor des Corinthiens et pèsent trente talents. A vrai dire ce trésor n'est pas à la ville de Corinthe, mais c'est celui de Cypselus fils d'Étion. Ce Gygès est à notre connaissance le premier des Barbares qui ait fait des offrandes à Delphes, depuis Midas fils de Gordius, roi de Phrygie. Celui-ci consacra le trône royal sur lequel il siégeait pour rendre la justice, et qui est d'un travail curieux ; ce trône est placé dans le même endroit que les cratères de Gygès. Toutes ces offrandes de Gygès, soit en or soit en argent, sont appelées *Gygéades* par les Delphiens, du nom du donateur.

Pendant son règne, Gygès envahit aussi les terres de Milet et de Smyrne, et prit la ville de Colophon ; toutefois, comme il ne fit aucune autre grande ac-

tion durant trente-huit ans qu'il régna, nous n'en parlerons pas davantage; et nous ferons mention d'Ardys, son fils et son successeur. Celui-ci prit la ville de Priène, et fit invasion dans le territoire de Milet. Ce fut pendant qu'il était tyran de Sardes que les Cimmériens, chassés de leurs demeures par les Scythes nomades, pénétrèrent en Asie et prirent Sardes, hormis la citadelle.

Ardys régna quarante-neuf ans; son fils Sadyatte lui succéda et régna douze ans; après lui vint Alyatte. Celui-ci fit la guerre aux Mèdes et à Cyaxare petit-fils de Déjocès; il chassa d'Asie les Cimmériens, prit Smyrne, colonie de Colophon, et entra dans le territoire de Clazomène; mais il ne s'en tira pas à sa fantaisie, car il reçut un grand échec. Pendant son règne il fit encore d'autres actions mémorables; entre autres il continua contre les Milésiens la guerre que son père lui avait léguée. Voici le plan de campagne qu'il suivit. Quand il y avait abondante récolte dans le pays, c'était alors qu'il y faisait entrer son armée; elle marchait au son des chalumeaux, des mandolines et des flûtes mâles et femelles. Arrivé dans le territoire de Milet, il ne renversait ni ne brûlait les maisons; il les laissait debout, n'en arrachant pas même les portes; mais il détruisait les arbres et la récolte, après quoi il se retirait: car les Milésiens étant maîtres de la mer, il était inutile de séjourner davantage. Si le Lydien ne renversait pas les maisons, c'était afin que les Milésiens pussent travailler

et semer la terre, et que lui-même eût de quoi ravager à une autre invasion.

De cette manière la guerre se fit onze années, dans lesquelles les Milésiens essuyèrent deux grandes défaites, l'une à Liménion dans leur propre territoire, l'autre dans la plaine du Méandre. De ces onze années, les six premières Sadyatte, fils d'Ardys, régnait encore (c'était lui qui avait entamé la guerre, et qui dans le temps était entré à main armée dans les terres de Milet); les cinq années suivantes ce fut son fils Alyatte qui continua, comme je l'ai dit plus haut, cette guerre à lui léguée par son père, et la poussa avec vigueur. En cette occasion les Milésiens ne furent secourus par aucun des Ioniens, hormis ceux de Chios. Ceux-ci en les secourant leur rendaient la pareille; car auparavant les Milésiens avaient soutenu avec eux la guerre que les Chiotés faisaient aux Érythréens.

La douzième année, comme les soldats avaient mis feu à un blé, la flamme poussée par un vent impétueux atteignit un temple de Minerve surnommée *Assésienne*; le feu y prit et le consuma. Dans le moment personne n'y fit attention; mais plus tard, lorsque l'armée fut de retour à Sardes, Alyatte tomba malade; et comme le mal se prolongeait, il envoya (soit de son chef, soit d'après quelque avis) des députés à Delphes, pour consulter le dieu touchant sa maladie. Mais quand ils furent arrivés à Delphes, la pythie refusa de prophétiser, avant qu'ils eussent

relevé le temple de Minerve incendié à Assésos dans le territoire de Milet.

C'est ainsi que j'ai ouï les Delphiens conter cette aventure; les Milésiens ajoutent que Périandre, fils de Cypsélus, qui était hôte des plus intimes de Thrasybule alors tyran de Milet, instruit de cette réponse de l'oracle, la fit savoir à Thrasybule, afin que celui-ci avisât à ce qu'il devait faire. C'est du moins ce que disent les Milésiens. Quoi qu'il en soit, Alyatte n'eut pas plus tôt reçu la réponse de l'oracle, qu'il envoya un héraut à Milet, voulant conclure une trêve pour le temps nécessaire à la reconstruction du temple. Cet envoyé partit pour Milet; mais Thrasybule, qui connaissait d'avance les intentions d'Alyatte, imagina le stratagème suivant. Tout le blé qui était dans la ville, soit à lui soit aux particuliers, il le fit transporter sur la place publique, et ordonna aux Milésiens, à un signal convenu, de se mettre tous à boire et à se divertir entre eux; il pensait bien que le héraut de Sardes, qui aurait vu ce grand amas de blé et tous ces divertissemens, ne manquerait pas d'en informer Alyatte, comme cela arriva en effet. Aussi dès que le héraut se fut acquitté de son message et fut de retour à Sardes, la paix se fit, uniquement, je pense, pour ce motif; car Alyatte, au moment où il croyait Milet en proie à la disette et le peuple réduit à l'extrémité, apprit qu'il en était tout autrement. En conséquence la paix fut conclue à condition que les deux peuples seraient hôtes et

alliés. Alyatte bâtit à Minerve deux temples au lieu d'un, et releva de sa maladie. Telle fut l'issue de la guerre que ce prince fit à Thrasybule et aux Milésiens.

— Périandre, qui fit savoir à Thrasybule la réponse de l'oracle, était fils de Cypsélus et tyran de Corinthe. De son vivant, s'il faut en croire les Corinthiens (avec lesquels sont d'accord les Lesbiens) arriva l'aventure merveilleuse d'Arion de Méthymne, qui fut porté au Ténare par un dauphin. Cet Arion était un joueur de lyre qui ne le cédait à aucun autre de son temps; c'est à lui que le dithyrambe doit son origine et même son nom; le premier qu'il composa fut exécuté à Corinthe. Voici donc ce qu'on raconte de lui. Il vivait depuis longtemps chez Périandre, lorsqu'il lui prit envie de passer en Sicile et en Italie. Il y gagna beaucoup d'argent; ensuite voulant retourner à Corinthe il partit de Tarente; et comme il ne se fiait à d'autres marins qu'à ceux de Corinthe, il affréta un de leurs bâtimens. Mais quand ils furent au large, les matelots complotèrent de jeter Arion à la mer et de s'emparer de ses trésors. Celui-ci ayant découvert leur projet, les supplia disant qu'il leur abandonnait ses biens, moyennant qu'il eût la vie sauve; mais ils ne l'écoutèrent pas: ils lui ordonnèrent ou de se tuer lui-même, s'il voulait obtenir la sépulture à terre, ou de sauter immédiatement à la mer. Ainsi réduit à la détresse, Arion leur demanda la grâce de le laisser au moins chanter encore une

fois dans son grand costume, debout sur le tillac; il consentait à se détruire lui-même dès qu'il aurait chanté. Eux, voulant se donner le plaisir d'entendre le meilleur chantre qui fût, se retirèrent de la poupe vers le milieu du vaisseau. Alors Arion revêtit son costume, prit sa lyre, et debout sur le tillac chanta sur le nome orthien; quand il eut achevé, il se précipita lui-même dans la mer, comme il était, avec tout son attirail. Là-dessus les matelots cinglèrent vers Corinthe; mais Arion fut, à ce qu'on prétend, reçu par un dauphin, qui le transporta au Ténare. Il descendit, et toujours en costume il s'achemina vers Corinthe. Dès qu'il y fut, il raconta son aventure; Périandre ne pouvant y ajouter foi, le retint sous garde sans le laisser aller, et guetta les matelots; à leur arrivée il les fit appeler, et les questionna sur Arion; ils répondirent qu'il était bien portant en Italie, et qu'ils l'avaient laissé en prospérité à Tarente; mais soudain leur apparut Arion, comme il était quand il s'était jeté à la mer. Interdits à sa vue, ils ne purent plus nier et furent convaincus. Voilà ce que disent les Corinthiens et les Lesbiens. Il existe d'Arion un petit monument de bronze à Ténare : c'est un homme assis sur un dauphin.

Alyatte le Lydien, qui avait fait la guerre à ceux de Milet, mourut dans la suite après un règne de cinquante-sept ans. Il fut le second de cette maison qui consacra à Delphes, après être échappé de maladie, un grand cratère avec un sous-cratère de fer

soudé, pièce curieuse parmi toutes les offrandes de Delphes; c'était l'ouvrage de Glaucus de Chios, le premier qui découvrit l'art de souder le fer.

Alyatte étant mort, il eut pour successeur son fils Crésus, alors âgé de trente-cinq ans. Les premiers des Grecs qu'il attaqua furent les Éphésiens. Ceux-ci pendant le siège consacrèrent leur ville à Diane, en attachant une corde du temple au rempart. Il y a entre le temple et la vieille ville, qui pour lors était assiégée, la distance de sept stades. Ce fut là la première entreprise de Crésus; ensuite il attaqua successivement tous les Ioniens et les Éoliens, élevant un grief contre ceux-ci et un autre contre ceux-là; fort quand il put le trouver, mais à défaut se contentant du plus faible.

Les Grecs d'Asie ne furent pas plutôt soumis à lui payer un tribut, qu'il songea à construire des vaisseaux pour attaquer les insulaires. Déjà tout était prêt pour cette construction, lorsqu'il vint à Sardes les uns disent Bias de Priène, les autres Pittacus de Mitylène, lequel interrogé par Crésus sur ce qu'il y avait de nouveau en Grèce, fit cesser par sa réponse les préparatifs maritimes. O roi, dit-il, les insulaires achètent force chevaux, avec intention de venir t'attaquer à Sardes. Crésus se flattant qu'il disait vrai s'écria : Puissent les dieux mettre en tête aux insulaires de venir à cheval contre les fils des Lydiens! Sur quoi l'autre reprit : O roi, tu désires avec ardeur de rencontrer en terre ferme la

cavalerie des insulaires, et ce n'est pas sans raison; mais les insulaires, crois-tu qu'ils souhaitent autre chose, depuis qu'ils savent que tu construis des vaisseaux, sinon de rencontrer en mer les Lydiens, afin de venger les Grecs du continent que tu tiens en esclavage? Cette réplique plut fort à Crésus, et la trouvant très-juste, il renonça à ses préparatifs, et même fit alliance avec les Ioniens habitants des îles.

— Dans la suite, lorsqu'il eut subjugué presque tous les peuples qui habitent en deçà du fleuve Halys (car, à l'exception des Ciliciens et des Lyciens, Crésus avait soumis tous les autres, qui sont les Phrygiens, les Mysiens, les Mariandyniens, les Chalybes, les Paphlagoniens, les Thraces, les Thyniens et les Bithyniens, les Cariens, les Ioniens, les Doriens, les Éoliens et les Pamphyliens) lors donc qu'il eut subjugué tous ces peuples et ainsi étendu l'empire des Lydiens, on vit successivement arriver à Sardes, alors au faite de l'opulence, tout ce qu'il y avait de sages en Grèce à cette époque-là. De ce nombre fut Solon Athénien, qui à la demande de ses compatriotes leur avait fait des lois, et s'était ensuite absenté pour dix ans, sous prétexte de voir d'autres contrées, mais dans le fond afin de n'être pas obligé de faire quelque changement à ses lois; par eux-mêmes les Athéniens n'en avaient pas le pouvoir, attendu qu'ils s'étaient engagés par les plus grands serments à user dix ans des lois que Solon leur donnerait. Solon s'absenta donc par ce motif non moins

que par curiosité; il se rendit en Égypte auprès d'Amasis et à Sardes auprès de Crésus. Celui-ci lui fit accueil et le logea dans son palais; puis le troisième ou le quatrième jour après son arrivée, des serviteurs eurent ordre de le promener alentour des trésors du roi et de lui montrer toute sa richesse et sa félicité. Quand Solon eut tout contemplé et considéré à loisir, Crésus lui fit cette question: Hôte athénien, grand bruit est venu jusqu'à nous au sujet de ta sagesse et des voyages que tu as faits en diverses contrées, comme philosophe et par curiosité; maintenant donc il m'a pris fantaisie de te demander si tu as vu jusqu'ici un homme parfaitement heureux. En faisant cette question, Crésus croyait à coup sûr être le plus heureux des hommes; mais Solon, sans le flatter et disant ce qui était, répondit: Tellus l'Athénien. Étonné de cette réponse, Crésus reprit brusquement: Et en quoi estimes-tu que ce Tellus fut le plus heureux? Tellus, répondit Solon, vivait dans un temps de prospérité publique; il eut des fils beaux et braves, et leur vit à tous venir des enfants, qui tous restèrent en vie; il avait un bien considérable pour notre pays, et finalement il eut le bonheur de terminer avec gloire sa carrière: dans un combat des Athéniens contre leurs voisins d'Éleusis, il vint en la mêlée, fit tourner le dos à l'ennemi, et mourut de la mort la plus belle. Les Athéniens l'inhumèrent aux dépens du public sur le lieu même où il tomba, et lui rendirent de grands honneurs.

Crésus piqué par l'histoire de ce Tellus dont Solon exaltait la félicité, demanda quel était le second qu'il avait vu après lui, pensant bien obtenir au moins la seconde palme. Solon lui répondit : Cléobis et Biton. Ils étaient Argiens de naissance, avaient assez de bien, et en outre étaient si robustes qu'ils avaient l'un et l'autre été vainqueurs aux jeux publics. Or voici ce qu'on raconte de ces deux frères. C'était la fête de Junon d'Argos, et il fallait absolument que leur mère se rendit au temple sur un char; mais comme les bœufs tardaient à revenir des champs, les deux jeunes gens, voyant l'heure écoulée, se chargèrent eux-mêmes du joug et traînèrent le char; et sur le char était leur mère. Ils parcoururent ainsi l'espace de quarante-cinq stades pour arriver au temple. Après cette action qui fut vue de toute l'assemblée, ils terminèrent très-bien leurs jours; et par leur exemple la divinité fit bien voir que mieux vaut à l'homme mourir que vivre. Les Argiens entouraient ces jeunes gens et faisaient l'éloge de leur force, tandis que les Argiennes félicitaient leur mère d'avoir de pareils fils. Celle-ci ravie de joie, soit pour l'action en elle-même, soit pour la gloire qu'elle en tirait, s'avança vers la statue et pria la déesse d'accorder à ses enfants, Cléobis et Biton, qui l'avaient si fort honorée, ce qu'il vaut le mieux à l'homme d'obtenir. Après cette prière, quand ils eurent pris part au sacrifice et au festin, ces jeunes gens s'endormirent dans le temple même et ne se réveillèrent

plus, mais finirent de cette manière. Les Argiens firent faire leurs images, et les consacèrent à Delphes, comme celles d'hommes qui avaient montré la plus rare vertu.

Solon adjugea donc à ceux-ci la seconde palme; mais Crésus reprit avec impatience : Hôte athénien, et ma félicité, la tiens-tu pour si peu de chose que tu ne m'égalés pas même à des hommes de basse condition? O Crésus, répliqua Solon, tu m'interroges sur les choses humaines, moi qui sais combien la divinité est jalouse et muable. Dans le cours d'une longue vie on voit et souffre mainte chose qu'on ne voudrait pas. Je mets à soixante-dix ans le terme de la vie de l'homme : ces soixante-dix ans donnent 26,200 jours, non compris les mois intercalaires; et si nous faisons de deux années l'une plus longue d'un mois, afin que les saisons se rencontrent comme elles doivent, aux soixante-dix années il faut ajouter trente-cinq mois, lesquels font 1050 jours. Eh bien, de tous ces jours contenus dans ces soixante-dix années et qui montent à 26,250, il n'en est pas un seul qui soit en tout point semblable à l'autre. Ainsi donc, ô Crésus, l'homme n'est que vicissitude. Je te vois présentement riche à souhait et roi de plusieurs peuples; néanmoins ce que tu me demandes, je ne saurais le dire de toi, avant d'apprendre que tu as bien fini ta carrière. En effet l'homme riche n'est pas plus heureux que celui qui vit au jour le jour, à moins qu'il ne conserve sa prospérité jusqu'à sa der-

nière heure. On peut être malheureux avec de grandes richesses, comme aussi goûter le bonheur dans la médiocrité. Or l'homme riche et malheureux l'emporte en deux points seulement sur celui qui n'a que du bonheur; tandis que l'autre a sur lui plusieurs avantages : le riche peut plus aisément satisfaire ses désirs et supporter le choc d'une grande calamité; mais si l'autre ne peut également supporter une calamité ou satisfaire ses désirs, il en est à l'abri par son bonheur même. Exempt d'infirmités, de maladies, d'infortune, il a de beaux enfants, une belle figure; et si à tous ces avantages il joint encore celui d'une belle mort, c'est là l'homme que tu cherches; il est digne d'être appelé heureux. Jusque-là il faut attendre, et l'appeler non pas heureux, mais seulement fortuné. Or réunir tous ces biens est impossible à l'homme. Un pays ne produit pas toutes les denrées nécessaires; il en donne une et manque de l'autre, et celui qui en fournit le plus est réputé le meilleur: il en est de même des hommes. Un même individu n'a pas tous les avantages à la fois; il possède les uns et manque des autres. Celui qui en a le plus pendant sa vie, et qui ensuite termine bien ses jours, c'est le seul à mon avis qui mérite le nom d'heureux. En toute chose il faut considérer l'issue définitive, puisque la divinité ruine souvent de fond en comble ceux à qui elle a fait entrevoir la félicité.

En parlant de la sorte, Solon ne chercha point à plaire à Crésus et n'eut aucun égard pour lui; aussi

fut-il renvoyé comme un homme mal appris, attendu qu'il méprisait la fortune présente, et voulait qu'en toute chose on considérât la fin.

Après le départ de Solon, la colère divine fondit sur Crésus, apparemment parce qu'il s'était estimé le plus heureux des hommes. D'abord, pendant son sommeil, il eut un songe qui lui annonçait le sort funeste dont un de ses fils était menacé. Crésus avait deux fils, dont l'un était maltraité de la nature : il était sourd-muet ; l'autre au contraire était de beaucoup le plus distingué des jeunes gens de son âge ; il avait nom Atyr. C'est celui-ci que le songe désigne à Crésus comme devant périr frappé par une pointe de fer. Dès qu'il fut éveillé et qu'il se fut rendu compte de ce songe, le roi épouvanté commence par donner une femme à son fils. Atyr avait coutume de commander les armées lydiennes ; mais dès lors son père n'eut garde de l'y envoyer. Il alla même jusqu'à faire transporter de l'appartement des hommes dans celui des femmes les javelots, les lances et autres armes suspendues aux murs, de peur que l'une d'elles ne vint à tomber sur son fils.

Sur ces entrefaites, arrive à Sardes un homme chargé d'une disgrâce, et dont les mains étaient souillées. Il se rendit auprès de Crésus, le priant de le purifier selon les coutumes nationales. Crésus y consentit. La purification est à peu près la même chez les Lydiens que chez les Grecs. Après la cérémonie, Crésus voulant savoir qui il était et d'où il

venait , lui parla en ces termes : *Étranger, qui es-tu ? De quelle partie de la Phrygie es-tu venu comme suppliant ? De quel homme , de quelle femme es-tu meurtrier ?* O roi , répondit-il , je suis fils de Gordius et petit-fils de Midas ; je me nomme Adraste. J'ai par mégarde tué mon frère , et me voici chassé par mon père et dénué de tout. Crésus lui répond : *C'est d'amis que tu as reçu la vie , et c'est à des amis que tu es venu. Reste chez nous ; tu ne manqueras d'aucune chose. Plus tu supporterás patiemment ta disgrâce , et mieux tu t'en trouveras. Ainsi donc Adraste vécut dans le palais de Crésus.*

Dans le même temps parut sur l'Olympe de Mysie un sanglier d'une grandeur monstrueuse , lequel descendant de cette montagne , infestait les campagnes des Mysiens. Plusieurs fois ils étaient sortis pour l'attaquer ; mais ils n'avaient pu lui faire aucun mal , au contraire ils en avaient reçu de lui. Enfin ils députèrent à Crésus des gens qui lui dirent : *O roi , un sanglier monstrueux est paru dans notre contrée et ravage nos champs. Nous avons tout fait pour le prendre , mais sans succès. Nous venons donc te prier de nous envoyer ton fils , de bons veneurs et des chiens , afin d'exterminer cette bête.* Crésus se souvenant du songe leur répondit : *Pour mon fils , n'y songez pas ; je ne saurais vous l'envoyer ; il est nouvel époux et d'autres soins l'occupent. Mais je vous donnerai les meilleurs veneurs avec la meute , et les exhorterai à faire de leur*

mieux pour vous aider à exterminer cette bête.

Telle fut la réponse de Crésus. Les Mysiens s'en contentèrent; mais Atys qui avait entendu leur demande, apprenant que son père refusait de l'envoyer avec eux, entra et dit : O mon père, autrefois j'allais dans les combats et dans les chasses pour chercher la gloire et l'honneur; maintenant tu me retiens et m'interdis ces exercices, quoique tu n'aies aperçu en moi ni faiblesse ni lâcheté. Avec quels yeux faut-il donc que je me montre désormais sur la place publique? Pour qui vais-je passer auprès des citoyens et de ma jeune épouse? Quel mari pensera-t-elle avoir? Ou laisse-moi aller à cette chasse, ou persuade-moi par de bonnes raisons qu'il m'est avantageux d'en agir ainsi.

O mon fils, lui répond Crésus, si je fais cela, ce n'est pas que j'aie aperçu en toi ni lâcheté, ni rien qui me déplaît; mais une vision que j'ai eue en songe m'a prédit que tu vivrais peu et que tu périrais par une pointe de fer. Voilà pourquoi j'ai hâté ton mariage, et pourquoi je ne t'envoie à aucune expédition, prenant garde afin, si je le puis, de te dérober au trépas du moins pendant ma vie. Tu es mon seul enfant; car pour l'autre qui est sourd, c'est comme s'il n'existait pas.

Le jeune homme lui répond : Tu es bien excusable, mon père, après une telle vision, de prendre garde à moi; mais ce que tu n'entends pas, ce qui t'échappe dans ce songe, c'est à moi de te l'ex-

pliquer. Il annonce , dis-tu , que je dois périr par une pointe de fer : mais un sanglier, quel fer, quelle mains a-t-il pour que tu le craignes? S'il était dit que je dois périr par une dent ou quelque chose de pareil , il te faudrait en agir de la sorte; mais c'est par un fer. Puis donc qu'ici l'on n'a pas affaire à des hommes , laisse-moi partir.

Mon fils , reprend Crésus , il y a quelque chose de vrai dans ton opinion sur ce songe; je me rends donc à tes raisons; je me rétracte , et je te laisse aller à cette chasse.

Après avoir achevé ces paroles , Crésus fait quérir le Phrygien Adraste et lui dit : Adraste , tu étais atteint d'une amère disgrâce , que je suis loin de te reprocher ; je t'ai purifié , t'ai reçu dans ma maison et ne t'ai laissé manquer de rien. Maintenant donc (prévenu par mes bienfaits , tu dois me payer de retour) je te demande d'être le gardien de mon fils qui va partir pour la chasse , et de le préserver des bandits qui pourraient vous attaquer dans la route. D'ailleurs il te convient à toi-même d'aller là où il y a quelque gloire à gagner ; c'est pour toi une vertu de famille , et puis tu as la force nécessaire.

O roi , lui répondit Adraste , sans cela je n'eusse pas été à cette partie de plaisir ; il ne sied pas à un infortuné tel que moi de se mêler à des jeunes gens heureux. Aussi n'en avais-je pas même l'envie ; plusieurs motifs m'en auraient empêché. Mais puisque tu l'exiges et que c'est te rendre service ,

je suis prêt à t'obéir, car mon devoir est de te payer de retour. Quant à ton fils dont tu me laisses la garde, compte qu'il reviendra sain et sauf, grâce à son gardien.

Là-dessus ils se mirent en marche accompagnés des veneurs et des chiens. Arrivés au mont Olympe, ils cherchèrent la bête, et quand ils l'eurent trouvée, ils l'environnèrent en cercle et lui lancèrent leurs traits. Là l'étranger, celui qui avait été purifié de meurtre et se nommait Adraste, tire sur le sanglier, le manque, et atteint le fils de Crésus. Ainsi frappé d'une pointe de fer, il accomplit la prédiction du songe. Aussitôt quelqu'un courut à Sardes porter à Crésus la nouvelle du combat et du sort d'Atys. Le roi tout troublé de la mort de son fils, s'affligeait encore davantage, parce que le meurtrier était celui qu'il avait purifié. Dans l'excès de son chagrin, il invoquait Jupiter expiateur, le prenant à témoin de l'action de l'étranger; il invoquait aussi le dieu de l'hospitalité et celui de l'amitié, l'un parce que recevant sous son toit l'étranger, il avait à son insu nourri le meurtrier de son fils, l'autre parce que celui qu'il lui avait donné pour gardien s'était trouvé son plus grand ennemi.

Bientôt après vinrent les Lydiens portant le cadavre, et derrière suivait le meurtrier. Celui-ci se plaça devant le corps et se livra lui-même à Crésus, lui tendant les mains et lui demandant de l'égorger sur son fils; il rappelait sa première disgrâce, et

comment, par surcroît d'infortune, il avait causé la perte de son bienfaiteur; aussi la vie lui était-elle à charge. Entendant ces paroles, Crésus, malgré la grandeur de son mal domestique, prit pitié d'Adraste, et lui dit: Tu te rends pleine justice, puisque tu te condamnes toi-même à mort. Cependant ce n'est pas toi qui es la cause de ce meurtre, n'était que tu l'as commis sans le vouloir; mais c'est quelqu'un des dieux, celui-là sans doute qui dès longtemps m'a prédit ce qui devait arriver.—Après cela, Crésus enterra son fils, comme on le pense; mais Adraste, ce fils de Gordius, ce meurtrier de son frère et de son bienfaiteur, quand il y eut solitude autour du monument, se regardant comme le plus infortuné des hommes, s'égorgea lui-même sur le tombeau.

Crésus demeura pendant deux ans plongé dans l'affliction de la perte de son fils. Ensuite le renversement de l'empire d'Astyage fils de Cyaxare, opéré par Cyrus fils de Cambyse, et l'accroissement de la puissance des Perses, mirent un terme à sa douleur. Il songea aux moyens d'arrêter, s'il le pouvait, les progrès de cette puissance, avant qu'elle fût plus grande. Dans cette pensée, il résolut au préalable d'éprouver les oracles de la Grèce et celui de la Libye. Il envoya des députés en divers pays, les uns à Delphes, les autres à Abes en Phocide, les autres à Dôdone; il s'adressa aussi aux oracles d'Amphiaräus et de Trophonius, ainsi qu'aux Branchides dans le territoire de Milet. Tels sont les oracles

qu'il fit consulter ; il députa enfin à l'oracle d'Ammon en Libye. Par-là Crésus désirait éprouver la science de ces oracles, dans l'intention, s'il les trouvait véridiques, de les consulter de rechef sur l'expédition qu'il méditait contre les Perses.

Les Lydiens envoyés à l'épreuve des oracles, avaient ordre de les interroger le centième jour à dater de leur départ, de leur demander ce que faisait alors Crésus, roi des Lydiens, et de lui rapporter par écrit la réponse. Ce que dirent les autres oracles, personne ne le sait : mais à Delphes, sitôt que les Lydiens entrèrent dans le sanctuaire pour consulter le dieu, et qu'ils eurent fait la question dont ils étaient chargés, la pythie leur répondit en vers hexamètres : *Je connais le nombre du sable et les mesures de la mer ; je comprends le muet, et j'entends celui qui ne parle pas. Une odeur a frappé mes sens : c'est celle d'une tortue à dure écaille, qui cuit dans de l'airain, avec la chair d'un agneau ; airain est dessous, airain est dessus.* Les Lydiens transcrivirent ces paroles, et s'en retournèrent à Sardes. Quand les autres députés furent également revenus, apportant les réponses qu'ils avaient reçues, Crésus les déroula toutes, et en examina le contenu. Des autres nulle ne lui agréa ; mais quand il eut ouï celle de Delphes, il l'accueillit avec des vœux, tenant cet oracle pour le seul véritable, vu qu'il avait rencontré juste. En effet Crésus, après l'envoi des députés, avait épié le jour décisif, et cherchant la chose

la plus difficile à découvrir et à deviner, il avait imaginé de hâcher une tortue et un agneau, et de les faire cuire ensemble dans un vase d'airain ayant un couvercle du même métal. Tel fut à Delphes l'oracle rendu à Crésus; quant à la réponse que les Lydiens obtinrent d'Amphiaräus, après avoir fait les cérémonies d'usage, il ne m'est pas possible de la rapporter. La seule chose qu'on dise à ce sujet, c'est que Crésus tint également cet oracle pour véridique.

Après cela il fit de grands sacrifices, pour se rendre propice le dieu de Delphes. Il immola trois mille têtes de bétail, et fit dresser un bûcher immense, sur lequel on brûla des lits ornés d'or et d'argent, des urnes d'or, des manteaux et des tuniques de pourpre. Il espérait par-là gagner davantage la faveur du dieu. Enfin il fit publier dans toute la Lydie, que chacun offrît des sacrifices selon ses moyens. Quand le bûcher fut consumé, il en découla de l'or en abondance, dont Crésus fit forger des demi-briques longues de six palmes, larges de trois et épaisses d'un. Il y en eut cent dix-sept, dont quatre d'or fin, pesant chacune deux talents et demi; les autres d'or blanc, du poids de deux talents. Il fit faire aussi un lion d'or fin, pesant dix talents. Ce lion, lors de l'incendie du temple de Delphes, tomba de dessus les demi-briques sur lesquelles il était debout, et maintenant il est placé dans le trésor des Corinthiens; mais il ne pèse plus que six talents et demi, car il s'en fondit trois et demi. Quand ces divers ouvrages

furent achevés, Crésus les envoya à Delphes, et d'autres encore, savoir deux énormes cratères, l'un d'or et l'autre d'argent, qui furent mis à l'entrée du temple, l'un à droite, l'autre à gauche. Ils furent aussi déplacés lors de l'incendie du temple. Celui qui est en or est dans le trésor des Clazoméniens, et pèse huit talents et demi et douze mines; l'autre est à l'angle du vestibule du temple; il contient six cents amphores, et sert à mêler le vin dans la fête des Théophanies. Les Delphiens prétendent que ce vase est l'ouvrage de Théodore de Samos, et cela se peut bien, car il n'est pas d'un travail ordinaire. En outre Crésus envoya quatre jarres d'argent, qui sont dans le trésor des Corinthiens, et deux aspersoirs, un d'or et un d'argent. Sur le premier on lit : *Donné par les Lacédémoniens*; mais cela est faux, car cet objet vient aussi de Crésus. L'inscription a été mise par un habitant de Delphes, qui voulait être agréable aux Lacédémoniens. Quoique je sache son nom, je ne le citerai pas. L'enfant par la main duquel coule l'eau, est une offrande des Lacédémoniens; mais ce ne sont pas eux qui ont donné les aspersoirs. Outre ces offrandes, Crésus en envoya d'autres moins considérables, par exemple des vases d'argent de forme ronde, et une statue de femme en or, haute de trois coudées. Les Delphiens disent que c'était l'image de la panetière de Crésus. Enfin il consacra les colliers et les ceintures de sa femme. Tels furent les présents que Crésus fit au temple de Delphes;

quant à celui d'Amphiaraiüs, apprenant la vertu et les malheurs de ce héros, il lui consacra un bouclier d'or, et une lance dont la pointe était d'or massif et la hampe du même métal. Ces deux objets se voyaient encore de mon temps à Thèbes, dans le temple d'Apollon Isménien.

Les Lydiens chargés de porter ces offrandes, avaient ordre de demander aux oracles si Crésus devait marcher contre les Persès, et s'il était quelque peuple dont il dût rechercher l'amitié. Dès qu'ils furent arrivés, les députés offrirent les présents, et interrogèrent les oracles en ces mots : Crésus, roi des Lydiens et de plusieurs autres nations, persuadé que c'est ici les seuls oracles qui soient sur la terre, vous envoie des offrandes dignes de votre sagacité ; et maintenant il vous demande s'il doit marcher contre les Perses, et s'il est quelque peuple dont il doive rechercher l'amitié. Telle fut leur question ; les deux oracles s'accordèrent dans leur réponse : ils prédisaient à Crésus que s'il marchait contre les Perses, il ruinerait un grand empire, et ils lui conseillaient de s'enquérir quels étaient les plus puissants des Grecs, afin de s'en faire des amis.

Lorsque Crésus eut reçu cette réponse, il fut au comble de la joie, ne doutant pas qu'il ne dût renverser l'empire de Cyrus. Il envoya donc de rechef à Delphes, et après s'être informé du nombre des habitants, il fit présent à chacun d'eux de deux statères d'or. En reconnaissance, les Delphiens don-

nèrent à Crésus et aux Lydiens le droit de préconsultation, celui d'immunité et de préséance, ainsi que la bourgeoisie à ceux d'entre eux qui la désiraient. Après ces largesses, Crésus interrogea l'oracle pour la troisième fois : car du moment que sa véracité lui fut prouvée, il le consultait à tout propos. Il lui demanda donc si sa dynastie serait de longue durée ; la pythie lui répondit : *Quand un mulet deviendra roi des Mèdes, alors Lydien aux pieds délicats, fuis sur les rives du caillouteux Hermus ; n'essaie pas d'attendre, et ne rougis pas de paraître lâche.*

À l'arrivée de cette réponse, Crésus fut joyeux au delà de toute expression ; il pensait que jamais un mulet ne régnerait sur les Mèdes, et que par conséquent ni lui ni ses descendants ne perdraient la royauté. Il songea ensuite à s'enquérir quels étaient les plus puissants parmi les Grecs, afin de rechercher leur amitié. Il apprit que les Lacédémoniens et les Athéniens avaient cette prééminence, ceux-là sur la race dorienne, ceux-ci sur la race ionienne ; en effet c'est là de toute ancienneté la principale division de la Grèce. La dernière de ces deux races est un peuple pélasgique, et n'a jamais émigré ; l'autre est d'origine hellénique, et a changé de demeures à plusieurs reprises. En effet sous le règne de Deucalion, elle habitait la Phthiotide ; sous celui de Dorus fils d'Hellen, le pays situé au pied de l'Ossa et de l'Olympe, autrement dit l'Histiéotide.

Expulsée par les Cadméens, elle se retira dans le Pinde, et s'appela Macednes. De là elle passa dans la Dryopide, et finalement dans le Péloponèse, où elle prit le nom de Doriens. ●

• Quelle langue parlaient les Pélasges? C'est ce que je ne saurais dire positivement. Cependant, s'il faut conjecturer d'après ceux des Pélasges qui subsistent encore, tels que ceux qui habitent la ville de Crestone, au-dessus des Tyrséniens, et qui jadis, du temps qu'ils occupaient le pays actuellement nommé Thessaliotide, étaient limitrophes des Doriens d'aujourd'hui; si l'on conjecture, dis-je, d'après ces Pélasges et d'après ceux qui ont fondé les villes de Placie et de Scylace sur l'Hellespont, et qui habitaient autrefois une partie de l'Attique; enfin d'après toutes les autres villes pélasgiques qui ont changé de nom, l'on peut dire que les Pélasges parlaient une langue barbare. Si donc il en est ainsi de toute la nation pélasgique, les Athéniens, qui sont Pélasges, doivent avoir désappris leur langue lors de leur transmutation en Hellènes. J'ajouterai que les Crestoniates ne parlent la langue d'aucun de leurs voisins actuels, et les Placiens non plus; tandis que ces deux peuples s'entendent entre eux; preuve qu'ils ont conservé l'idiôme qu'ils avaient à l'époque de leur établissement dans ces contrées. Quant à la race hellénique, il me paraît évident que, depuis qu'elle existe, elle a toujours fait usage de la même langue. Cette race détachée des Pélasges, et faible

dans l'origine, s'est étendue depuis, au point de former plusieurs peuples, grâce à l'accession de diverses nations barbares. La race pélasgique au contraire, étant elle-même barbare, n'a jamais pris de grands accroissemens.

De ces deux peuples, Crésus apprit que l'un, celui de l'Attique, était en proie à des dissensions et sous le joug de Pisistrate, alors tyran d'Athènes. On raconte qu'Hippocrate son père, qui était un simple particulier, assistant aux Jeux olympiques, avait été l'objet d'un grand prodige. Comme il faisait son sacrifice, les chaudrons pleins de chairs et placés sur l'autel s'étaient mis à bouillir sans feu, et l'eau à s'enfuir d'elle-même. Témoin de ce prodige, le Lacédémonien Chilon avait conseillé à Hippocrate, premièrement de ne point épouser de femme qui pût lui donner des enfans, et en second lieu, s'il en avait une, de la répudier et de désavouer l'enfant qu'il en pouvait avoir; mais Hippocrate n'avait pas voulu suivre ce conseil, et peu de temps après il lui était né un fils, qui fut Pisistrate. À cette époque les Athéniens étaient divisés en deux factions : ceux de la côte, dont le chef était Mégaclys, fils d'Alcméon; et ceux de la plaine, qui avaient à leur tête Lycurgue, fils d'Aristolaïde. Mais Pisistrate qui aspirait à la tyrannie, souleva une troisième faction, qu'il appela celle des montagnards. Quand il eut un bon nombre de partisans, il imagina la ruse suivante. Il se blessa lui et ses mules, et en cet état conduisit son char

sur la place publique , disant qu'il venait d'échapper à ses ennemis qui avaient voulu l'assassiner quand il allait aux champs. En conséquence il demandait au peuple de lui accorder quelques gardes , vu les services qu'il avait rendus dans la guerre contre les Mégariens , où il avait pris Nisée et fait d'autres actions d'éclat. Le peuple s'y laissa tromper, et lui assigna pour gardes un certain nombre de citoyens, qui le suivirent dès lors , armés non de lances, mais de massues en bois. Ces gens conspirèrent avec Pisistrate, et s'emparèrent de l'acropole. Depuis ce moment Pisistrate gouverna les Athéniens, sans changer néanmoins la forme du gouvernement ni les lois établies ; mais il administra la ville avec le plus grand ordre, tout en laissant les choses sur l'ancien pied. Cependant la faction de Mégaclys ne tarda pas à se réconcilier avec celle de Lycurgue, et Pisistrate fut chassé.

C'est ainsi qu'après avoir été une première fois maître d'Athènes, Pisistrate perdit une autorité qui n'était pas encore bien enracinée. Mais bientôt ceux qui l'avaient chassé se brouillèrent ensemble tout de nouveau. Mégaclys en butte à la cabale, entra en pourparlers avec Pisistrate, et lui offrit de le rétablir dans la tyrannie, s'il voulait prendre sa fille en mariage. Celui-ci goûta cette proposition, et accepta la clause. Alors, pour ménager son retour, ils imaginèrent un moyen d'une niaiserie sans pareille, surtout parmi les Grecs, qui de tout temps se

sont distingués des Barbares par plus de finesse et moins de sottise simplicité. Néanmoins ils s'avisèrent de la ruse suivante, et cela chez les Athéniens, qui déjà étaient réputés les premiers des Grecs pour la subtilité. Dans le bourg de Péanie était une femme nommée Phya, haute de quatre coudées moins trois doigts, et de belle prestance. Ils la revêtirent d'une armure, la placèrent sur un char dans l'attitude la plus imposante, et s'avancèrent ainsi vers la ville, précédés par des hérauts, qui avaient ordre de crier en tout lieu : O Athéniens, recevez avec plaisir Pisistrate, que Minerve honore plus qu'aucun homme, et qu'elle ramène elle-même dans son acropole. Les hérauts allaient répétant ces mots par toute la ville. Aussitôt dans les bourgades se répandit le bruit que Minerve ramenait Pisistrate; et les citoyens, croyant que c'était effectivement la déesse, firent des vœux à cette femme et reçurent Pisistrate,

Ayant ainsi repris la tyrannie, Pisistrate épousa, suivant sa promesse, la fille de Mégacles. Mais comme il avait des fils déjà grands, et que les Alcéméonides passaient pour une famille maudite, il ne voulut point avoir d'enfants de sa nouvelle épouse, et n'habita pas avec elle. Cette conduite offensa Mégacles, qui dans son courroux se réconcilia avec la faction opposée. Quand Pisistrate en fut informé, il quitta tout-à-fait le pays. Arrivé à Érétrie, il tint conseil avec ses fils; l'avis d'Hippias fut de reconquérir la tyrannie, et c'est celui qui prévalut. Ea

conséquence ils demandèrent des subsides aux villes qui leur avaient quelques obligations. Plusieurs d'entre elles leur donnèrent de grosses sommes ; surtout les Thébains , qui surpassèrent tous les autres en générosité. Bref , au bout d'un certain temps , tout se trouva prêt pour le retour de Pisistrate. Des mercenaires argiens arrivèrent du Péloponèse ; un Naxien , nommé Lygdamis , vint aussi comme volontaire , et montrant le plus grand zèle , amena un secours d'hommes et d'argent.

Partis d'Érétrie , les Pisistratides rentrèrent en Attique après une absence de onze années , et prirent terre à Marathon. Pendant qu'ils étaient campés en ce lieu , ils furent joints par leurs partisans de la ville , et par une foule de gens sortis des bourgs , et qui préféraient la tyrannie à la liberté. Ainsi leur troupe se grossit. Ceux de la ville , tant que Pisistrate avait rassemblé de l'argent , et même quand il avait pris terre à Marathon , n'en avaient fait aucun compte ; mais lorsqu'ils surent qu'il marchait sur la ville , alors ils sortirent contre lui , et s'avancèrent en masse pour s'opposer à son retour. Les deux troupes se rencontrèrent près du temple de Minerve Pallénide , et firent halte en face l'une de l'autre. Là un devin acarnanien , nommé Amphilytus , mu par une inspiration divine , s'approcha de Pisistrate et prononça cet oracle en vers hexamètres : *La nasse est tendue , les rets sont déployés ; les thons s'y jeteront durant la nuit claire.* Ainsi parla le devin dans son

enthousiasme ; Pisistratè saisit ce présage, et déclara qu'il l'accueillait; puis il fit avancer son armée. Les Athéniens de la ville se trouvaient à cette heure occupés à dîner, et ceux d'entre eux qui avaient achevé leur repas, jouaient aux dés ou dormaient. Surpris par la troupe de Pisistrate, ils furent mis en déroute. Pendant qu'ils fuyaient, Pisistrate employa une mesure habile, pour les empêcher de se rallier et pour les tenir débandés. Par son ordre, ses fils montèrent à cheval et prirent les devants. Dès qu'ils eurent atteint les fuyards, ils leur dirent au nom de Pisistrate de reprendre confiance, et de s'en aller chacun chez soi. Les Athéniens obéirent, et ainsi Pisistrate devint pour la troisième fois maître d'Athènes.

Dès ce moment sa tyrannie prit racine, à l'aide de nombreux mercenaires, et des gros revenus qu'il tirait tant du pays même que du fleuve Strymon. Il se fit aussi donner pour otages les enfants de ceux des citoyens qui étaient restés, et ne s'étaient pas enfuis sur-le-champ. Il les déposa dans l'île de Naxos, qu'il avait soumise par les armes et confiée à Lygdamis. Enfin il purifia l'île de Délos, en vertu d'un oracle; et voici comment. De tout l'espace compris dans l'horizon du temple, on exhuma les morts pour les transférer dans un autre lieu de l'île. C'est ainsi que Pisistrate régna sur les Athéniens. De ses ennemis, les uns avaient péri dans la bataille, les autres s'étaient exilés avec le fils d'Alcméon.

Telle était la situation des Athéniens à l'époque

où Crésus s'en informa. Il apprit au contraire que les Lacédémoniens venaient d'échapper à de grands maux, et qu'ils avaient enfin pris le dessus dans la guerre contre les Tégéates. En effet, sous le règne de Léon et d'Hégésiclès, les Lacédémoniens jusqu'alors heureux dans leurs guerres, avaient échoué contre les seuls Tégéates. A une époque encore plus reculée, les Lacédémoniens étaient à peu près de tous les Grecs ceux qui avaient les plus mauvaises lois, vivant à part et sans aucune communication avec les étrangers; mais ils passèrent à une meilleure législation de la manière que j'en vais dire. Lycurgue, un des plus considérables d'entre les Spartiates, s'était rendu à Delphes pour consulter l'oracle; mais à peine fut-il entré dans le sanctuaire, que la pythie s'écria: *Tu viens dans mon riche temple, ô Lycurgue, cher à Jupiter et à tous les habitants de l'Olympe. J'hésite si je t'appellerai un dieu ou un homme; mais j'espère plutôt un dieu.* Quelques-uns ajoutent que la Pythie lui dicta aussi les lois actuellement en vigueur chez les Spartiates; mais les Lacédémoniens mêmes disent que Lycurgue, tuteur de son neveu Léobotas, roi de Sparte, les rapporta de la Crète; qu'aussitôt après avoir pris la tutelle, il réforma toutes les lois, veillant à ce que désormais elles ne fussent plus violées; qu'ensuite il institua ce qui est relatif à la guerre, les corps assermentés, les trentaines et les repas communs, et enfin les éphores et le sénat. C'est ainsi que

les Lacédémoniens réformèrent leur constitution. Après la mort de Lycurgue, ils lui érigèrent un temple qui est encore en grande vénération.

Cependant les Lacédémoniens, grâce à la bonté de leur pays et à l'abondance de leur population, devinrent bientôt grands et prospères, en sorte que, peu satisfaits de rester en repos, et se croyant plus forts que les Arcadiens, ils consultèrent l'oracle de Delphes au sujet de toute l'Arcadie. La pythie répondit en ces mots : *Tu me demandes l'Arcadie : c'est demander beaucoup ; je ne te la donnerai point. Il y a en Arcadie quantité d'hommes nourris de glands, qui te repousseront. Cependant je n'ai pour toi aucune jalousie. Je te donnerai Tégée, pour y danser en cadence, et sa belle plaine à mesurer au cordeau.* Les Lacédémoniens ayant reçu cette réponse renoncèrent au reste de l'Arcadie ; mais emportant avec eux des chaînes, ils marchèrent contre les Tégéates, qu'ils comptaient réduire en esclavage, sur la foi d'un oracle trompeur. Ils perdirent la bataille, et tous ceux d'entre eux qui furent pris, se virent chargés des chaînes qu'ils avaient apportées eux-mêmes, et travaillèrent la plaine de Tégée, en la mesurant au cordeau. Ces chaînes dont ils furent liés, se voyaient encore de mon temps à Tégée, appendues autour du temple de Minerve Aléenne.

Dans cette première guerre contre Tégée, les Lacédémoniens avaient eu constamment le dessous ;

mais à l'époque de Crésus et sous le règne d'Ariston et d'Anaxandride, ils remportèrent l'avantage, comme je vais le raconter. Toujours battus par les Tégéates, ils envoyèrent à Delphes une députation pour demander quel dieu ils devaient se rendre propice, afin de venir au-dessus de cet ennemi. La pythie leur conseilla d'apporter à Sparte les os d'Oreste, fils d'Agamemnon. Mais comme ils ne purent découvrir où était la tombe de ce héros, ils envoyèrent de rechef s'informer du lieu où Oreste était inhumé. A cette question la pythie répondit : *Il est en Arcadie une ville de Tégée, dans une rase campagne. Là deux vents soufflent par une puissante nécessité. Les coups répondent aux coups, et le mal vient sur le mal. C'est là que la terre féconde recèle le fils d'Agamemnon. Quand tu l'auras enlevé tu triompheras de Tégée.* Malgré cette nouvelle réponse, les Lacédémoniens n'en furent pas plus avancés dans leur recherche; jusqu'à ce qu'enfin l'endroit fut découvert par Lichas, un des Spartiates qu'on appelle *les Bien-Méritants*. Ce sont des citoyens qu'on tire chaque année du corps des cavaliers; ils sont au nombre de cinq, et toujours les plus âgés. L'année de leur sortie, ils ne doivent point chômer, mais ils sont chargés de diverses missions par la commune des Spartiates. Ce fut donc un de ces citoyens, nommé Lichas, qui fit cette découverte, par hasard non moins que par pénétration. A la faveur d'une trêve il se rendit à Tégée, et là

étant entré dans une forge, il regardait affiner le fer, et s'émerveillait à ce spectacle. Le forgeron voyant son étonnement, suspendit son ouvrage et lui dit : Hôte Lacédémonien, si le travail du fer te cause tant de surprise, que serait-ce si tu voyais ce que j'ai vu ? En creusant pour faire un puits dans cette cour, j'ai rencontré un cercueil long de sept coudées. Comme je ne pouvais croire qu'il y eût jamais eu des hommes plus grands que ceux d'à présent, j'ouvris le cercueil, et je trouvai que le corps était de la même longueur. J'en pris mesure et le remis en terre. Le forgeron disait ce qu'il avait vu ; mais Lichas réfléchit à ces paroles, et conjectura d'après l'oracle que ce devait être Oreste. En effet les deux soufflets de la forge lui parurent être les deux vents ; l'enclume et le marteau, le coup répondant au coup ; enfin le fer forgé, le mal sur mal, attendu que le fer a été découvert pour le malheur des hommes. En raisonnant de la sorte, il retourna à Sparte, et rapporta toute l'affaire aux Lacédémoniens. Ceux-ci trouvèrent un faux prétexte pour l'accuser et le bannir. Alors il revint à Tégée, conta sa disgrâce au forgeron, et lui demanda de lui louer sa cour. Celui-ci refusa d'abord ; à la fin il se ravisa. Lichas s'y établit ; déterra le sépulcre, recueillit les os, et s'en alla les emportant à Sparte. Depuis ce temps, les Lacédémoniens eurent le dessus dans toutes les rencontres. Déjà même ils avaient soumis la majeure partie du Péloponèse.

Informé de tous ces faits , Crésus envoya des députés à Sparte , pour offrir des présents et demander alliance. Il leur avait donné ses instructions. Quand ils furent arrivés , ils parlèrent en ces termes : Crésus , roi des Lydiens et d'autres nations , nous envoie auprès de vous pour vous dire : O Lacédémoniens , le dieu m'a conseillé de m'attacher les Grecs pour amis ; or , comme j'apprends que vous êtes les chefs de la Grèce , c'est à vous que je m'adresse conformément à l'oracle , et désirant faire avec vous alliance et amitié , sans dol ni fraude. Ainsi parlèrent les députés ; les Lacédémoniens , qui avaient connaissance de l'oracle rendu à Crésus , virent avec plaisir l'arrivée des Lydiens , et jurèrent l'alliance et l'hospitalité. Déjà auparavant les Lacédémoniens étaient attachés à Crésus à cause de quelques services qu'ils en avaient reçus. En effet , quand ils avaient envoyé à Sardes acheter de l'or dont ils voulaient faire une statue ( la même qui est aujourd'hui dans le temple d'Apollon sur le Thornax en Laconie ) , Crésus leur en avait fait don. Ce fut pour les Lacédémoniens un motif d'accepter l'alliance de ce prince ; sans parler de ce qu'il les choisissait pour amis préférablement à tous les autres Grecs. Ils se mirent donc en devoir de le satisfaire. Et d'abord ils firent fabriquer un cratère de bronze , de grandeur à contenir trois cents amphores , et dont le bord était extérieurement orné d'une infinité de figures , C'était un présent qu'ils destinaient à Crésus ; mais

ce cratère ne parvint pas à Sardes, de quoi l'on donne deux raisons. A entendre les Lacédémoniens, quand il fut arrivé dans les parages de Samos, les habitants de cette île coururent sus avec des vaisseaux longs, et l'enlevèrent. De leur côté les Samiens assurent que les porteurs du cratère se voyant en retard, et apprenant que Sardes et Crésus lui-même étaient pris, vendirent ce vase à des particuliers samiens, qui le consacrèrent dans le temple de Junon; et qu'ensuite ils pouvaient, de retour à Sparte, avoir dit que les Samiens les en avaient dépouillés. Tel fut le sort de ce cratère.

Cependant Crésus se méprenant sur le sens de l'oracle, se mit en campagne et marcha en Cappadoce, dans l'espoir de renverser Cyrus et la puissance des Perses. Au moment où il faisait les préparatifs de cette expédition, il vit venir à lui un Lydien nommé Sandanis, qui déjà passait pour un sage, mais qui en eut encore bien plus la réputation depuis la remontrance qu'il fit à Crésus. O roi, lui dit-il, tu t'apprêtes à marcher contre des hommes qui portent des braies et autres vêtements de peau. Habitant un pays âpre, ils se nourrissent non de ce qu'ils veulent, mais de ce qu'ils ont. De plus ils n'usent pas de vin, ne boivent que de l'eau, et ne mangent ni figues ni fruits délicats. Si donc tu parviens à les vaincre, que leur ôteras-tu, à eux qui n'ont rien? Si au contraire tu es vaincu, songe à tout ce que tu perdras. Une fois qu'ils auront goûté

de nos biens, ils s'y attacheront et ne voudront plus se les laisser ravir. Pour moi, je rends grâce aux dieux, de ce qu'ils n'ont pas inspiré aux Perses la pensée de venir attaquer les Lydiens. Ces paroles ne persuadèrent pas Crésus. Or les Perses, avant la conquête de la Lydie, ne connaissaient ni la mollesse ni aucune volupté.

Les Cappadociens (que les Grecs appellent Syriens) étaient alors sujets de Cyrus. Avant la domination persane, ils obéissaient aux Mèdes; en effet, la limite entre l'empire des Mèdes et celui des Lydiens était l'Halys. Ce fleuve prend sa source dans une montagne d'Arménie, et traverse d'abord le pays des Ciliciens; plus loin il coule entre les Matiens à droite et les Phrygiens à gauche; quand ils les ont dépassés, il se dirige au nord, laissant à droite les Cappadociens et à gauche les Paphlagoniens. Ainsi ce fleuve Halys partage à peu près toute la basse Asie, depuis la côte qui fait face à l'île de Chypre jusqu'au Pont-Euxin. C'est là comme le col de toute cette contrée. La distance d'une mer à l'autre est de cinq jours de marche pour un homme lestement équipé.

En portant ses armes en Cappadoce, Crésus était mu non-seulement par l'ambition d'étendre son empire, mais surtout par l'espoir, fondé sur l'oracle, de venger son beau-frère Astyage, fils de Cyaxare et roi des Mèdes, que Cyrus, fils de Cambyse, avait renversé et tenait prisonnier. Or voici par quelle

circonstance Astyage était devenu beau-frère de Crésus. Du temps que Cyaxare, fils de Phraorte et petit-fils de Déjocès ; régnait sur les Mèdes, une bande de Scythes nomades passa en Médie par suite d'une dissension. D'abord le roi les accueillit avec bonté en qualité de suppliants ; puis il les prit en telle estime qu'il leur confia des enfants, afin qu'ils leur enseignassent à parler leur langue et à tirer de l'arc. De cette manière il se passa un certain temps, pendant lequel les Scythes ne cessaient d'aller à la chasse, et rapportaient toujours quelque gibier. Mais un jour il leur arriva de n'avoir rien pris. Cambyse les voyant revenir les mains vides (c'était un homme emporté, comme il le prouva bien), les traita d'une manière dure et brutale. Les Scythes indignés de ces mauvais traitements, résolurent, pour se venger, de mettre en pièces un des enfants qu'ils instruisaient, de l'apprêter comme ils faisaient de leur venaison, et de le donner pour du gibier à Cyaxare ; puis après, de se retirer au plus tôt vers Alyatte, fils de Sadyatte, à Sardes. Ce projet fut exécuté. Cyaxare et ses convives goûtèrent de ce mets, tandis que les Scythes se rendirent comme suppliants auprès d'Alyatte. Cyaxare les réclama ; mais comme Alyatte refusait de les livrer, il s'alluma entre les Lydiens et les Mèdes une guerre qui dura cinq années, et dans laquelle les deux partis furent plusieurs fois vainqueurs et vaincus. La guerre se prolongeait ainsi avec des succès balancés, lorsque la

sixième année il y eut une espèce de combat nocturne. Au moment où les armées étaient aux prises, le jour se changea subitement en nuit. Ce phénomène avait été annoncé d'avance aux Ioniens par Thalès de Milet, qui en avait déterminé l'époque à l'année où il arriva en effet. A la vue de ce changement du jour en nuit, les Mèdes et les Lydiens mirent bas les armes, et n'en furent que plus empressés à faire la paix. Ceux qui opérèrent le rapprochement furent Syennésis, roi des Ciliciens, et Labynet, roi de Babylone. Ils accélérèrent la prestation des serments, et voulurent qu'ils fussent garantis par un mariage. D'après leur avis, Alyatte donna sa fille Aryénis à Astyage, fils de Cyaxare. En effet sans un lien puissant, les conventions sont rarement durables. Au reste ces nations font les mêmes serments que les Grecs; elles y ajoutent seulement l'usage de se faire une incision au bras, et de lécher réciproquement le sang qui en découle.

Ce même Astyage, aïeul maternel de Cyrus, avait été renversé et fait prisonnier par son petit-fils, comme je le raconterai dans la suite. Crésus ayant ce sujet de plainte contre Cyrus, avait consulté les oracles pour savoir s'il devait lui faire la guerre; et sur leur réponse ambiguë, mais qu'il interprétait en sa faveur, il envahit le territoire des Perses. Arrivé sur les bords du fleuve Halys, il fit traverser son armée à l'aide, je pense, des ponts existants. Mais si l'on ajoute foi à l'opinion répandue dans la Grèce,

ce fut Thalès de Milet qui lui en indiqua le moyen. Crésus était embarrassé, dit-on, sur la manière de passer ce fleuve; car dans ce temps-là les ponts n'existaient pas encore; mais Thalès de Milet, qui se trouvait à l'armée, imagina de dériver sur la droite du camp les eaux du fleuve qui coulait à gauche. Et voici comment il s'y prit. Il fit creuser un canal profond, qui commençait au-dessus du camp et qui l'enveloppait par derrière en forme de croissant, afin que le fleuve fût détourné de son ancien lit, et n'y rentrât que plus bas. Par ce moyen, le fleuve se fendit en deux bras, dont chacun fut guéable. Quelques-uns prétendent même que l'ancien lit fut entièrement mis à sec; mais je ne saurais l'admettre; en effet, comment l'armée eût-elle repassé le fleuve à son retour? Quoiqu'il en soit, Crésus après avoir traversé l'Halys, arriva dans ce district de la Cappadoce qui est nommé la Ptérie, à peu de distance de la ville de Sinope située sur le Pont-Euxin. C'est le point le plus fort du pays. Crésus assit son camp dans cette contrée, ravagea les possessions des Syriens, et prit leur capitale, dont il vendit les habitants. Il prit également toutes les villes du voisinage. Enfin il chassa de leurs demeures les Syriens, quoiqu'ils ne lui eussent fait aucun mal. Cependant Cyrus avait rassemblé son armée, grossie de tous les peuples qu'il ramassait sur la route, et s'avancait à la rencontre de Crésus. Avant de se mettre en marche, Cyrus avait envoyé des émis-

saires dans l'Ionie, pour la solliciter à la défection ; mais les Ioniens avaient fermé l'oreille. Bientôt Cyrus arriva dans la Pterie, et campa en face de Crésus. D'abord ils essayèrent mutuellement leurs forces ; puis ils engagèrent une grande bataille, dans laquelle il périt beaucoup de monde des deux côtés. La nuit survint et sépara les combattants, sans que la victoire fût décidée. Telle fut la première action entre les Perses et les Lydiens.

Cependant Crésus se reprochant de n'avoir pas mis sur pied une plus forte armée (car ses troupes étaient très-inférieures en nombre à celles de Cyrus), et voyant que le lendemain l'ennemi ne s'avancait pas pour l'attaquer, reprit la route de Sardes, dans l'intention d'appeler à son secours les Égyptiens, en vertu du pacte qu'il avait fait avec leur roi Amasis, même avant de traiter avec Lacédémone. Il comptait également sur l'assistance des Babyloniens, qui étaient ses alliés et dont le tyran était alors Labynet ; enfin il pensait demander aux Lacédémoniens de se trouver à Sardes dans un temps marqué. Crésus se proposait de rassembler tous ces renforts pendant l'hiver, et de les réunir à sa propre armée, afin de marcher contre les Perses au printemps suivant. A cet effet, dès qu'il fut de retour, il envoya des hérauts chez ses alliés, afin de les requérir de s'assembler à Sardes dans cinq mois. Quant à l'armée qui s'était battue contre les Perses, et qui était composée d'étrangers, il la licencia et la dispersa entièrement.

Il était loin de s'attendre qu'après un combat si peu décisif, Cyrus osât marcher contre Sardes. Sur ces entrefaites, les faubourgs de cette ville se remplirent de serpents, et les chevaux, abandonnant le pâturage, se mirent à les manger. Crésus jugeant que ce phénomène tenait du prodige (comme cela était en effet), envoya sur-le-champ consulter les devins de Telmesse; mais il ne put recevoir l'explication qu'ils en donnèrent; car il fut fait captif avant le retour du navire. Au reste l'opinion des Telmessiens avait été qu'une armée étrangère menaçait le pays de Crésus, et qu'elle en subjuguerait les indigènes; car le serpent est fils de la terre, tandis que le cheval est ennemi et étranger. Quand les Telmessiens firent cette réponse, Crésus était déjà pris; mais ils ignoraient encore les événements de Sardes et le sort de son roi.

De son côté Cyrus, aussitôt après la bataille de Ptérie et la retraite de Crésus, apprenant que ce prince licenciait ses troupes, pensa que ce qu'il avait de mieux à faire était de marcher en diligence contre Sardes, avant que les forces des Lydiens fussent de nouveau rassemblées. Ce projet arrêté, il l'exécuta avec une telle promptitude, qu'il apporta lui-même à Crésus la nouvelle de son entrée en Lydie. Ainsi pris au dépourvu et voyant son attente déçue, Crésus conduisit néanmoins les Lydiens au combat. En ce temps-là il n'était en Asie nation plus vaillante et plus hardie que les Lydiens. Ils combat-

taient à cheval, portaient de longues lances, et étaient excellents cavaliers. La bataille se livra dans la plaine vaste et nue qui est située en avant de la ville de Sardes. Cette plaine est traversée par plusieurs rivières (entre autres par l'Hyllus), qui se réunissent dans la plus grande de toutes, appelée Hermus; celle-ci descend d'une montagne consacrée à Cybèle, et se jette dans la mer près de Phocée. Lorsqu'il vit les Lydiens se ranger en bataille, Cyrus redoutant leur cavalerie, eut recours à un stratagème qui lui fut suggéré par le Mède Harpage. Tous les chameaux qui suivaient son armée pour porter les vivres et les bagages, furent rassemblés, déchargés de leurs fardeaux, et montés par des hommes en équipage de cavaliers. Cette troupe eut ordre de marcher en avant du reste de l'armée, contre la cavalerie de Crésus. Après les chameaux venait l'infanterie, et derrière celle-ci toute la cavalerie. Quand les Perses furent ainsi rangés, Cyrus leur recommanda de faire main basse sur tous les Lydiens qui résisteraient, mais d'épargner Crésus, lors même qu'il voudrait se défendre. La raison pour laquelle il avait placé les chameaux en face des cavaliers, c'est que le cheval s'effarouche à l'aspect du chameau, et n'en supporte ni la vue ni l'odeur. Il avait donc imaginé cet artifice afin de rendre inutile la cavalerie de Crésus, par laquelle ce prince comptait principalement se signaler. En effet, au moment de la rencontre, les chevaux n'eu-

rent pas plus tôt senti et aperçu les chameaux, qu'ils se cabrèrent et trompèrent ainsi l'espoir de Crésus. Cependant les Lydiens n'en montrèrent pas moins de courage; car ayant reconnu le fait, ils descendirent de cheval et combattirent à pied contre les Perses. Mais enfin, après une perte considérable de part et d'autre, les Lydiens plièrent. Rejetés dans leurs murs, ils y furent investis par les Perses.

Tandis que ceux-ci mettaient le siège devant la place, Crésus pensant qu'il traînerait en longueur, dépêcha de nouveaux messagers à ses alliés. Les premiers avaient dit de s'assembler à Sardes dans le délai de cinq mois; mais ceux-ci devaient les prier de venir en toute hâte, attendu que Crésus était assiégé. Au nombre de ces alliés étaient aussi les Lacédémoniens. Mais à cette époque Sparte se trouvait en contestation avec Argos au sujet du district de Thyrée, dont les Lacédémoniens s'étaient emparés, quoiqu'il appartint à l'Argolide; car les domaines des Argiens s'étendaient au couchant jusqu'au cap Malée, et comprenaient même Cythère et les îles adjacentes. Les Argiens étaient accourus à la défense de leur territoire; mais il fut convenu que de chaque côté il ne combattrait que trois cents hommes, et que la terre contestée demeurerait au parti victorieux. Il fut stipulé en outre que le gros des deux armées se retirerait dans ses foyers, et ne resterait point spectateur du combat, de crainte que ceux d'entre eux qui verraient leurs champions

avoir le désavantage, ne vinssent à leur secours. Cette convention faite, les armées s'éloignèrent, laissant des guerriers choisis. La victoire fut balancée; car des six cents hommes il n'en resta que trois: deux Argiens, Alcanor et Chromius, et un Lacédémonien nommé Othryade. Ils restèrent parce que la nuit survint. Les deux Argiens se croyant vainqueurs, coururent à Argos. Othryade au contraire dépouilla les cadavres des Argiens, transporta leurs armes vers son camp, et revint à son poste. Le lendemain, quand le sort du combat fut connu, chaque parti se prétendit vainqueur, les uns disant que c'était de leur côté qu'avait survécu le plus grand nombre, les autres que les Argiens avaient pris la fuite, tandis qu'Othryade était resté et avait dépouillé les morts. Enfin de la querelle ils en vinrent aux armes. Le combat fut sanglant; mais la victoire demeura aux Lacédémoniens. Depuis ce temps les Argiens se rasèrent la tête, tandis qu'auparavant ils étaient obligés de porter les cheveux longs. Ils firent une loi avec imprécation, qu'aucun Argien ne laissât croître sa chevelure, et que leurs femmes ne portassent aucun bijou d'or, jusqu'à ce qu'ils eussent récupéré Thyrée. Les Lacédémoniens firent la loi contraire; depuis ce moment ils portèrent les cheveux longs, ce qui auparavant n'était pas leur usage. Quant à Othryade, le seul des trois cents qui survécût, honteux de rentrer à Sparte après la mort de ses camarades, il se tua de sa main dans le terri-

toire même de Thyrée. Telles étaient les affaires que les Lacédémoniens avaient sur les bras, lorsqu'arriva le héraut de Sardes, les requérant de secourir Crésus assiégé. Néanmoins, dès qu'ils reçurent cette nouvelle, ils se mirent en devoir de partir. Déjà même les vaisseaux étaient prêts, lorsqu'il vint un autre message, annonçant la prise de Sardes et la captivité de Crésus. Les Lacédémoniens s'en chagrinerent et se tinrent en repos.

Je vais maintenant raconter comment Sardes fut prise. Crésus était assiégé depuis quatorze jours, lorsque Cyrus fit publier par des cavaliers dans toute son armée qu'il donnerait une récompense au premier qui monterait sur le mur. Alors les soldats firent une tentative, mais sans aucun succès. Tandis qu'ils se rebutaient, un Marde, nommé Hyréade, essaya d'approcher de la citadelle par un côté où l'on avait négligé de mettre des gardes, parce qu'il semblait impossible que jamais elle fût prise par cet endroit, tant il était escarpé et inattaquable. C'est ce côté de la ville qui regarde le mont Tmolé. Le jour précédent, Hyréade avait vu un Lydien descendre par-là du haut de la citadelle pour chercher son casque roulé jusqu'en bas, et remonter ensuite. Cette observation lui avait donné à penser. Il tenta donc de gravir lui-même, et d'autres Perses suivirent ses traces. Lorsqu'un grand nombre fut parvenu au sommet, la ville fut prise et livrée au pillage.

Quant à Crésus, voici ce qui lui arriva. Il avait, comme je l'ai dit, un fils muet, mais d'ailleurs d'un bon naturel. Au temps de sa prospérité passée, Crésus pour le guérir avait tout essayé, jusqu'à consulter l'oracle de Delphes. La pythie lui avait répondu : *Lydien, roi de plusieurs peuples, insensé Crésus ! ne souhaite pas d'entendre en ton palais ton fils proférer une voix tant désirée. Il te vaut beaucoup mieux qu'il n'en soit pas ainsi ; car il parlera pour la première fois dans un jour de malheur.* Or quand le mur fut pris, un des Perses s'avancait pour tuer Crésus, sans le connaître. Celui-ci le voyait bien venir, mais son infortune présente le rendait insensible, et peu lui importait de recevoir la mort. Quand tout à coup ce fils muet, saisi d'effroi et de douleur à la vue du danger de son père, fit éclater sa voix et dit : O homme, ne tue pas Crésus. Telles furent ses premières paroles ; dès lors il conserva toute sa vie la faculté de parler.

C'est ainsi que Sardes tomba au pouvoir des Perses, et que Crésus lui-même fut fait prisonnier après un règne de quatorze ans et un siège de quatorze jours ; et c'est ainsi que, suivant l'oracle, il ruina un grand empire, qui était le sien. Crésus captif fut conduit devant Cyrus. Celui-ci ordonna de dresser un grand bûcher, d'y faire monter Crésus chargé de chaînes, et à ses côtés deux fois sept fils des Lydiens, soit qu'il voulût les dévouer à quelque dieu comme prémices, soit que ce fût pour accomplir un vœu, soit

enfin qu'informé de la piété de Crésus il désirât savoir si une divinité ne le sauverait point des flammes. C'est du moins ce qu'on prétend. On ajoute que Crésus debout sur le bûcher et dans cet état déplorable, eut souvenance de ce mot de Solon, qui lui parut alors divinement inspiré, c'est que nul n'est heureux durant sa vie. A cette réflexion, sortant d'un long silence, il tira de sa poitrine un profond soupir, et s'écria par trois fois *Solon!* Ce qu'entendant, Cyrus lui fit demander par ses interprètes quel était ce personnage qu'il invoquait ainsi. A cette question Crésus fut longtemps sans répondre; mais étant contraint de parler, il dit: C'est un homme dont je crois l'entretien préférable pour les rois à beaucoup de richesses. Cette réponse étant pour eux une énigme, ils le pressèrent de s'expliquer. Enfin Crésus cédant à leurs instances, leur dit que c'était un Athénien venu jadis à Sardes, et qui témoin de de toute sa félicité n'en avait fait nulle estime. Il ajouta que tout lui était arrivé comme Solon l'avait déclaré, non pas de lui en particulier, mais de tout le genre humain. Pendant ces paroles de Crésus, on avait allumé le bûcher, et déjà les extrémités brûlaient. Mais Cyrus apprenant des interprètes la réponse de Crésus, fit un retour sur lui-même, et songea qu'il faisait brûler vif un de ses semblables, naguère aussi fortuné que lui. Il craignit le courroux céleste, et réfléchissant que rien au monde n'est assuré, il ordonna d'éteindre au plus tôt le feu,

et de faire descendre Crésus et ses compagnons. Mais malgré tous les efforts, on ne pouvait être maître des flammes. En ce moment, s'il faut en croire les Lydiens, Crésus comprenant le changement de Cyrus, à la vue de cette foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y parvenir, supplia par ses cris Apollon, si jamais ses présents lui avaient été agréables, de venir à son aide et de le sauver du danger présent. C'est ainsi que Crésus invoquait le dieu avec larmes. Tout à coup, par un temps calme et serein, des nuages s'amoncelèrent, un orage éclata, et des torrents de pluie éteignirent le bûcher. A ce spectacle Cyrus connaissant que Crésus était un homme bon et cher aux dieux, le fit descendre du bûcher et lui adressa ces paroles : O Crésus, quel homme a pu t'induire à envalir mes états, et à me faire la guerre au lieu de rester mon ami ? O roi, répondit Crésus, en cela j'ai agi pour ton bonheur et pour mon infortune. Mais l'auteur n'est autre que le dieu des Grecs, à l'instigation duquel j'ai pris les armes ; car nul n'est assez insensé pour préférer la guerre à la paix. Dans celle-ci les fils enterrent leurs pères, et dans l'autre ce sont les pères qui enterrent leurs fils ; mais sans doute les dieux ont voulu qu'il en fût ainsi.

Lorsque Crésus eut achevé ces paroles, Cyrus lui ôta ses chaînes, le fit asseoir à ses côtés, et eut pour lui de grands égards. Il l'envisageait avec admiration, ainsi que tous ceux qui l'entouraient ; mais

Crésus absorbé dans ses réflexions, gardait le silence. Cependant il se retourna, et voyant les Perses qui saccageaient la ville des Lydiens, il dit : O roi , dois-je à cette heure énoncer ma pensée ou me taire ? Sur quoi Cyrus l'invita à dire sans crainte ce qu'il voulait. Eh bien, reprit Crésus, cette grande foule que fait-elle ainsi avec tant d'empressement ? Cyrus lui répondit : Elle pille ta ville , et emporte tes trésors. Ce n'est ni ma ville , repartit Crésus , ni mes trésors qu'elle emporte ; car aucune de ces choses n'est plus à moi : mais c'est ton bien qu'elle met au pillage. Ces paroles donnèrent à penser à Cyrus ; il écarta donc tout le monde , et demanda à Crésus ce qu'il lui conseillait de faire dans cette circonstance. Crésus lui dit : Puisque les dieux m'ont rendu ton esclave , mon devoir est , si je vois plus loin en quelque chose , de te l'indiquer. Les Perses, naturellement insolents , sont pauvres. Si donc tu souffres qu'ils pillent , et qu'ils amassent de grandes richesses , tu peux t'attendre à ce que celui qui en aura le plus se rebelle contre toi. Maintenant donc fais ce que je vais te dire. A chacune des portes de la ville , place des gardes pour dire à ceux qui emportent le butin , qu'il faut avant tout en prélever la dîme pour Jupiter. Par là tu ne leur seras pas odieux en leur ôtant de force leurs richesses ; et eux , sentant que cela est juste , t'obéiront volontiers. Cyrus écouta cet avis avec joie , et le trouva très-sensé. Il l'approuva fort , et enjoignit à ses satellites de faire ce qu'avait con-

seillé Crésus. Puis il lui dit : Crésus , puisque tu es disposé à tenir la conduite et le langage qui sont dignes d'un roi , demande-moi ce que tu veux , et tu l'obtiendras dans l'instant. O mon maître , répondit Crésus , la plus grande faveur que tu puisses me faire , c'est de me permettre d'envoyer ces chaînes au dieu des Grecs , à ce dieu que j'ai honoré plus qu'aucun autre , et de lui demander s'il a pour usage d'abuser ceux qui lui font du bien. Comme Cyrus voulait savoir en quoi il avait à se plaindre de ce dieu pour solliciter une pareille grâce , Crésus lui raconta en détails les projets qu'il avait formés , les réponses qu'il avait reçues , surtout les présents qu'il avait faits , et comment , sur la foi de l'oracle , il s'était décidé à marcher contre les Perses. A ces mots il descendit à de nouvelles prières , suppliant de le laisser faire ces reproches à ce dieu. Cyrus se prit à rire et dit : Tu obtiendras de moi cette permission , et quoi que ce soit que tu me demandes encore. En conséquence Crésus envoya des Lydiens à Delphes , avec ordre de déposer les chaînes sur le seuil du temple , et de demander au dieu s'il n'avait pas honte d'avoir par ses oracles encouragé Crésus à faire la guerre aux Perses , comme s'il eût été appelé à renverser l'empire de Cyrus. En voici les premières , devaient-ils ajouter en montrant les chaînes ; les dieux de la Grèce ont-ils pour usage d'être ingrats ? Quand les Lydiens furent arrivés à Delphes et qu'ils se furent acquittés de leur message ,

la pythie leur fit cette réponse : La fatalité est inévitable même pour un dieu. Crésus porte la peine du crime commis par le cinquième de ses ancêtres, lequel étant satellite des Héraclides, devint complice d'une femme, assassina son maître, et s'empara d'un trône où il n'avait aucun droit. Néanmoins Apollon a désiré que le malheur tombât sur les fils de Crésus et non sur Crésus lui-même, mais il n'a pu fléchir les parques. La seule chose qu'il en ait obtenue en faveur de Crésus, a été de différer de trois ans la chute de Sardes. Que Crésus sache qu'il n'a été pris que trois ans après l'époque fixée par le destin. En second lieu Apollon l'a secouru au moment où il allait périr dans les flammes. Quant à l'oracle rendu, Crésus a également tort de se plaindre. A la vérité le dieu lui avait prédit qu'en faisant la guerre aux Perses il ruinerait un grand empire; mais c'était à Crésus, s'il eût été bien avisé, de consulter l'oracle pour savoir de quel empire il s'agissait, du sien ou de celui de Cyrus. N'ayant ni saisi le sens de la réponse ni fait de nouvelle question, c'est lui seul qu'il doit accuser, lui qui dernièrement enfin a reçu l'oracle relatif au mulet, sans le comprendre d'avantage. Ce mulet n'était autre que Cyrus; car les auteurs de ses jours sont de race différente, et sa mère est d'un rang supérieur à celui de son père : elle est Mède et fille du roi Astyage, tandis que lui est Perse et sujet des Mèdes; inférieur en tout point, il a épousé sa souveraine. Cette réponse de la pythie

fut rapportée à Crésus par les Lydiens ; après l'avoir entendue, il reconnut que la faute était à lui, et non pas au dieu. Tels furent les événements du règne de Crésus et de la première conquête de l'Ionie.

Indépendamment des offrandes faites par ce prince et mentionnées ci-dessus, il en existe encore plusieurs autres en Grèce ; par exemple à Thèbes en Béotie, un trépied d'or consacré à Apollon Isménien ; à Éphèse, les vaches d'or et la plupart des colonnes ; à Delphes dans le temple de Minerve Pronéa, un grand bouclier d'or. Ces divers objets subsistaient encore de mon temps ; d'autres se sont perdus. Les offrandes faites par Crésus aux Branchides de Milet étaient, à ce qu'on m'a dit, du même poids et de la même espèce que celles de Delphes. Tous les présents qu'il fit à l'oracle de Delphes et à celui d'Amphiaraiüs sortaient de sa maison, et étaient les prémices de son patrimoine ; mais les autres offrandes provinrent de la fortune d'un homme qui, avant le règne de Crésus, s'était déclaré son ennemi, et avait travaillé à ce que Pantaléon obtint le royaume de Lydie. Ce Pantaléon était fils d'Alyatte et frère de Crésus, mais né d'une autre mère ; car Alyatte avait eu Crésus d'une femme carienne, et Pantaléon d'une ionienne. Aussitôt donc que, par le choix de son père, Crésus fut maître du pouvoir, il fit périr cet adversaire par le supplice des cardes, et, comme je viens de le dire, il consacra ses biens, qu'il avait déjà auparavant dévoués.

Pour des curiosités à mentionner ici, la terre de Lydie n'en offre guères, sauf les paillettes d'or qui descendent du Tmole. Elle renferme un seul monument de grandeur colossale, quoique inférieur à ceux d'Égypte et de Babylone : c'est le tombeau d'Alyatte ; père de Crésus. Le rebord est formé de grandes pierres ; le reste est en terre amoncelée. C'est l'ouvrage d'hommes des halles et de manœuvres. Cinq bornes, placées au sommet du sépulcre et qui subsistaient encore de mon temps, portaient des inscriptions indiquant le travail de chaque espèce d'ouvriers. Le pourtour du sépulcre est de six stades deux pléthres ; sa largeur de treize pléthres. Attenant au sépulcre est un grand lac, que les Lydiens disent intarissable. Il s'appelle *Lac de Gygès*. C'est tout ce que j'ai à dire sur ce monument.

Les Lydiens ont des coutumes à peu près semblables à celles des Grecs. C'est à notre connaissance le premier peuple qui ait frappé de la monnaie d'or et d'argent, et qui ait eu des marchands merciers. Les Lydiens prétendent aussi être les inventeurs des jeux actuellement en usage chez les Grecs, et ils font remonter cette invention à l'époque où ils envoyèrent leur colonie tyrrhénienne. Voici comment ils content le fait. Sous le règne d'Atys, fils de Manès, il y eut par toute la Lydie une rude disette. D'abord les Lydiens prirent patience ; mais comme le mal ne cessait pas, ils lui cherchèrent les remèdes dont chacun se put aviser ; entre autres ils

imaginèrent les dés, les osselets, la balle et toutes les autres espèces de jeux, sauf les échecs, dont les Lydiens ne s'attribuent pas la découverte. Ils se servirent de ces inventions contre la faim. Sur deux jours ils en passaient un à jouer sans manger; l'autre, les jeux cessaient et l'on prenait de la nourriture. De cette manière ils vécurent pendant dix-huit ans. Mais comme le fléau, loin de diminuer, ne faisait qu'augmenter de violence, le roi fit deux parts de tout le peuple des Lydiens, et tira au sort laquelle resterait; laquelle sortirait du pays. Il devait lui-même demeurer avec la première, et son fils Tyrrhénius se mettre à la tête des émigrants. Ceux donc sur qui le sort tomba, descendirent à Smyrne, construisirent des vaisseaux, y embarquèrent tout ce qui était nécessaire, et mirent à la voile cherchant des terres et des moyens de subsistance. Enfin, après avoir passé au delà de divers pays, ils parvinrent dans l'Ombrie, et y fondèrent les villes qu'ils habitent encore aujourd'hui. Ils quittèrent leur nom de *Lydiens* pour prendre celui de leur chef, et dès lors ils furent appelés *Tyrrhéniens*.

Tels furent les événements de la conquête de la Lydie par les Perses. La suite de mon sujet réclame que je fasse connaître qui était ce Cyrus, destructeur de l'empire de Crésus, et par quels moyens les Perses devinrent les maîtres de l'Asie. Je prendrai pour auteurs ceux des Perses qui veulent non embellir l'histoire de Cyrus, mais dire la vérité, bien

que je sache parfaitement qu'il existe sur ce monarque trois versions différentes.

Les Assyriens dominaient depuis 520 ans sur toute la haute Asie, lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se révolter contre eux. En combattant pour la liberté contre les Assyriens, ils s'aguerrirent, secouèrent le joug, et s'affranchirent de la servitude. L'exemple des Mèdes fut suivi par les autres nations. Mais quand tous les peuples du continent eurent ainsi l'indépendance, ils ne tardèrent pas à retomber sous la tyrannie. Il y avait chez les Mèdes un homme habile, fils de Phraorte et nommé Déjocès, qui aspirait à se faire roi. En ce temps-là les Mèdes habitaient dans des villages. Déjocès qui était déjà considéré dans le sien, se mit à exercer la justice avec la plus grande ardeur. En faisant cela au milieu de la licence qui régnait par toute la Médie, il savait bien que l'injustice est toujours en guerre avec la justice. Témoins de sa conduite, les Mèdes de son village le choisirent pour leur juge; et lui qui convoitait le commandement, ne cessait d'être droit et juste. Par là il s'acquit un grand renom parmi ses concitoyens; ceux même des autres villages, apprenant qu'il était le seul qui rendit bonne justice, tandis qu'ailleurs ils ne trouvaient que des sentences iniques, vinrent avec joie vers Déjocès, afin d'être jugés par lui; et finalement ils ne s'en remirent à aucun autre. La foule devenait de jour en jour plus grande, car

le bruit s'était répandu que les arrêts de Déjocès étaient conformes à la vérité. Alors celui-ci sentant que tout reposait sur lui, ne voulut plus siéger comme par le passé, et refusa de juger désormais, disant qu'il lui était désavantageux de négliger ses affaires et de juger celles des autres tout le long du jour. Depuis ce moment la rapine et la licence reparurent de plus belle dans les villages. En conséquence les Mèdes se réunirent en assemblée pour délibérer sur leur état présent. Les amis de Déjocès y tinrent, je crois, à peu près ce langage : Au train dont nous allons, il n'est plus possible d'habiter la contrée. Essayons de nous donner un roi; ainsi le pays se policera, nous pourrons vaquer à nos travaux, et nous ne serons plus bouleversés par la licence. Ces paroles décidèrent les Mèdes à élire un roi. Sur-le-champ on mit en question qui l'on nommerait; or comme le nom et l'éloge de Déjocès étaient dans toutes les bouches, ce fut sur lui que le choix tomba.

La première chose qu'il leur demanda fut de lui construire une demeure digne d'un roi, et de lui donner l'appui d'une garde. Les Mèdes obéirent. Ils lui élevèrent, dans le lieu qu'il désigna, un grand palais fortifié, et l'autorisèrent à lever des satellites dans toute la Médie. Une fois en possession du pouvoir, il contraignit les Mèdes à se bâtir une ville unique, à la mettre en bon état, et à négliger les autres. Les Mèdes cédèrent encore, et bâtirent

les vastes et fortes murailles qui portent aujourd'hui le nom d'*Ecbatane*. Ces murailles forment plusieurs enceintes concentriques et disposées de manière que l'une ne surpasse l'autre que de la hauteur des créneaux. La nature même du lieu, qui est un monticule, se prêtait à cette disposition; mais une partie fut l'ouvrage de l'art. On fit sept enceintes, et dans la dernière furent placés le palais et les trésors. La muraille extérieure peut avoir l'étendue de celle d'Athènes. Les créneaux de chaque enceinte furent enduits d'une couleur différente. Ceux de la première sont blancs, ceux de la seconde noirs, ceux de la troisième rouges, ceux de la quatrième bleus, et ceux de la cinquième roses. Quant aux deux dernières, l'une a les créneaux argentés, et l'autre dorés.

C'est ainsi que Déjocès se fit construire une demeure environnée de murs. Le reste du peuple se bâtit des maisons alentour. Après cela Déjocès fut le premier qui établit pour règle que personne n'entrât chez le roi, que tout se traitât par voie de messages, et que le roi fût invisible; qu'enfin on regardât comme indécent de rire ou de cracher en sa présence. Déjocès s'entourait de cette majesté dans la crainte que ses amis d'enfance, qui ne lui cédaient ni en noblesse ni en valeur, ne fussent mortifiés de son élévation, et ne conspirassent contre lui. Il pensait qu'à distance il passerait à leurs yeux pour être d'une autre nature. Quand il eut fait ses ordonnances

et qu'il se fut affermi dans la tyrannie, Déjocès maintint la justice avec rigidité. On lui exposait par écrit les causes à juger, et il les renvoyait avec sa sentence. C'est ainsi que les jugemens étaient rendus; pour tout le reste, il y mit également bon ordre. Apprenait-il qu'un homme usait de violence, il le faisait amener et punir selon la gravité du délit. A cet effet il avait des espions pour voir et pour entendre ce qui se passait dans toute l'étendue de son royaume. Tels furent les moyens dont se servit Déjocès pour concentrer et gouverner la seule nation médique. Cette nation se compose de plusieurs tribus, qui sont les Buses, les Paratacéniens, les Struchates, les Arizantiens, les Budiens et les Mages.

Déjocès mourut après un règne de cinquante-trois ans, et eut pour successeur son fils Phraorte. Celui-ci non content de commander aux Mèdes, marcha contre les Perses. Ce fut le premier peuple qu'il attaqua et le premier qu'il assujettit aux Mèdes. Ensuite, aidé des forces de ces deux nations, il subjuguait l'un après l'autre tous les peuples de l'Asie; jusqu'à ce qu'ayant marché contre les Assyriens (j'entends ceux qui habitaient Ninive, qui jadis avaient eu l'empire, et qui pour lors, bien qu'isolés par la rébellion de leurs alliés, étaient cependant encore dans un état prospère) Phraorte, dis-je, ayant marché contre ces Assyriens, trouva la mort après vingt-deux ans de règne; avec lui périt la majeure partie de son armée.

Son successeur fut son fils Cyaxare, qui fut, dit-on,

encore plus vaillant que ses ancêtres. Il fut le premier qui répartit en corps distincts toutes les troupes de l'Asie, et sépara chaque espèce de combattants, les lanciers, les archers et les cavaliers. Auparavant tous étaient confondus pêle-mêle. C'est ce même Cyaxare qui fit la guerre aux Lydiens, et qui leur livra ce combat pendant lequel le jour se changea en nuit. Cyaxare soumit toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys, et rassemblant toutes ses forces, il marcha contre Ninive pour venger la mort de son père, et avec l'intention de détruire cette ville. Il défit en bataille les Assyriens, et mit le siège devant Ninive; lorsque survint une grande armée de Scythes conduits par leur roi Madyas, fils de Protothias. Ils avaient pénétré en Asie et jusqu'en Médie à la poursuite des Cimmériens, qu'ils avaient chassé d'Europe. Depuis le lac Méotide jusqu'au Phase et à la Colchide, la distance est de trente jours de marche pour un homme lestement équipé; et de la Colchide il n'y a qu'un court espace à franchir pour arriver en Médie. Une seule nation habite dans cet intervalle: ce sont les Saspies. Quand on a traversé leur pays, on se trouve en Médie. Ce ne fut pourtant pas par-là que les Scythes pénétrèrent; ils prirent par le chemin d'en haut, qui est beaucoup plus long, et laissèrent à droite le mont Caucase. Là les Mèdes vinrent à leur rencontre; mais ils furent vaincus et perdirent leur puissance. Les Scythes s'emparèrent de toute l'Asie; et se dirigèrent même sur l'Égypte;

mais quand ils furent dans la Palestine syrienne, Psammitique, roi des Égyptiens, vint au devant d'eux, et à force de dons et de prières, il les détourna de pousser plus loin. En faisant leur retraite, les Scythes traversèrent la ville d'Ascalon en Syrie. La plupart ne commirent aucun dégât; mais quelques-uns restés en arrière pillèrent le temple de Vénus céleste, le plus ancien, dit-on, de tous ceux de cette déesse. En effet celui de Cypre en tire son origine, au dire des Cypriens eux-mêmes; et celui de Cythère a été fondé par des Phéniciens de cette partie de la Syrie. A ceux des Scythes qui pillèrent le temple d'Ascalon et à leurs descendants à perpétuité, la déesse infligea une maladie héréditaire. Les Scythes ne conservèrent que vingt-huit ans la domination de l'Asie, où ils bouleversèrent tout par leurs vexations et leur insolence. Indépendamment des tributs qu'ils avaient imposés, ils faisaient encore subir mille avanies, et enlevaient dans leurs tournées ce que chacun possédait. Enfin Cyaxare et les Mèdes en délivrèrent leur pays en les massacrant presque tous, après les avoir enivrés dans des festins. C'est ainsi que les Mèdes regagnèrent l'empire qu'ils avaient eu précédemment. De plus ils prirent Ninive (je dirai ailleurs par quel moyen) et ils soumirent les Assyriens, excepté le district de Babiloue. Après cela Cyaxare mourut. Il avait régné quarante ans, y compris le temps que dura la domination des Scythes.

Astyage son fils lui succéda. Il avait une fille nommée Mandane, qu'il crut voir en songe répandre une telle quantité d'eau que non-seulement sa ville, mais l'Asie entière en était inondée. Ayant exposé cette vision aux Mages interprètes des songes, il fut effrayé de l'explication qu'il en reçut. Aussi dès que Mandane fut en âge d'être mariée, il ne la donna pour femme à aucun des Mèdes qui eussent été dignes de s'allier à lui, mais il choisit un Perse, nommé Gambyse, homme de bonne maison et d'humeur paisible, quoique très-inférieur dans son opinion à un Mède de moyenne classe.

La première année de ce mariage, le père de Mandane eut une vision d'une autre espèce. Il lui sembla que du sein de sa fille il naissait une vigne qui couvrirait toute l'Asie. Il consulta de nouveau les interprètes des songes; et d'après leur avis il fit venir de Perse sa fille qui approchait de son terme, et la garda auprès de lui, résolu de faire périr l'enfant dont elle accoucherait; car les Mages lui prédisaient qu'un jour cet enfant régnerait à sa place. Aussitôt donc que Cyrus fut né, Astyage redoutant cette prédiction fit appeler Harpage son parent, le plus fidèle des Mèdes et le confidant de tous ses projets. Harpage, lui dit-il, songe à exécuter ponctuellement ce dont je vais te charger, et crains qu'en cherchant à me tromper pour t'attacher à d'autres, tu ne deviennes ta propre dupe. Prends le nouveau-né de Mandane, emporte-le dans ta demeure, tue-le, et

l'enterre comme tu voudras. O roi, lui répond Harpage, jusqu'ici je n'ai rien fait qui pût te déplaire, et je m'en garderai à l'avenir. Si telle est ta volonté, mon devoir est de te servir avec zèle. A ces mots Harpage prit l'enfant couvert des ornements de mort, et s'en alla pleurant dans sa demeure. Là il dévoile à sa femme toutes les paroles du roi; et comme elle lui demandait ce qu'il comptait faire: Point ce qu'ordonne Astyage, répondit-il. Fût-il encore moins raisonnable et plus méchamment fou qu'il n'est aujourd'hui, jamais je ne partagerai sa pensée, jamais je ne lui rendrai un service pareil. Plusieurs motifs me défendent de faire mourir cet enfant. D'abord c'est mon parent; et puis Astyage est vieux, sans postérité masculine. Si donc à sa mort la tyrannie vient à passer entre les mains de sa fille, dont il veut que je tue l'enfant, que me restera-t-il dès-lors à attendre, si ce n'est des dangers le plus grand? Néanmoins ma propre sûreté exige que cet enfant périsse; mais le meurtrier doit être l'un des serviteurs d'Astyage, et non quelqu'un des miens. A ces mots il envoie chercher celui des bergers du roi qu'il savait avoir les pâturages les plus convenables à son dessein, dans les montagnes les plus sauvages. Cet homme s'appelait Mitradate, et sa femme esclave comme lui, Spaco en langue médique, nom qui se rendrait en grec par celui de Cyno (*chienne*). Les montagnes au pied desquelles ce berger avait ses pâturages sont situées au nord d'Ecbatane et du

côté du Pont-Euxin. Cette partie de la Médie, confinant au pays des Saspis, est extrêmement montueuse, élevée, et couverte de forêts. Tout le reste est un pays de plaines. Lors donc que le berger, appelé en grande hâte, fut arrivé, Harpage lui dit : Astyage t'ordonne de prendre cet enfant, et de l'exposer dans la montagne la plus déserte, afin qu'il périsse au plus tôt. Il m'a enjoint de te dire en outre que si tu ne tuais pas cet enfant, et que tu le sauvasses d'une manière quelconque, il te ferait périr toi-même de la mort la plus cruelle. Je suis chargé de le voir quand il sera exposé. — Le berger, après avoir ouï ces paroles, reçut l'enfant et reprit la route de sa chaumière. Or il arriva par aventure que sa femme, qui elle-même était à son terme, accoucha pendant que son mari était à la ville. Ils étaient donc en peine l'un de l'autre : le berger craignait pour l'accouchement de sa femme, et celle-ci parce que ce n'était pas la coutume d'Harpage de faire chercher son mari. Aussi dès qu'il fut de retour, cette femme, qui désespérait déjà de le revoir, lui demanda la première pourquoi Harpage l'avait fait chercher avec tant d'empressement. Femme, répondit-il, plût au ciel que je n'eusse ni vu ni entendu ce dont j'ai été le témoin, et que jamais un tel malheur ne fût venu à nos maîtres ! Arrivé à la ville, je trouve la maison d'Harpage toute en pleurs. J'entre, et je vois un petit enfant couché, se débattant et criant, orné d'or et d'habits

bariolés. A peine Harpage m'eut-il aperçu, qu'il me commanda de prendre à l'instant même cet enfant, de l'emporter avec moi, et de l'exposer dans l'endroit le plus sauvage des montagnes, ajoutant que c'était Astyage qui me donnait cette charge, avec grandes menaces si je faillais à l'exécuter; et moi, je pris l'enfant et l'emportai, pensant qu'il était à quelqu'un de la maison; car jamais je n'aurais imaginé quelle était sa naissance. Cependant je m'ébahissais à la vue de cet or et de ces beaux habits dont il était paré, et puis ces pleurs qui retentissaient dans la maison d'Harpagè. Mais bientôt, chemin faisant, j'appris tout d'un serviteur qui m'accompagnait hors de la ville, et qui me remit l'enfant; il me dit que c'était le fils de Mandane et de Cambyse, et qu'Astyage ordonnait sa mort. Le voici. — A ces mots le berger découvrit l'enfant, et le montra à sa femme. Celle-ci voyant qu'il était grand et beau, se prit à pleurer; elle embrassa les genoux de son mari, le suppliant de ne point l'exposer. Le berger répondit qu'il lui était impossible de faire autrement, qu'Harpagè aposterait des gens pour le surveiller, et qu'il mourrait de malement s'il désobéissait. Alors la femme jugeant ses prières inutiles, lui dit: Eh bien, puisque je ne peux te persuader et qu'il faut absolument qu'on voie un enfant exposé, fais ce que je vais te dire. Je suis aussi accouchée, mais d'un enfant mort. Prends-le, expose-le, et nourrissons le petit-fils d'Astyage, comme s'il était à nous.

Ainsi tu ne seras pas pris en faute, et ce ne sera pas pour nous un mauvais parti; car l'enfant mort obtiendra une sépulture royale, et l'autre ne perdra pas la vie.—Le berger goûta fort l'avis de sa femme, et le suivit aussitôt. Il lui remit l'enfant qui était destiné à périr, et prenant le sien mort-né, il le plaça dans le panier où il avait apporté l'autre, le couvrit des mêmes ornements, et alla le déposer dans l'endroit le plus désert des montagnes. Quand vint le troisième jour, il confia la garde à l'un des bouviers, et se rendit lui-même à la ville. Il entra chez Harpage, et lui dit qu'il était prêt à montrer le cadavre de l'enfant. Harpage envoya ses satellites les plus fidèles, le vit par leurs yeux, et le fit enterrer. Cependant l'autre enfant, qui dans la suite fut appelé Cyrus, fut nourri sous un nom différent par la femme du berger.

Cyrus avait dix ans lorsque l'aventure suivante le fit reconnaître. Dans le village où étaient les troupeaux, il jouait sur la route avec d'autres enfants du même âge que lui. Ceux-ci dans leurs jeux avaient choisi pour roi ce prétendu fils du berger; et lui, désignait les uns pour lui bâtir un palais, les autres pour être ses gardes, celui-ci pour être l'œil du roi, celui-là pour lui apporter les messages, distribuant à chacun sa besogne. Or au nombre de ces enfants était le fils d'un Mède de distinction, nommé Artembarès. Il ne voulut pas faire ce que Cyrus avait commandé. Alors celui-ci ordonna aux autres en-

fants de le saisir au corps : ils obéirent , et Cyrus le fustigea rudement. Aussi dès qu'il put s'échapper , cet enfant revint à la ville en courroux , et se plaignit à son père de l'indigne traitement qu'il avait essuyé de Cyrus (il ne l'appelait pas de ce nom , car Cyrus ne le portait pas encore , mais simplement le fils du berger du roi). De quoi Artembarès fort en colère s'en alla vers Astyage , amenant avec lui son fils , et disant avoir reçu un outrage insupportable. O roi , dit-il en montrant les épaules de son fils , c'est ton esclave , le fils d'un berger , qui nous a ainsi maltraités. Astyage , après avoir entendu ces plaintes et vu la trace des coups , voulut venger cet enfant pour l'honneur d'Artembarès ; il envoya donc chercher le berger et son fils , et quand ils furent venus , Astyage lançant un regard à Cyrus , lui dit : C'est donc toi , le fils d'un pareil père , qui as osé maltraiter ainsi le fils d'un homme qui tient le premier rang auprès de moi ? — O mon maître , répondit Cyrus , je l'ai fait avec justice. Les enfants du village , dont celui-ci était un , m'avaient établi roi dans leurs jeux , car je leur semblais être le plus digne. Tous obéissaient à mes ordres ; lui seul faisait la sourde oreille , et n'en tenait compte ; jusqu'à ce qu'enfin il a reçu son châtimement. Si pour cela j'ai mérité quelque peine , me voici prêt à la subir. — Tandis que l'enfant parlait ainsi , Astyage commençait à le reconnaître ; les traits de son visage lui paraissaient ressembler aux siens , sa

réponse avoir de la noblesse, et son âge coïncider avec le temps de l'exposition de son petit-fils. Frappé de ces pensées, il fut quelques instants muet : enfin il se remit avec peine, et voulant éloigner Artembarès et retenir le berger seul afin d'en tirer la vérité, il dit : Artembarès, j'aurai soin que toi et ton fils vous n'ayez plus à vous plaindre.—Artembarès fut ainsi renvoyé, et Cyrus emmené dans l'intérieur. Resté seul avec le berger, Astyage lui demanda d'où il tenait cet enfant, et qui le lui avait remis ? Le berger assura qu'il était son fils, et que sa mère était encore chez lui. Mais Astyage répliqua : Tu es malavisé de chercher à être appliqué à la torture. En même temps il fit signe aux gardes de le saisir. Le berger, conduit à la torture, déclara les choses telles qu'elles s'étaient passées, reprenant dès l'origine et sans détour ; puis il descendit aux supplications, et conjura le roi de lui pardonner. La vérité ainsi dévoilée, Astyage ne s'inquiéta plus guère du berger ; mais grandement offensé contre Harpage, il le fit appeler par ses satellites, et dès qu'il fut venu il dit : Harpage, de quelle mort as-tu fait périr l'enfant que je te remis, et qui était le fils de ma fille ? Harpage, qui avait aperçu le berger, n'eut pas recours à l'imposture, de crainte d'être réfuté ; mais il répondit : O roi, quand j'eus reçu cet enfant, je cherchai en moi-même comment je remplirais ton désir, et comment je pourrais, sans désobéissance, ne pas tremper mes mains dans

le sang de ta fille et dans le tien. Voici donc à quoi je me décidai. J'appelai ce berger, je lui remis l'enfant, et je lui dis que tu lui commandais de le tuer. Ce n'était pas un mensonge, car tu l'avais ordonné ainsi. En le lui remettant, je lui enjoignis de l'exposer dans une montagne déserte, et de rester auprès jusqu'à ce qu'il fût mort. Enfin je lui fis toutes sortes de menaces pour le bas où il n'exécuterait pas ces ordres. Lorsqu'il eut obéi et que l'enfant fut mort, je m'en assurai et le fis enterrer par mes plus fidèles serviteurs. C'est ainsi qu'il en est de cette affaire, et tel a été le trépas de l'enfant.

Harpage avait déclaré la vérité; mais Astyage dissimula son ressentiment, et à son tour raconta ce qu'il tenait du berger; après quoi il finit par lui dire que l'enfant vivait encore, et que c'était pour le mieux. En effet, ajouta-t-il, j'étais péniblement affecté de ce que j'avais fait; et puis j'étais brouillé avec ma fille, ce qui me chagrînait fort. Mais puisque la fortune a si bien tourné, envoie d'abord ton fils vers celui qui nous est rendu, et viens toi-même souper avec moi, car je dois un sacrifice aux dieux qui m'ont conservé mon enfant. — A cette nouvelle, Harpage se prosterna, se félicitant de l'heureuse issue de sa faute et d'être invité au festin du roi pour cette bonne aventure. De retour au logis, il envoie promptement au palais son fils unique, qui pouvait avoir treize ans, avec ordre de faire tout ce qu'Astyage lui dirait; lui-même au comble de la joie

raconte à sa femme ce qui s'était passé. Cependant, dès que le fils d'Harpage fut arrivé, Astyage l'égorgea, découpa ses membres, en fit rôtir une partie et bouillir l'autre, et les tint prêts à être servis. Quand l'heure du repas fut venue et que tous les convives furent présents, on plaça devant eux et devant Astyage des tables chargées de viandes d'agneaux; mais on servit à Harpage les membres de son fils, excepté la tête et les extrémités des mains et des pieds, qu'on avait mises à part dans une corbeille couverte. Lorsque Harpage parut être rassasié, Astyage lui demanda si la chère avait été de son goût?—Tout-à-fait, répondit Harpage. Alors ceux qui en étaient chargés s'avancèrent et lui présentèrent la corbeille qui renfermait la tête, les mains et les pieds de son fils, et l'invitèrent à découvrir lui-même, et à choisir ce qu'il voudrait. Harpage le fait, il découvre la corbeille, et aperçoit les restes de son fils. Cependant il ne se troubla point à cette vue, et demeura maître de lui-même. Astyage lui demanda s'il connaissait la bête dont il venait de manger?—Oui, répondit Harpage; mais tout ce que fait le roi me paraît bon. Là-dessus il emporta les restes de son fils, et s'en alla dans sa demeure. Ensuite il dut, je pense, les rassembler et les ensevelir.

Telle fut la vengeance qu'Astyage tira d'Harpage. Après cela, voulant prendre un parti sur Cyrus, il appela les mêmes Mages qu'il avait jadis consultés,

et leur demanda comment ils interprétaient la vision qu'il avait eue? Ceux-ci répondirent comme précédemment, c'est-à-dire que l'enfant serait devenu roi, s'il avait survécu et ne fût mort dès sa naissance. Eh bien, leur dit Astyage, il existe, il est sauvé. Nourri aux champs, il a été créé roi par les enfants de son village, et il a fait tous les actes des véritables rois; car il s'est donné des gardes, des portiers, des messagers, et tout le reste. Maintenant à quoi cela vous semble-t-il conduire? Les Mages répondirent: Si l'enfant est sauvé, et qu'il soit devenu roi sans qu'on l'ait prévu, rassure-toi et prends bonne espérance; car il ne régnera pas deux fois. Quelques-unes de nos prophéties s'accomplissent par des circonstances minimales; en particulier les songes s'expliquent par les plus légers événements.— Et moi aussi, reprit Astyage, j'abonde dans votre sens. L'enfant a porté le nom de roi: ainsi le songe est accompli, et nous n'avons plus rien à craindre. Cependant réfléchissez bien, et donnez-moi le conseil que vous croyez le plus sûr pour ma maison et pour vous-mêmes.— A cela les Mages répondirent: O roi, nous sommes grandement intéressés à ce que ton empire se maintienne; car s'il passe à cet enfant qui est Perse, il tombe en mains étrangères; et nous qui sommes Médes, nous deviendrons esclaves et ne serons plus rien auprès des Perses, pour qui nous sommes étrangers. Au contraire aussi longtemps que tu es roi, nous tes concitoyens nous avons notre part de la puissance,

et nous recevons de toi de grands honneurs. En sorte que tout nous fait une loi de veiller à ton salut et à celui de ton empire. Aujourd'hui, si nous apercevions quelque sujet de crainte, nous t'en avertirions tout d'abord. Mais puisque le songe s'est accompli d'une manière frivole, nous avons confiance, et nous t'exhortons à en faire autant. Toutefois éloigne de tes yeux cet enfant, et renvoie-le chez les Perses, auprès des auteurs de ses jours.

Astyage se réjouit d'entendre ces paroles; il envoya chercher Cyrus, et lui dit : Mon enfant, j'ai mal agi envers toi sur la foi d'un vain songe; mais ta bonne fortune t'a préservé. Maintenant donc va plein de joie chez les Perses; j'enverrai des gens pour t'accompagner. Là tu trouveras un père et une mère qui ne sont ni le berger Mitradate ni sa femme. — A ces mots Astyage renvoie Cyrus. De retour dans la maison de Cambyse, il fut reçu par ses parents; et quand ils surent qui il était, ils lui firent mille caresses, d'autant plus que dès longtemps ils le croyaient mort. Ils lui faisaient raconter de quelle manière il avait été sauvé. Cyrus leur disait que jusque-là il avait été dans une complète ignorance sur ce qui le concernait, mais qu'il avait tout appris dans la route; qu'il s'était cru fils d'un berger d'Astyage, et que chemin faisant ceux qui l'accompagnaient lui avaient tout raconté. Il ajoutait qu'il avait été nourri par la femme du berger, et il ne cessait d'en faire l'éloge; toujours il avait à la bou-

che le nom de Cyno. Les parents entendant ce nom, afin que la conservation de Cyrus parût plus divine, firent courir le bruit qu'une chienne l'avait allaité ; et l'opinion s'en répandit.

Cyrus avait atteint l'âge d'homme, et surpassait tous ses camarades en bravoure et en amabilité. lorsque Harpage lui envoya des présents pour s'attacher à lui, dans le désir de se venger d'Astyage. Simple particulier, il désespérait d'y réussir par lui-même ; mais voyant croître Cyrus, il le choisit pour allié, eu égard à la conformité de leurs infortunes. Déjà auparavant il avait travaillé dans ce but. Comme Astyage était dur envers les Mèdes, Harpage s'ouvrit aux principaux d'entre eux, et leur persuada de mettre Cyrus à leur tête en ôtant à Astyage la royauté. Quand il les eut décidés et que toutes les mesures furent prises, il ne restait plus qu'à faire connaître cette résolution à Cyrus qui vivait chez les Perses. Or ce n'était guère possible, vu que les chemins étaient gardés. Harpage s'avisa de la ruse suivante. Il imagina de fendre le ventre d'un lièvre, mais sans le dépouiller, et d'y insérer une lettre contenant ses intentions. Puis il recousit le lièvre, le donna au plus fidèle de ses domestiques, avec des rets comme à un chasseur, et envoya cet homme chez les Perses, avec l'ordre verbal de remettre le lièvre à Cyrus, en lui disant de le dépecer de sa propre main et sans aucun témoin. Cela s'effectua. Cyrus reçut le lièvre, et

l'ayant ouvert, il trouva la lettre et la lut. Elle était conçue en ces termes : Fils de Cambyse, les dieux ont les regards sur toi ; autrement tu ne serais pas parvenu à une si grande fortune. Venge-toi donc d'Astyage ton meurtrier, car il n'a pas tenu à lui que tu ne périsses ; c'est aux dieux et à moi que tu dois ta conservation. Dès longtemps, je pense, tu as appris ce qui s'est passé à ton égard, et le traitement que j'ai souffert d'Astyage pour ne t'avoir pas tué, mais t'avoir donné au berger. Si donc tu veux m'en croire, tu régneras sur le pays que gouverne Astyage. Pousse les Perses à la révolte. Marche contre les Mèdes. Si c'est moi qu'Astyage nomme général, tu as ce que tu désires, et non moins si c'est quelque autre des grands ; car ils seront les premiers à trahir Astyage, et à se joindre à toi pour le renverser. Ici tout est disposé. Fais donc ainsi, et fais promptement.

A cette nouvelle, Cyrus songea au moyen le plus adroit d'exciter les Perses à la révolte. Ce qui lui parut le plus à propos fut de supposer une lettre, dans laquelle il écrivit ce qu'il voulut. Ensuite il convoqua une assemblée, déplia la lettre, la lut, et déclara qu'Astyage le nommait général des Perses. Maintenant donc, ajouta-t-il, j'ordonne à chacun de vous de se rendre ici avec une faux. Tel fut le commandement de Cyrus. Or il est à remarquer que les Perses forment des tribus nombreuses. Celles que Cyrus réunit en assemblée et entraîna à la ré-

volte sont celles dont toutes les autres dépendent, savoir les Pasagardes, les Maraphiens et les Masiens. Dans ce nombre les Pasagardes sont les plus braves; c'est dans cette tribu qu'est comprise la famille des Achéménides, dont les rois de Perse sont issus. Les autres Perses sont les Panthialéens, les Dérusiens, les Germaniens, tous peuples agricoles; le reste est nomade: ce sont les Dahes, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens. Dès que Cyrus vit arriver les Perses armés comme il leur avait dit, il leur désigna un terrain couvert de ronces dans l'étendue de dix-huit à vingt stades, et leur enjoignit de l'essarter en un jour. Quand ils eurent exécuté ce travail, il leur ordonna de venir le jour suivant après s'être baignés. Cependant il rassembla tous les troupeaux de chèvres, de moutons et de bœufs appartenant à son père, et les fit tuer et apprêter, afin de recevoir l'armée des Perses. Il y joignit du vin et les aliments les plus convenables. Le lendemain, lorsque les Perses arrivèrent, il les fit asseoir dans une prairie et les fêtoya. Le repas terminé, il leur demanda lequel de ces deux jours leur paraissait préférable. Ils répondirent que la différence était grande; que la veille ils avaient eu tous les maux, tandis qu'aujourd'hui ils avaient tous les biens. Alors Cyrus saisissant cette parole, leur dévoila son projet. Eh bien, Perses, leur dit-il, tel est le sort qui vous attend. Si vous voulez me croire, ces biens et mille autres sont à vous sans aucun travail

servile; mais si vous refusez, vous aurez à souffrir des travaux sans nombre et semblables à celui d'hier. Suivez-moi donc, et devenez libres. Une destinée divine m'a fait naître pour cette entreprise. J'estime que vous n'êtes en rien inférieurs aux Mèdes, surtout à la guerre. Si donc il en est ainsi, soulevez-vous au plus tôt contre Astyage.

Les Perses ayant donc trouvé un chef, s'affranchirent avec d'autant plus de joie que depuis longtemps ils supportaient impatiemment le joug des Mèdes. Lorsque Astyage eut connaissance des menées de Cyrus, il envoya un messenger pour l'appeler à lui; mais Cyrus fit répondre qu'il irait plus tôt qu'Astyage ne le voudrait lui-même. Là-dessus Astyage arma tous les Mèdes, et nomma, comme par un esprit de vertige, Harpage pour général, oubliant ce qu'il lui avait fait. Dès que les deux armées en vinrent aux mains, ceux des Mèdes qui n'étaient pas dans le secret combattirent; mais d'autres passèrent du côté des Perses, et la plupart lâchèrent pied et s'enfuirent. Sitôt qu'Astyage apprit la honteuse défaite de l'armée médique, il dit d'une voix menaçante: Cyrus n'aura pas toujours lieu de se réjouir. A ces mots il fit empaler les Mages interprètes des songes, qui lui avaient conseillé de renvoyer Cyrus; ensuite il arma les Mèdes, jeunes et vieux, qui étaient restés dans la ville. Il les mena contre les Perses, livra bataille, et fut vaincu. Lui-même fut fait captif et il perdit ceux qui l'avaient suivi.

Lorsque Astyage fut prisonnier, Harpage le railla avec une joie maligne, et entre autres paroles mordantes rappela le repas où on lui avait servi la chair de son fils, et lui demanda comment il trouvait en revanche l'esclavage au lieu de la royauté? Astyage à son tour, les yeux fixés sur Harpage, lui demanda s'il s'attribuait l'ouvrage de Cyrus? Harpage répondit qu'il le pouvait à juste titre, puisque c'était lui qui avait écrit à Cyrus. Alors Astyage déclara Harpage le plus sot et le plus injuste des hommes: le plus sot, en ce qu'étant maître de devenir roi (et cela devait être, s'il était vrai qu'il fût l'auteur de ce qui s'était passé), il avait livré l'empire à un autre; et le plus injuste, en ce que pour ce repas il avait asservi les Mèdes. S'il fallait absolument livrer la royauté à un autre, et non la garder pour toi-même, il était plus juste de déférer ce bien à un Mède qu'à un Perse. Maintenant les Mèdes, innocents envers toi, de maîtres qu'ils étaient sont devenus esclaves, tandis que les Perses sont devenus maîtres, d'esclaves qu'ils étaient ci-devant.

C'est ainsi qu'Astyage perdit l'empire, après avoir régné trente-cinq ans. Sa dureté fut cause que les Mèdes courbèrent la tête sous le joug des Perses, après avoir dominé sur l'Asie au-delà du fleuve Halys pendant cent vingt-huit ans, non compris le temps de l'invasion des Scythes. Dans la suite les Mèdes se repentirent d'avoir agi de cette manière, et se rebellèrent contre Darius; mais ils furent vaincus en

bataille et soumis de nouveau. Depuis la défaite d'Astyage, les Perses révoltés contre les Mèdes avec Cyrus devinrent les souverains de l'Asie. Pour ce qui est d'Astyage, il fut retenu jusqu'à sa mort auprès de Cyrus, qui cependant ne lui fit aucun mal. Tels furent les événements auxquels Cyrus dut la naissance, l'éducation et la royauté. Plus tard, comme je l'ai déjà dit, il renversa également Crésus, qui avait été l'agresseur envers lui. Cette dernière victoire le rendit maître de toute l'Asie.

Je dirai maintenant ce que je sais des coutumes des Perses. Ils n'érigent aux dieux ni statues, ni temples, ni autels; ceux qui le font, ils les taxent de folie. Cela vient, je pense, de ce qu'ils ne croient pas comme les Grecs que les dieux aient une forme humaine. Ils sacrifient à Jupiter sur les plus hautes montagnes, appelant Jupiter le cercle entier du ciel. Ils offrent aussi des victimes au soleil et à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, et aux vents. Ce sont les seules divinités auxquelles ils aient de tout temps sacrifié; mais en outre ils ont appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Vénus céleste. Les Assyriens la nomment *Mylitta*, les Arabes *Alitta*, et les Perses *Mitra*. La manière dont les Perses sacrifient aux dieux que j'ai cités est celle-ci. Ils ne font point d'autels, n'allument point de feu pour le sacrifice, n'emploient ni libations, ni flûtes, ni guirlandes, ni orge sacré. Celui qui veut sacrifier à quelque dieu, conduit la victime dans un lieu pur, invoque le dieu,

la tête ceinte d'une couronne qui est le plus souvent de myrte. Il ne lui est pas permis de demander des biens pour lui seul ; les vœux qu'il fait sont pour la prospérité de tous les Perses et pour celle du roi ; lui-même se trouve compris dans le nombre. Quand il a dépecé et fait cuire la victime, il étend de l'herbe la plus tendre, surtout du trèfle, et y place toutes les chairs. Après cela, un Mage s'avance, et entonne un hymne de l'espèce de ceux auxquels ils attribuent une vertu magique. En l'absence d'un Mage, il n'est pas permis de sacrifier. Après quelques moments, celui qui a présenté la victime emporte les chairs, et en dispose à son gré.

Le jour qu'ils célèbrent le plus est celui de leur naissance. Ce jour-là ils font meilleure chère que dans tout autre. Les riches servent un bœuf, un cheval, un chameau et un âne rôtis tout entiers dans des fours ; les pauvres se contentent de menu bétail. En général les Perses usent peu d'aliments solides, mais beaucoup de friandises, et non pas à la fois. Aussi disent-ils en parlant des Grecs, que leur faim passe pendant qu'ils mangent, puisque après le repas on ne leur présente presque aucun dessert ; autrement ils ne cesseraient pas sitôt de manger. Les Perses sont très-adonnés au vin. C'est dans l'ivresse qu'ils traitent les affaires les plus sérieuses. La résolution qu'ils prennent alors leur est soumise le lendemain à jeun par le maître de la maison où ils ont tenu conseil ; et si elle leur plaît encore, ils s'y arrêtent ;

sinon , ils y renobcent. Pareillement ce qu'ils ont commeneé de traiter à jeun , ils le terminent dans l'ivresse.

Quand deux Perses se rencontrent en chemin , on reconnoît à cette marque s'ils sont du même rang. Au lieu de se saluer , ils se baisent réciproquement sur la bouche ; si l'un des deux est un peu inférieur , ils se baisent sur les joues ; mais si la condition de l'un est beaucoup plus basse , celui-ci se prosterne devant l'autre. Les peuples qu'ils estiment le plus , après eux toutefois , ce sont leurs plus proches voisins ; en sorte que les plus éloignés sont ceux qu'ils considèrent le moins. C'est qu'étant à leurs propres yeux les premiers des hommes , ils pensent que les autres s'attachent à la vertu en raison de la proximité , et qu'ainsi les plus lointains ont le moins de mérite. Du temps de l'empire des Mèdes , les nations étaient subordonnées les unes aux autres : les Mèdes commandaient à toutes , et plus particulièrement à leurs plus proches voisins ; ceux-ci aux limitrophes , et ainsi du reste. Les Perses règlent leur estime d'après la même gradation , depuis qu'ils ont étendu leur empire et leur suprématie.

Pour les usages étrangers , personne ne les admet avec plus de facilité que les Perses. C'est ainsi qu'ils ont pris l'habit médique , parce qu'ils l'ont trouvé plus beau que le leur ; et à la guerre , les cuirasses égyptiennes. Ils recherchent aussi toutes les espèces de jouissances dont ils entendent parler. Après la

valeur guerrière, le plus grand mérite d'un homme est d'avoir beaucoup d'enfants. Chaque année le roi envoie des présents à ceux qui en ont le plus; on croit en effet que la force est dans la multitude. L'éducation des enfants, depuis cinq ans jusqu'à vingt, se borne à trois choses: monter à cheval, tirer de l'arc, et dire la vérité. Avant l'âge de cinq ans, le fils ne paraît pas devant les yeux de son père, mais il habite avec les femmes. Ils en usent ainsi afin que, si l'enfant meurt en bas âge, il n'occasionne à son père aucun chagrin.

Un autre usage que je n'approuve pas moins que le précédent, c'est que pour une seule faute le roi lui-même n'a pas le droit de condamner à mort; et de même aucun Perse ne peut infliger à son esclave une peine irréparable. On fait le compte, et si l'on trouve les torts plus nombreux et plus grands que les services rendus, alors seulement on use de rigueur. Ils prétendent que jamais homme n'a tué son père ou sa mère. Toutes les fois qu'arrive un tel forfait, il faut absolument, disent-ils, que le coupable soit un enfant supposé: si l'on cherche bien, on reconnaîtra qu'il en est toujours ainsi; car on ne saurait croire que le véritable père soit tué par son propre fils.

Ce qu'il ne leur est pas permis de faire, il ne l'est pas non plus de le dire. La chose qu'ils regardent comme la plus honteuse, c'est le mensonge, et ensuite les dettes, pour beaucoup de causes et surtout

parce que celui qui doit est obligé de mentir. Les lépreux et les albinos n'entrent pas dans les villes, et ne communiquent avec aucun des Perses; de tels hommes, disent-ils, ont commis quelque péché envers le Soleil. Tout étranger atteint de ce mal est chassé du pays; plusieurs même étendent cette proscription jusqu'aux pigeons blancs. Jamais les Perses ne crachent dans les fleuves ou ne s'y lavent les mains; ils ne souffrent pas que personne le fasse, mais ils vénèrent extrêmement les fleuves. Enfin une circonstance qui a échappé aux Perses eux-mêmes, mais non pas à nous, c'est que dans leur langue les noms de personnes ou de dignités finissent tous par la lettre (*s*) que les Doriens appellent *san* et les Ioniens *sigma*. Si l'on recherche, on trouvera que telle est la terminaison des noms des Perses, et non pas des uns oui et des autres non, mais de tous également.

Voilà ce que je sais sur les Perses, et ce que je peux dire positivement. Quant à ce qui suit, on le tient secret, et l'on n'en parle que d'une manière obscure; je veux parler des morts: on dit que le cadavre d'un Perse ne reçoit pas la sépulture avant d'avoir été déchiré par un oiseau ou par un chien. Je sais bien que c'est l'usage des Mages, car ils le font publiquement. Les Perses enduisent de cire le cadavre, et le cachent en terre. Au reste les Mages se distinguent beaucoup des autres hommes et des prêtres Égyptiens. Ceux-ci se font une loi sacrée

de ne tuer aucun être animé, si ce n'est dans les sacrifices. Les Mages au contraire tuent de leurs mains tous les animaux, sauf le chien et l'homme. Ils prennent même à tâche de tuer également les fourmis, les serpents, les autres reptiles, et les oiseaux. Mais c'est assez parler de ces usages anciens ; je vais maintenant reprendre mon récit.

Du moment que les Lydiens eurent été culbutés par les Perses, on vit les Ioniens et les Éoliens envoyer des députés à Sardes auprès de Cyrus, pour offrir de devenir ses sujets aux mêmes conditions qu'ils l'avaient été de Crésus ; mais Cyrus répondit à leur proposition par cet apologue. Un joueur de flûte vit des poissons dans la mer, et se mit à jouer, pensant qu'ils viendraient à terre. Trompé dans son attente, il prit un filet, enveloppa quantité de poissons, et les tira dehors. Les voyant se débattre, il leur dit : Cessez de danser, puisque vous n'avez pas voulu sortir pour la danse lorsque j'ai joué. — Cyrus parla de la sorte aux Ioniens et aux Éoliens, parce que invités précédemment par ses émissaires à se rebeller contre Crésus, ils n'y avaient pas consenti ; tandis qu'à cette heure, quand tout était achevé, ils étaient disposés à lui obéir. Cyrus leur répondit donc avec colère. A cette nouvelle, les Ioniens fortifièrent leurs villes, et se réunirent au Panionium, tous à l'exception des Milésiens. C'étaient les seuls avec lesquels Cyrus eût traité aux mêmes conditions que le Lydien. Dans cette assemblée il fut décidé qu'on

enverrait des députés à Sparte pour demander assistance en faveur des Ioniens.

Ces Ioniens auxquels appartient le Panionium, sont de tous les hommes ceux qui ont fondé leurs villes sous le ciel et dans le climat le plus beau. En effet les contrées situées au nord et au midi, vers l'aurore ou vers le couchant, ne jouissent point des mêmes avantages que l'Ionie : les unes sont exposées au froid et à l'humidité ; les autres à la chaleur et à la sécheresse. Les Ioniens ne parlent pas tous la même langue ; ils ont quatre dialectes différents. Leur première ville au midi est Milet ; ensuite Myonte et Priène. Ces villes sont situées en Carie ; elles ont le même langage. Les autres sont en Lydie ; ce sont Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Glazomènes et Phocée. La langue que parlent ces villes est la même, mais elle n'a aucun rapport avec celle des villes mentionnées ci-dessus. Il y a encore trois autres villes ioniennes, desquelles deux sont dans des îles, savoir Samos et Chios ; la troisième est bâtie sur le continent, c'est Érythres. Les Chiotes et les Érythréens ont le même langage ; les Samiens ont le leur à part. Telles sont les quatre variétés de la langue ionienne.

Parmi ces divers peuples, les Milésiens étaient à l'abri de la crainte, ayant traité avec Cyrus ; les insulaires aussi n'avaient rien à redouter, vu que les Phéniciens n'étaient pas encore sujets des Perses, et que les Perses eux-mêmes n'étaient pas marins.

Les uns et les autres se séparèrent donc du reste de l'Ionie, par l'unique motif qu'alors la nation grecque en général n'était pas forte, et que de toutes les parties dont elle se composait l'Ionie était la plus faible et la moins considérable. En effet, à l'exception d'Athènes, elle n'avait pas de ville marquante. Les autres peuples ioniens et les Athéniens eux-mêmes repoussaient la dénomination d'Ioniens; et aujourd'hui encore je vois que la plupart d'entre eux rougissent de ce nom. Ces douze villes au contraire en tiraient gloire. Elles avaient élevé à frais communs un temple appelé *Panionium*, résolues de n'y admettre aucune autre des villes ioniennes. Au surplus aucune ne demanda cette admission, excepté Smyrne.

De la même manière les Doriens de la Pentapôle actuelle, anciennement Hexapôle, se gardent de recevoir dans le temple *Triopicum* aucun des Doriens du voisinage. Ils ont même exclu de sa jouissance ceux d'entre eux qui avaient été irrévérents envers ce temple. Jadis aux jeux d'Apollon Triopien, on décernait des trépieds d'airain aux vainqueurs; mais ceux qui les recevaient ne pouvaient point les emporter; ils devaient les consacrer au dieu dans le temple. Or il arriva qu'un Halicarnassien, nommé Agasiclès, ayant été vainqueur, méprisa cet usage: il emporta le trépied dans sa maison, et le perdit à une cheville. Il n'en fallut pas davantage pour que les cinq villes de Lindé, d'Ialysse, de Camire,

de Cos et de Gnide exclussent de la jouissance du temple Halicarnasse, la sixième ville. Telle fut la peine qu'ils lui firent porter.

Si les Ioniens ont formé douze villes, sans en vouloir admettre davantage, c'est, je pense, parce que du temps qu'ils habitaient le Péloponèse, ils étaient divisés en douze cantons; comme le sont encore les Achéens qui les en ont chassés. La première ville du côté de Sicyone est Pellène; ensuite Égire, Éges sur le Crathis, fleuve intarissable, et dont celui d'Italie a pris son nom; Bura, Hélice, dans laquelle se réfugièrent les Ioniens vaincus en bataille par les Achéens; Égium, Rhypes, Patres, Phares, Olène, où est le grand fleuve nommé Pire; Dyme et Trites; ces deux dernières sont les seules qui soient situées dans l'intérieur. Tels sont les douze cantons de l'Achaïe actuelle; jadis ils étaient aux Ioniens, et voilà pourquoi ceux-ci ont formé douze villes. Mais dire qu'ils sont plus Ioniens que les autres, c'est folie; car un grand nombre d'entre eux sont des Abantes de l'Eubée, qui n'ont pas même droit au nom d'Ioniens. Dans cette colonie se mêlèrent des Minyens d'Orchomène, des Cadméens, des Dryopes, quelques Phocéens, des Molosses, des Arcadiens Pélasges, des Doriens d'Épidaure, et plusieurs autres peuples. Quant aux Ioniens qui partirent du prytanée d'Athènes et qui se croient les plus nobles de tous, ils n'emmenèrent point de femmes en colonie avec eux, mais ils prirent des Caricennes dont ils

égorgèrent les maris. Dès lors ces femmes établirent un usage qu'elles jurèrent d'observer; et qu'elles transmirent à leurs filles: c'est de ne jamais manger avec leurs maris, et de ne jamais appeler par leur nom ces meurtriers de leurs pères, de leurs époux et de leurs fils. Cela se passa à Milet. Pour rois, les Ioniens prirent ou des Lyciens descendants de Glaucus, fils d'Hippologue, ou des Caucones de Pylos descendants de Codrus fils de Mélanthe, ou même des uns et des autres à la fois. Il est vrai que ces peuples tiennent plus que tous les autres au titre d'Ioniens; laissons-les donc s'intituler Ioniens purs. Cependant on doit regarder comme tels tous ceux qui sont originaires d'Athènes, et qui célèbrent la fête des Apaturies. Or tous la célèbrent, excepté les Éphésiens et les Colophoniens. Ce sont les seuls qui en soient exclus, et cela pour cause de meurtre.

Quant au Panionium, c'est un lieu sacré, situé sur le penchant septentrional du Mycale, et dédié par la confédération ionienne à Neptune Héliconien. Mycale est un promontoire de la terre ferme, lequel s'étend vers l'ouest du côté de Samos. C'est en ce lieu que les Ioniens des différentes villes se rassemblaient pour célébrer une fête qu'ils avaient appelée *Panionia*. Les fêtes des Ioniens ne sont pas les seules dont le nom se termine ainsi; en général les noms de toutes les fêtes des Grecs ont la même terminaison: il en est à cet égard comme pour les noms des Perses.

Telles sont les villes de l'Ionie; celles de l'Éolie sont Cyme surnommée Phriconis, Larisses, Néontique, Temnos, Cilla, Notion, Égiruse, Pitane, Égées, Myrine, et Grynée. Ce sont les onze villes anciennes des Éoliens; jadis ils en avaient douze sur le continent; mais l'une d'elles leur a été enlevée par les Ioniens, c'est Smyrne. Ces Éoliens ont trouvé pour s'établir un sol meilleur que l'Ionie, quoique inférieur pour le climat. Les Éoliens perdirent Smyrne de la manière suivante. Cette ville avait accueilli des Colophonien<sup>s</sup> chassés de leur patrie par suite d'une sédition où ils avaient eu le dessous. Ces exilés épièrent un jour où les Smyrnéens célébraient hors des murs une fête en l'honneur de Bacchus, fermèrent les portes, et s'emparèrent de la ville. Tout l'Éolie accourut en armes; mais il fut convenu que les Ioniens rendraient aux Éoliens les effets qui leur appartenaient, et resteraient maîtres de Smyrne. Les Smyrnéens y consentirent, et furent répartis dans les onze autres villes, dont ils devinrent citoyens. Telles sont les villes continentales des Éoliens, indépendamment de celles qui sont bâties sur l'Ida, et qui font cause à part. Quant aux villes insulaires, il y en a cinq à Lesbos (la sixième, Arisba, a vu ses habitants vendus par les Méthymnéens, quoiqu'ils fussent leurs frères), une à Ténédos, et une aux Cent-Iles. Les Lesbiens et les Ténédiens n'avaient rien à redouter du côté des Perses, non plus que les Ioniens insulaires. Les autres villes éo-

liennes se décidèrent à suivre les Ioniens partout où ils voudraient les conduire.

Dès que les envoyés des Ioniens et des Lydiens furent arrivés à Sparte (ce qui se fit avec célérité), ils choisirent pour porter la parole au nom de tous un Phocéén, appelé Pytherme. Celui-ci se revêtit d'un manteau de pourpre, afin d'attirer autour de lui un plus grand nombre de Spartiates; puis il parut et péroralonguement pour réclamer assistance. Mais les Lacédémoniens ne l'écoutèrent point, et rejetèrent sa demande. Les députés s'en retournèrent; mais les Lacédémoniens, après les avoir repoussés, envoyèrent néanmoins une galère à cinquante rames, afin d'observer, je pense, dans quel état se trouvaient l'Ionie et Cyrus. Arrivés à Phocée, ces délégués députèrent à Sardes Lacrinès, plus considéré d'entre eux, pour sommer Cyrus au nom des Lacédémoniens de ne faire tort à aucune ville de la Grèce, car ils ne le verraient pas d'un œil indifférent. Quand le héraut eut prononcé ces paroles, on dit que Cyrus demanda aux Grecs qu'il avait près de lui: Qui sont les Lacédémoniens, et combien sont-ils, pour me donner de tels ordres? — Quand on eut satisfait à cette question, il répondit au héraut spartiate: Je n'ai pas encore eu peur d'hommes qui ont au milieu de leur ville une place où ils s'assemblent pour se tromper par des serments; si je suis en santé, ils auront à jaser non sur le sort des Ioniens, mais sur le leur propre. — Cyrus lança ce propos contre

tous les Grecs , parce qu'il y a chez eux des places publiques , où ils font des ventes et des achats , ce qui n'est point la coutume des Perses ; ceux-ci n'ont pas même de places publiques. Après cela , Cyrus confia au Perse Tabalus la garde de Sardes , et au Lydien Pactyas l'or de Crésus et des autres Lydiens ; lui-même partit pour Ecbatane , emmenant avec lui Crésus , et sans juger pour le moment les Ioniens dignes de son attention. Ses projets étaient traversés par Babylone , les Bactriens , les Saces et les Égyptiens ; il se proposait de marcher lui-même contre ces divers peuples , et d'envoyer un autre général contre les Ioniens. Mais à peine Cyrus eut-il quitté Sardes , que Pactyas fit révolter les Lydiens contre Tabalus et Cyrus. Il descendit vers la mer ; et comme il avait tout l'or de Sardes , il s'adjoignit des auxiliaires , et engagea les habitants de la côte à prendre les armes avec lui. Ensuite il s'avança contre Sardes , et assiégea Tabalus enfermé dans la citadelle.

Cyrus était en routé quand il apprit ces nouvelles ; alors s'adressant à Crésus , il lui dit : Crésus , quelle sera la fin de tout ceci ? Les Lydiens ne cesseront jamais , à ce qu'il paraît , de me donner des embarras et de s'en donner à eux-mêmes. Je me demande si le meilleur parti ne serait point de les réduire en esclavage ; car je vois que j'ai agi envers eux comme celui qui tuerait le père et qui épargnerait les fils : je t'emmène captif , toi qui es pour les Lydiens plus qu'un père , tandis que j'ai remis la ville entre leurs

mains. Après cela dois-je m'étonner de ce qu'ils se révoltent? — Cyrus parla ainsi selon ses pensées; mais Crésus, craignant qu'il ne fit de Sardes un désert, lui répondit : O roi, ce que tu viens de dire est juste; cependant ne cède pas à ta colère, et néanmoins pas une ville antique, innocente de ce qui s'est passé, comme de ce qui se passe maintenant. Ce qui s'est passé, c'est moi qui en suis l'auteur, et j'en porte la peine; aujourd'hui le coupable est Pactyas, à qui tu as confié Sardes. Lui seul doit être puni. Que les Lydiens obtiennent grâce. Mais pour les empêcher désormais de se révolter et d'être redoutables, défends-leur d'avoir des armes de guerre; ordonne-leur de porter des tuniques sous leurs autres vêtements, et de chausser des brodequins; enfin que leurs fils apprennent à jouer de la lyre, à chanter, et à trafiquer. Bientôt tu les verras, ô roi, d'hommes devenir femmes, et tu n'auras plus à craindre leurs révoltes. — Crésus lui donna ce conseil parce qu'il trouvait que cela valait encore mieux pour les Lydiens que d'être vendus comme esclaves. Il savait que s'il ne présentait pas de raison valable, il ne parviendrait pas à dissuader Cyrus; enfin il tremblait que si les Lydiens échappaient cette fois, ils ne se soulevassent encore, et ne consommassent leur ruine. Cyrus écouta avec plaisir cette remontrance, apaisa son courroux, et dit qu'il se rangeait à cet avis. Puis il appela un Mède, nommé Mazarès, et le chargea de commander aux Lydiens ce que

Crésus avait conseillé; outre cela, de réduire en esclavage tous ceux qui avec les Lydiens avaient marché contre Sardes; enfin de lui amener à tout prix Pactyas vivant.

Cyrus, après avoir donné ces ordres de la route, se dirigea vers le pays des Perses; mais Pactyas, informé de l'approche de l'armée qui marchait contre lui, prit peur, et se sauva en toute hâte à Cyme. Cependant le Mède Mazarès s'avança jusqu'à Sardes avec une partie de l'armée de Cyrus; et n'y trouvant plus Pactyas, il força d'abord les Lydiens à exécuter les commandements de Cyrus. C'est depuis cette ordonnance qu'ils ont complètement changé leur manière de vivre. Après cela, Mazarès envoya des députés à Cyme, demander qu'on lui livrât Pactyas; mais les Cyméens arrêtaient de s'en remettre à la décision du dieu des Branchides. C'était un oracle fondé de temps immémorial, et que les Ioniens et les Éoliens avaient coutume de consulter. Il est situé à Milet, au-dessus du port de Panorme. Les Cyméens envoyèrent donc une députation aux Branchides, en leur demandant ce qu'ils devaient faire de Pactyas pour plaire aux dieux. A cette question l'oracle répondit de livrer Pactyas aux Perses. Quand les Cyméens connurent cette réponse, ils se mirent en devoir de rendre Pactyas; mais au moment qu'ils s'y disposaient, Aristodicus fils d'Héraclide, un des plus considérés d'entre les Cyméens, retint le peuple en lui inspirant de la

défiance pour la réponse de l'oracle , dans la pensée que les députés ne disaient pas la vérité , jusqu'à ce qu'une seconde députation , dont Aristodicus fit partie , allât de rechef interroger l'oracle touchant Pactyas. Quand ces députés furent arrivés auprès des Branchides , Aristodicus parla seul au nom de tous : Seigneur, dit-il , il est venu chez nous un suppliant , Pactyas le Lydien , qui fuyait la mort violente dont il était menacé par les Perses. Ceux-ci le réclament , et sollicitent les Cyméens de le livrer ; mais nous , quoique craignant la puissance des Perses , nous n'avons pas le courage de livrer le suppliant , jusqu'à ce que tu nous aies positivement prescrit ce que nous devons faire. A cette demande l'oracle répondit une seconde fois qu'il fallait rendre Pactyas. Là-dessus Aristodicus , de propos délibéré , se mit à faire le tour du temple , dénichant les moineaux et tous les autres oiseaux qui s'y étaient logés. Alors , dit-on , une voix sortit du sanctuaire , et s'adressant à Aristodicus lui fit entendre ces paroles : O le plus impie des mortels , qu'oses-tu faire ? Tu arraches de mon temple mes suppliants ! — Mais Aristodicus répondit sans hésiter : Seigneur , tu protèges toi-même tes suppliants , et tu ordonnes aux Cyméens de livrer le leur. — Sur quoi la voix répliqua : Oui , je l'ordonne ; mais c'est pour que votre impiété accélère votre perte , afin que désormais vous ne veniez plus à l'oracle demander s'il faut livrer des suppliants.

Lorsque les Cyméens connurent cette réponse , ne

voulant ni périr s'ils livraient Pactyas, ni être assiégés s'ils le gardaient, ils l'envoyèrent chez les Mityléniens. Ceux-ci, qui reçurent des députés de Mazarès, étaient prêts à livrer Pactyas, moyennant une certaine récompense. Je ne puis dire précisément la somme, car le marché ne fut pas conclu. Les Cyméens instruits de leurs intentions envoyèrent un navire, et transportèrent Pactyas à Chios; mais là il fut arraché du sanctuaire de Minerve protectrice, et livré par les Chiotes. Le prix pour lequel il le livrèrent fut l'Atarnée, district de la Mysie, vis-à-vis de Lesbos. Ainsi maîtres de Pactyas, les Perses le gardèrent étroitement pour le montrer à Cyrus. Au reste, il se passa beaucoup de temps avant qu'aucun des Chiotes osât employer dans les sacrifices l'orge de l'Atarnée, ou faire des gâteaux avec les fruits qui y croissaient; en général tout ce que produisait ce territoire était rejeté des cérémonies religieuses. C'est ainsi que les Chiotes livrèrent Pactyas; après cela Mazarès se mit en campagne contre ceux qui avaient assiégé Tabalus, et d'abord il réduisit les Priéniens en esclavage; puis il courut toute la plaine du Méandre et la laissa piller à son armée. La Magnésie eut le même sort. Là-dessus il mourut subitement de maladie.

Après sa mort Harpage descendit pour lui succéder. C'était aussi un Mède, le même auquel Astyage avait donné le festin monstrueux, et qui avait aidé Cyrus à se faire roi. Cet Harpage, alors créé géné-

ral par Cyrus , vint en Ionie , et prit les villes par le moyen de terrasses. Dès qu'il avait renfermé l'ennemi dans ses murs , il élevait des terrasses contre ces mêmes murs , et saccageait les villes. La première qu'il attaqua fut Phocée en Ionie.

Ces Phocéens sont les premiers des Grecs qui aient fait de lointains voyages sur mer. Ce sont eux qui ont découvert l'Adriatique , la Tyrrhénie , l'Ibérie , et Tartesse. Ils naviguaient non sur des vaisseaux ronds , mais sur des galères à cinquante rames. Arrivés à Tartesse , ils gagnèrent l'amitié du roi de la contrée , nommé Arganthonius , qui vécut cent vingt ans , et en régna quatre-vingts. Ce roi prit tellement les Phocéens en affection , que d'abord il les pressa de quitter l'Ionie pour s'établir à l'endroit qu'ils voudraient de son pays ; mais ensuite , n'ayant pu les y engager , et les entendant parler de l'accroissement de la puissance médique , il leur donna de l'argent pour entourer leur ville d'une muraille ; et il en fallut beaucoup , car le circuit de cette muraille fait bien des stades ; et puis elle est toute en grosses pierres parfaitement jointes.

C'est de cette manière que fut bâtie la muraille des Phocéens. Lorsque Harpage eut fait avancer son armée et les tint assiégés , il leur fit dire qu'il serait satisfait si les Phocéens voulaient abattre un seul créneau de leur muraille , et dévouer une seule maison. Les Phocéens exaspérés d'une pareille servitude demandèrent un jour pour se consulter , pro-

mettant de répondre ensuite, pourvu que durant la délibération les Perses s'éloignassent de la muraille. Harpage leur dit qu'il savait bien ce qu'ils avaient envie de faire, mais que néanmoins il leur permettait de se consulter. Pendant qu'Harpage faisait éloigner son armée, les Phocéens tirèrent leurs galères à la mer, y placèrent leurs enfants, leurs femmes, et tous leurs effets, ainsi que les statues qui étaient dans les temples, et toutes les offrandes, excepté ce qui était airain, pierre ou peinture; puis ils s'embarquèrent eux-mêmes, et cinglèrent vers Chios; en sorte que Phocée était déserte lorsque les Perses en prirent possession.

Les Phocéens auraient bien voulu acheter les îles Énusses; mais les Chiotes refusèrent de les leur vendre, dans la crainte d'y voir établir une place de commerce qui ferait ombrage à leur île. Alors les Phocéens mirent à la voile pour Cynros (*la Corse*), où vingt ans auparavant ils avaient fondé la ville d'Alalia, en exécution d'un oracle. A cette époque Arganthonius ne vivait plus. Ils mirent donc à la voile pour Cynros; mais d'abord ils descendirent à Phocée, et massacrèrent la garnison perse à laquelle Harpage avait commis la garde de la ville. Après cela ils firent de terribles imprécations contre celui d'entre eux qui resterait en arrière; enfin ils précipitèrent dans la mer une masse de fer, et jurèrent de ne pas revenir à Phocée avant que cette masse reparût. Cependant, au moment où la flotte met-

tait à la voile pour Cyrnos, plus de la moitié des citoyens se prirent de regret et de pitié pour leur ville et pour le sol de la patrie, et devenant parjures, ils rentrèrent à Phocée. Les autres, fidèles à leur serment, partirent des Énusses, et gagnèrent le large.

Arrivés à Cyrnos, ils y habitèrent pendant cinq ans avec les anciens colons, et ils bâtirent des temples. Mais s'étant mis à piller le voisinage, ils furent attaqués par les Tyrrhéniens et les Carthaginois réunis; chacun de ces deux peuples avait soixante vaisseaux. Les Phocéens de leur côté en armèrent soixante, et allèrent à la rencontre des ennemis dans la mer de Sardaigne. Le combat s'engagea, et les Phocéens furent vainqueurs; mais ce fut, comme on dit, une victoire cadméeenne: car ils perdirent quarante de leurs navires, et les vingt autres furent mis hors de service, ayant eu leurs éperons faussés. Ils revinrent donc à Alalia, prirent leurs enfants, leurs femmes, et tout ce qu'ils purent embarquer de leurs biens, et quittant Cyrnos ils cinglèrent vers Rhégium.

Les équipages des vaisseaux détruits tombèrent pour la plupart entre les mains des Carthaginois et des Tyrrhéniens, qui les emmenèrent et les lapidèrent près d'Agylla. Dès lors tous les êtres, bétail, bêtes de trait, hommes, qui traversaient le champ couvert des cadavres de ces Phocéens, devenaient perclus, estropiés, ou apoplectiques. Les Agylliens envoyèrent à Delphes, dans l'intention de réparer leur faute; la pythie leur ordonna de faire ce qu'ils

exécutent encore aujourd'hui, c'est-à-dire de grandes expiations, et des jeux gymniques et équestres. Ce fut ainsi qu'une partie des Phocéens perdirent la vie; les autres, qui s'étaient réfugiés à Rhégium, en sortirent, et s'emparèrent d'une ville énotrienne, qui s'appelle aujourd'hui Hyéla (*Velia*). Ils fondèrent cette ville, parce qu'ils apprirent d'un habitant de Posidonie que la pythie en leur disant de peupler Cynos avait entendu parler non pas de l'île, mais d'un héros de ce nom. Tel fut le sort de Phocée en Ionie.

Les Téiens firent à peu près de même. Lorsque Harpage eut pris leur mur à l'aide d'une terrasse, ils montèrent tous sur leurs vaisseaux, et s'en allèrent vers la Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdère; elle avait été précédemment fondée par Timésius de Clazomène, mais sans succès, car il fut chassé par les Thraces; cependant les Téiens d'Abdère l'honorent aujourd'hui comme un héros.

Les Phocéens et les Téiens furent les seuls de l'Ionie qui, pour se soustraire à l'esclavage, abandonnèrent leur patrie; les autres Ioniens, excepté ceux de Milet, soutinrent, comme les précédents, des combats contre Harpage, et défendirent avec valeur leurs foyers; mais vaincus et conquis, ils restèrent chacun en place et subirent la loi du vainqueur. Les Milésiens qui avaient, comme je l'ai déjà dit, traité avec Cyrus, ne furent point inquiétés. Ainsi donc l'Ionie fut asservie pour la seconde fois. Dès qu'Harpage eut soumis toutes les villes du continent, les

Ioniens habitans des îles, tremblèrent devant les Perses, et se donnèrent eux-mêmes à Cyrus.

Malgré leurs souffrances, les Ioniens n'en continuaient pas moins à se rassembler au Panionium. C'est là, dit-on, que Bias de Priène émit un avis plein de sagesse; si les Ioniens l'avaient suivi, ils pouvaient encore être les plus heureux des Grecs. Bias leur disait de réunir tous leurs vaisseaux, de s'y embarquer tous, et de se rendre en Sardaigne, où ils auraient fondé une ville unique de tous les Ioniens; c'était, disait-il, le moyen d'échapper à l'esclavage, et d'être heureux, en cultivant la plus grande des îles et en commandant à d'autres; tandis que s'ils restaient en Ionie, il ne voyait plus pour eux de liberté. Tel fut l'avis que Bias donna aux Ioniens au moment de leurs infortunes; il en avaient reçu un tout aussi bon du Milésien Thalès, dont la famille était originaire de Phénicie. Il engageait les Ioniens à n'avoir qu'un seul conseil, qu'ils auraient placé à Téos, ville située au centre de l'Ionie; ce qui n'eût pas empêché les autres cités d'être censées souveraines. C'étaient là les avis de Bias et de Thalès.

Harpage, après avoir soumis l'Ionie, fit une expédition contre les Cariens, les Caumiens et les Lyciens, et prit avec lui des troupes de l'Ionie et de l'Éolie. Parmi ces peuples, les Cariens ont passé des îles sur le continent. Jadis sujets de Minos et nommés Léléges, ils habitaient les îles sans payer aucun tribut; du moins aussi haut que j'ai pu remon-

ter par la tradition ; mais toutes les fois qu'ils étaient requis par Minos , ils montaient sur ses vaisseaux. Or comme Minos conquit beaucoup de terres , et qu'il était heureux dans les combats , les Cariens étaient dans ce temps-là les plus renommés de tous les peuples. Ils ont fait trois inventions que les Grecs ont adoptées : en effet l'usage de surmonter d'aigrettes les casques a eu les Cariens pour auteurs , ainsi que celui de graver des figures sur les boucliers ; enfin ce sont eux qui les premiers ont adapté des anses à cette arme. Jusque-là tous ceux qui se servaient du bouclier le portaient sans anses , et le maniaient à l'aide de lanières de cuir attachées autour du cou et à l'épaule gauche. Longtemps après cette époque , les Doriens et les Ioniens chassèrent des îles les Cariens , qui passèrent alors sur le continent. C'est du moins ce que disent les Crétois ; mais les Cariens eux-mêmes ne sont point d'accord avec eux. Ils se regardent comme continentaux et indigènes , et prétendent avoir toujours porté le nom qu'ils ont aujourd'hui. A l'appui de cette opinion ils montrent un temple antique de Jupiter Carien en Mylassie , qui leur est commun avec les Mysiens et les Lydiens , comme étant du même sang que les Cariens. En effet Lydus et Mysus étaient suivant eux frères de Carès ; voilà pourquoi ce temple est commun à ces trois peuples , tandis que les autres , bien que parlant la même langue que les Cariens , n'y ont aucune part.

Pour les Cauniens, je les crois indigènes, quoiqu'ils se disent originaires de Crète. Leur langue s'est rapprochée de celle des Cariens, ou celle-ci de la leur; c'est ce que je ne saurais décider avec certitude. Mais pour les coutumes, ils s'éloignent beaucoup des autres nations et en particulier des Cariens: par exemple c'est une chose très-honnête chez eux que de se réunir pour boire par troupes d'amis et du même âge, hommes, femmes, et enfants. On raconte aussi qu'après avoir bâti des temples à des dieux étrangers, les Cauniens s'en repentirent, et décidèrent de s'en tenir aux dieux nationaux. Prenant donc les armes, ils se mirent à frapper l'air à coups de lances, et poussèrent ainsi jusqu'aux monts calyndiens, disant qu'ils chassaient les dieux étrangers. Tels sont les usages des Cauniens.

Quant aux Lyciens, ils tirent leur origine de la Crète; en effet cette île était primitivement toute habitée par des barbares. A l'époque où la royauté en était disputée par les fils d'Europe, Sarpédon et Minoz, ce dernier ayant eu l'avantage, chassa de l'île Sarpédon et son parti. Ceux-ci passèrent en Asie dans le pays que les Lydiens occupent aujourd'hui, et qui jadis s'appelait Myliade; les Myliens portaient alors le nom de Solymes; les sujets de Sarpédon s'appelaient Termiles, nom qu'ils avaient apporté de Crète, et que donnent encore aux Lyciens les peuples du voisinage; mais comme Lycus fils de Pandion, chassé lui-même d'Athènes par son frère

Égée ; arriva chez les Termiles auprès de Sarpédon , ce fut ainsi qu'avec le temps ce peuple prit le nom de Lycien. Leurs coutumes sont en partie crétoises et en partie cariennes. Ils en ont une qui leur est propre , et par laquelle ils diffèrent de tous les autres hommes : c'est qu'ils portent le nom de leurs mères , au lieu de celui de leurs pères. Demandez à un Carrien qui il est , il vous répondra en nommant sa mère , et en remontant aux aïeules de sa mère. S'il arrive qu'une femme de condition libre épouse un esclave , ses enfants sont réputés libres ; mais si un citoyen , fût-ce le premier , prend une femme étrangère , ses enfants sont déshonorés.

Du reste les Cariens furent asservis par Harpage sans avoir fait aucune action d'éclat , ni eux ni les Grecs qui habitent cette contrée. Au nombre de ces derniers sont entre autres les Cnidiens , colonie lacédémonienne , dont le territoire regarde la mer et s'appelle Triopium. Ce territoire , qui commence à la presqu'île de Bybassie , est à peu de chose près tout entouré par la mer ; car au nord il est borné par le golfe céramique , et au midi par la mer de Syme et de Rhode. Ce petit intervalle , qui peut faire cinq stades , les Cnidiens se mirent à le creuser , pendant qu'Harpage subjuguait l'Ionie ; ils désiraient faire une île de leur pays , qui par-là eût été complètement isolé ; car la terre de Cnide se termine vers le continent à l'endroit même où se trouve l'isthme qu'ils perçaient. Un très-grand nombre de

bras y étaient occupés , lorsque les travailleurs qui taillaient le roc parurent se blesser plus souvent et plus dangereusement qu'il n'était naturel, sur toutes les parties du corps et principalement aux yeux. En conséquence les Cnidiens envoyèrent à Delphes pour demander au dieu d'où venait cet obstacle. La pythie , à ce que disent les Cnidiens , leur répondit en vers trimètres : *Ne murez ni ne creusez l'isthme; Jupiter eût fait une île, s'il l'eût voulu.* Sur cette réponse de la pythie , les Cnidiens cessèrent les travaux , et lorsque Harpage survint avec son armée, ils se rendirent à lui sans coup férir.

Au-dessus d'Halicarnasse et dans l'intérieur des terres , habitent les Pédasiens. Toutes les fois qu'ils sont menacés de quelque malheur, eux ou leur voisinage , il croît une grande barbe à la prêtresse de Minerve. Cela leur est arrivé trois fois. Ce furent les seuls des Cariens qui tinrent tête pour un temps à Harpage, et lui donnèrent beaucoup d'occupation , retranchés sur la montagne qu'on nomme Lide. Cependant à la longue il en vint à bout.

A l'égard des Lycoiens , dès qu'Harpage eut fait irruption dans la plaine du Xanthe , ils sortirent pour combattre , et quoique bien peu contre un grand nombre , ils firent des prodiges de valeur ; mais ils furent vaincus et renfermés dans leur ville. Alors ils rassemblèrent leurs femmes , leurs enfants , leurs richesses , et leurs valets ; puis ils mirent le feu à la citadelle , et la livrèrent aux flammes. Cela fait , les

Xanthiens se lièrent par des serments affreux, sortirent de nouveau, et périrent tous en combattant. Ceux des Lyciens qui se disent aujourd'hui Xanthiens sont pour la plupart des nouveaux-venus, sauf quatre-vingts familles; celles-ci se trouvaient absentes, et ont ainsi survécu. Ce fut en cet état que Xanthe tomba au pouvoir d'Harpage; il en fut de même de Caune, dont les habitants imitèrent presque en tout les Lyciens.

Toute la basse Asie fut donc bouleversée par Harpage, tandis que la haute Asie l'était par Cyrus, qui subjuguait toutes les nations, sans en omettre aucune. Nous passerons sous silence la plupart de ces conquêtes, et nous ne citerons que celles qui lui donnèrent le plus de peine, et qui sont les plus mémorables.

Lorsque Cyrus eut réduit sous sa domination toute l'Asie continentale, il tourna ses armes contre les Assyriens. On trouve en Assyrie plusieurs grandes villes; mais la plus renommée et la plus forte, celle où depuis la chute de Ninive la résidence du roi s'établit, est Babylone. Cette ville, située dans une vaste plaine, forme un carré dont chaque côté est de cent vingt stades, en sorte que l'enceinte totale est de quatre cent quatre-vingts stades. Telle est la grandeur de Babylone, embellie d'ailleurs plus qu'aucune autre ville à nous connue. D'abord elle est entourée d'un fossé profond, large et plein d'eau; après vient une muraille épaisse de cinquante cou-

dées royales, et haute de deux cents. La coudée royale est de trois doigts plus grande que la coudée commune. Outre cela il faut encore dire où l'on employa la terre du fossé, et de quelle manière on construisit le mur. En même temps qu'on creusait le fossé, on faisait des briques avec la terre qu'on en retirait. Après avoir façonné des briques en quantité suffisante, on les faisait cuire dans des fours. Ensuite on se servait de bitume chaud en guise de mortier; et de trente en trente couches de briques, on intercalait des roseaux tressés. De cette manière on construisit premièrement les bords du fossé, puis la muraille elle-même. Au-dessus de celle-ci et sur ses deux bords, on éleva deux rangs de guérites d'une seule pièce, l'une faisant face à l'autre; entre deux on laissa l'espace nécessaire pour la circulation d'un char. Dans le pourtour de la muraille étaient cent portes toutes d'airain, avec jambages et linteaux du même métal. Il y a une autre ville située à huit jours de marche de Babylone, et nommée Is. Là est une rivière peu considérable, de même nom que la ville, et qui se jette dans l'Euphrate. Cette rivière d'Is charrie dans ses ondes une grande quantité de bitume en grumeaux. C'est de là qu'on tira celui qui servit à la construction des murs de Babylone.

C'est ainsi que Babylone fut entourée de murs. La ville est partagée en deux quartiers; car elle est traversée par un fleuve nommé Euphrate. Il vient de l'Arménie; il est grand, profond, rapide, et va

se jeter dans la mer Érythrée. De part et d'autre, les deux coudes de la muraille s'avancent jusqu'au fleuve. A partir de l'angle formé sur ce point, une maçonnerie en briques cuites s'étend le long des deux quais. La ville elle-même est remplie de maisons à trois et à quatre étages; elle est coupée de rues droites, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au fleuve. A l'extrémité de chacune est un guichet pratiqué dans la maçonnerie du quai. Il y a autant de guichets que de ruelles; ils sont aussi d'airain, et conduisent au fleuve.

Cette muraille est donc la cuirasse de la ville. En outre il y a une seconde enceinte intérieure, qui n'est guère moins forte que l'autre, mais plus courte. Au centre des deux quartiers de la ville, on a construit dans l'un le palais royal, entouré d'une vaste et forte clôture; dans l'autre un temple de Jupiter Bélus, avec des portes d'airain, et qui subsiste encore aujourd'hui. Il forme un carré parfait, dont chaque côté a deux stades. Au milieu s'élève une tour massive, haute d'un stade, et large d'autant. Cette tour est surmontée d'une seconde, celle-ci d'une troisième, jusqu'au nombre de huit. Un escalier extérieur tourne autour de chacune d'elles; à moitié hauteur est un reposoir avec des sièges pour se délasser sur lesquels s'asseyent ceux qui montent. La dernière tour est couronnée par une chapelle spacieuse, où est un grand lit superbement tendu, et devant lequel est dressée une table d'or; mais de

statue, il n'y en a point en ce lieu. Personne n'y passe la nuit, si ce n'est une femme du pays, choisie par le dieu sur toutes les autres, à ce que disent les Chaldéens, qui sont les prêtres de ce dieu.

Il y a encore dans le temple de Babylone une autre chapelle inférieure; là est une grande statue en or de Jupiter assis; au devant est une grande table d'or; le marchepied et le trône sont aussi d'or; et si l'on en croit les Chaldéens, huit cents talents de ce métal ont été employés à cet effet. A l'extérieur est un autel d'or; il y en a aussi un autre très-grand, sur lequel on immole les victimes accomplies: car sur l'autel d'or il n'est permis d'immoler que des animaux encore à la mamelle. Les Chaldéens consacrent chaque année mille talents d'encens sur le grand autel, lorsqu'ils célèbrent la fête du dieu. Dans le pourpris était autrefois une statue de douze coudées et d'or massif. Je ne l'ai point vue, mais je répète ce que m'ont dit les Chaldéens. Darius, fils d'Hystaspe, convoita cette statue sans oser la prendre; mais Xerxès, fils de Darius, la prit, et tua même le prêtre qui lui défendait de la remuer. Tels sont les ornements de ce temple; il y a en outre quantité d'offrandes particulières.

Cette ville de Babylone eut un grand nombre de rois; j'en ferai mention dans l'histoire d'Assyrie. Ce sont eux qui ont construit les murailles et les temples. Dans le nombre on compte aussi deux femmes: la première régna cinq générations avant la seconde,

et s'appelaient Sémiramis. C'est elle qui éleva ces digues si remarquables; auparavant le fleuve faisait habituellement de la plaine une mer. L'autre reine qui vint après celle-là, et qui avait plus de génie, s'appelaient Nitocris. Non-seulement elle laissa des monuments que je décrirai, mais voyant que l'empire des Mèdes devenait fort et remuant (car ils avaient déjà enlevé plusieurs villes et notamment Ninive), elle prit contre eux toutes les précautions possibles. D'abord elle rendit sinueux le cours de l'Euphrate qui était droit précédemment. Dans ce but elle fit creuser au-dessus de la ville plusieurs canaux, en sorte que le fleuve passe et repasse trois fois dans un même village d'Assyrie, nommé Ardérica; aujourd'hui encore ceux qui de notre mer se rendent à Babylone en descendant l'Euphrate arrivent trois fois en trois jours dans le même village. Nitocris fit ensuite élever sur les deux rives du fleuve une digue d'une longueur et d'une hauteur prodigieuses. Fort au-dessus de Babylone et à peu de distance de l'Euphrate, on creusa le bassin d'un lac, profond jusqu'au niveau du fleuve, et assez large pour avoir trois cent vingt stades de tour. La terre qu'on en retira fut employée à exhausser les deux rives du fleuve. Quand ce bassin fut achevé, on amena des pierres, et l'on construisit une berge tout à l'entour. Ce double travail, de rendre le fleuve sinueux et de creuser ce vaste marais, avait pour but de ralentir le cours de l'Euphrate en le brisant

par ces nombreuses courbures , et de rendre moins directe la navigation vers Babylone , puisque après ces contours il fallait encore traverser le grand lac. Ces opérations se firent à l'endroit où est le plus court chemin pour qui vient de Médie ; c'était afin que les Mèdes ayant moins de communication avec Babylone fussent moins informés de ce qui s'y passait.

A ces ouvrages fondamentaux elle en ajouta un accessoire. La ville est , comme je l'ai dit , partagée en deux quartiers par le fleuve. Sous les rois précédents , lorsqu'on voulait traverser d'un quartier dans l'autre , il fallait passer en bateau ; ce qui était suivant moi fort incommode. Nitocris y pourvut aussi. Le bassin du lac creusé par elle lui servit pour laisser un autre monument. Elle fit tailler des pierres énormes ; quand elles furent prêtes , et le réservoir achevé , elle détourna dans celui-ci toutes les eaux du fleuve , et tandis que le bassin se remplissait , et que l'ancien lit était à sec , on revêtit de briques cuites , disposées comme celles de la grande muraille , les quais du fleuve et les descentes des guichets. Ensuite on construisit au centre même de la ville un pont de pierres liées ensemble par des crampons de fer et de plomb. Pendant le jour , on étendait par-dessus des poutres carrées , sur lesquelles passaient les Babyloniens ; mais la nuit on les enlevait , de peur que cette communication ne favorisât les vols. Quand le lac eut été rempli par le fleuve , et que le pont fut achevé , on fit rentrer l'Euphrate dans son ancien

lit ; alors l'utilité du marais fut reconnue , et les citoyens eurent un pont bien construit.

Cette même reine imagina la tromperie suivante. Au-dessus de la porte la plus fréquentée de la ville , elle se fit élever un tombeau suspendu , sur lequel on grava cette inscription : *Si quelqu'un des rois de Babylone qui viendront après moi a besoin d'argent, qu'il ouvre cette tombe, et qu'il en prenne autant qu'il voudra ; mais qu'il se garde de l'ouvrir pour toute autre cause, car mal lui en prendrait.* Ce tombeau resta intact jusqu'au temps où Darius parvint à l'empire. Fâché de ne pouvoir ni user de cette porte (parce qu'en y passant il aurait eu un cadavre au-dessus de sa tête), ni prendre les trésors, quoi- qu'ils semblassent eux-mêmes l'y inviter, Darius ouvrit ce sépulcre, et n'y trouva point de trésors, mais seulement le cadavre et une inscription disant : *Si tu n'étais un homme sordide et insatiable de richesses, tu n'aurais pas troublé le repos des morts.*

Ce fut contre le fils de cette femme, nommé Labynet comme son père, et possesseur de l'empire des Assyriens, que Cyrus tourna ses armes. Or il faut savoir que le grand roi n'entre point en campagne sans avoir à sa suite des vivres apprêtés dans sa maison, du bétail, et même de l'eau du Choaspe, fleuve qui baigne les murs de Suse, et qui est le seul dont le roi boive l'eau. On fait bouillir cette eau du Choaspe, on la renferme dans des vases d'argent, et on la charge sur un grand nombre de chars à

quatre roues traînés par des mulets, et qui accompagnent le roi dans tous ses voyages.

Cyrus, marchant contre Babylone, arriva sur les bords du Gynde, rivière qui prend sa source dans les montagnes des Matiens, arrose le pays des Dardaniens, et se jette dans le Tigre, qui lui-même a son embouchure dans la mer Érythrée, après avoir baigné la ville d'Opis. Cyrus essayait de traverser à pied cette rivière, quoiqu'elle fût navigable; quand tout à coup un de ses chevaux blancs et sacrés s'emporta et se précipita dans la rivière, comme pour gagner l'autre bord; mais il roula dans les ondes, et fut emporté par le courant. Cyrus vivement courroucé de cet outrage du Gynde, le menaça de l'affaiblir à tel point que désormais les femmes mêmes le passeraient avec aisance et sans se mouiller le genou. En conséquence de cette menace, Cyrus ajourna son expédition contre Babylone, divisa son armée en deux corps, et fit tracer au cordeau sur chacune des rives cent quatre-vingts canaux dirigés dans tous les sens. Les deux parties de l'armée eurent ordre de creuser, et vu le grand nombre de bras, on vint à bout de cet ouvrage, mais non sans que l'été y eût été employé.

Après avoir ainsi tiré vengeance du Gynde en le saignant par trois cent soixante canaux, Cyrus au retour du printemps reprit sa marche contre Babylone. Les Babyloniens se mirent en campagne, et l'attendirent jusqu'à ce qu'il fût parvenu près de la

ville; alors ils livrèrent bataille , furent vaincus, et se renfermèrent dans leurs murs. Mais comme ils savaient d'ancienne date que Cyrus était d'un caractère remuant, et qu'il attaquait sans distinction tous les peuples, ils avaient de longue main fait entrer dans la ville des vivres pour plusieurs années, et s'inquiétaient peu d'être assiégés. De son côté Cyrus était dans un grand embarras en voyant le temps s'écouler sans être plus avancé dans son entreprise.

Enfin on lui suggéra l'expédient que je vais dire, ou peut-être fut-ce lui-même qui le trouva. Il plaça toute son armée moitié à l'endroit où le fleuve entre dans la ville, et moitié à celui où il en sort, avec ordre de pénétrer par là aussitôt que le fleuve serait devenu guéable. Ces dispositions faites et ces ordres donnés, il s'en alla lui-même avec ses moins bonnes troupes. Arrivé sur les bords du lac, il fit la même chose que Nitocris avait faite pour dessécher l'Euphrate; c'est-à-dire qu'au moyen d'un canal, il détourna le fleuve dans le lac qui était alors un marais, en sorte que l'ancien lit devint guéable par la retraite du fleuve. Quand cela fut achevé, les Perses qui attendaient ce moment pénétrèrent dans Babylone par le lit de l'Euphrate mis à sec, et n'eurent de l'eau qu'à moitié cuisse. Si les Babyloniens eussent connu ou deviné le projet de Cyrus, au lieu de laisser les Perses entrer dans la ville, ils les auraient massacrés bel et bien; car ils auraient fermé les guichets qui aboutissent au fleuve, seraient montés sur

la maçonnerie qui longe le quai, et auraient pris les ennemis comme dans une nasse; mais les Perses arrivèrent sans être attendus. La grandeur de la ville fut cause, à ce que disent les gens du pays, qu'au moment où les extrémités de Babylone étaient déjà prises, les habitants du centre n'en savaient encore rien, mais au contraire (c'était un jour de fête) ils dansaient et se divertissaient, jusqu'à ce qu'ils n'apprirent que trop la vérité. C'est ainsi que Babylone fut prise pour la première fois.

Entre autres preuves de la puissance des Babyloniens, je citerai le fait suivant. Tout l'empire du grand roi est divisé en provinces, qui doivent, indépendamment du tribut, fournir des vivres au roi et à ses troupes. Or des douze mois de l'année, la Babylonic à elle seule les nourrit pendant quatre: les huit autres mois, c'est le reste de l'Asie; en sorte que l'Assyrie a le tiers des ressources de tout le pays. Cette province ou, comme disent les Perses, cette *satrapie* est de beaucoup la plus opulente. Tritan-techmas, fils d'Artabaze, qui la gouvernait pour le roi, en tirait chaque jour un *artabe* plein d'argent. L'*artabe* est une mesure perse qui contient un médimne (*muid*) et trois chénices (*litres*) attiques. Il entretenait encore huit cents étalons et mille six cents cavales, sans compter les chevaux de bataille; enfin un si grand nombre de chiens indiens, que quatre grands villages de la plaine désignés pour les nourrir étaient exempts de tout autre impôt.

Il tombe peu de pluie en Assyrie, à peine assez pour faire lever le grain. La moisson croît arrosée par l'eau du fleuve; le blé ne vient pas comme en Égypte, où le fleuve lui-même monte sur les champs; ici l'on n'arrose qu'à force de bras et de machines. La terre de Babylone est, comme celle d'Égypte, toute coupée de canaux; le plus grand de ces canaux est navigable, et se dirige vers le couchant d'hiver; il part de l'Euphrate et aboutit à un autre fleuve, le Tigre, sur lequel était bâtie la ville de Ninive. De tous les pays à nous connus il n'en est point de plus fertile en céréales. Quant aux arbres, on n'en élève guère; il n'y a ni figuiers, ni vignes, ni oliviers; mais en revanche les céréales y prospèrent tellement qu'elles rendent deux cents pour un, et même jusqu'à trois cents dans les années excellentes. Les feuilles du froment et de l'orge y ont communément quatre doigts de largeur; pour la hauteur des tiges du millet et du sésame, bien que je la connaisse, je ne la dirai pas, persuadé qu'elle paraîtrait incroyable, comme tout le reste de ce sujet, à ceux qui n'ont pas été à Babylone. L'huile d'olive y est inconnue; on n'emploie que celle du sésame. Toute la plaine porte des palmiers, la plupart à fruits, dont on tire du pain, du vin, et du miel. On les soigne à la manière des figuiers, et en particulier on attache aux palmiers à dattes le fruit des palmiers que les Grecs appellent mâles, afin que l'insecte qui se trouve dans ceux-ci mûrisse la datte

en s'y insinuant, et l'empêche de couler. Les palmiers mâles portent un insecte dans leur fruit, de même que les figes sauvages.

Mais ce qui m'a le plus étonné, après la ville toutefois, c'est ce que je vais dire. Tous les bateaux qui descendent le fleuve pour aller à Babylone sont ronds et de cuir. Chez les Arméniens qui habitent au-dessus de l'Assyrie, on taille des carcasses en bois de saule, on les revêt par dehors de couvertures de peaux en guise de plancher, sans distinguer la poupe, sans rétrécir la proue, mais avec la forme ronde d'un bouclier. On remplit de paille tout ce bateau, et on le laisse aller à la dérive, avec sa cargaison, qui consiste surtout en cruches pleines de vin de palmier. Le bateau est dirigé par deux avirons, et par deux hommes qui se tiennent debout; l'un pousse son aviron en dedans, l'autre en dehors. On fait de ces bateaux qui sont très-grands, d'autres plus petits; les plus grands portent jusqu'à cinq mille talents. Dans chaque bateau est un âne vivant, et plus d'un dans les plus grands. Quand les Arméniens sont arrivés à Babylone, et qu'ils ont débité leurs marchandises, ils vendent aussi la carcasse de leur bateau et toute la paille; mais ils empaquètent les peaux, les chargent sur les ânes, et s'en retournent en Arménie par terre, car la rapidité du fleuve ne permet pas de le remonter; et voilà pourquoi ils font leurs bateaux non pas en bois, mais en peau. Puis lorsqu'ils sont de retour en Arménie avec leurs

nés, ils font d'autres bateaux de la même manière. C'est ainsi qu'a lieu cette navigation.

Pour vêtement les Assyriens portent une tunique de lin qui descend jusqu'aux pieds, et par-dessus ils mettent une autre tunique de laine, avec un petit manteau blanc. Ils ont une chaussure nationale, qui ressemble aux souliers béotiens. Ils laissent croître leur chevelure, se couvrent la tête d'une mitre, et se parfument tout le corps. Chacun porte un cachet et un bâton travaillé, sur lequel on a représenté une pomme, une rose, un lis, un aigle, ou quelque autre figure. Ce n'est pas l'usage d'avoir un bâton sans marque distinctive. Telle est leur manière de se mettre.

La plus sage de leurs coutumes est à mon avis celle qui leur était commune avec les Vénètes d'Illyrie. Dans chaque village on rassemblait en un même lieu une fois l'an toutes les filles en âge d'être mariées; autour d'elles se tenait la foule des garçons. Alors un crieur public faisait lever une à une les filles, et les vendait, en commençant par la plus belle; lorsque celle-ci avait trouvé beaucoup d'or pour son prix, il en criait une autre, celle qui était la seconde en beauté. On ne les vendait que sous condition de mariage. Ainsi donc les riches Babyloniens en âge de se marier enohérissaient les uns sur les autres et achetaient les plus belles; les jeunes gens du peuple, qui ne tenaient pas à la beauté, prenaient les laides et recevaient de l'argent. Lorsque le crieur avait achevé de vendre les plus belles, il faisait lever la

plus laide ou celle qui était difforme, et la mettait au rabais, l'adjugeant à qui voulait s'en charger pour la moindre somme. Cet argent provenait de la vente des plus belles, qui dotaient ainsi les laides et les difformes. Personne n'avait le droit de marier sa fille à son gré, ni d'emmener celle qu'il avait achetée, sans fournir caution pour garantir qu'il la garderait pour femme. Si les époux ne se convenaient pas, on devait rendre l'argent. Ceux qui voulaient pouvaient même venir d'un autre village pour ce marché. C'était une institution vraiment admirable; mais aujourd'hui elle ne subsiste plus chez les Assyriens.

Une autre coutume non moins sage, c'est de transporter les malades sur la place publique, au lieu d'avoir des médecins. Les passants s'approchent, et s'ils ont eu le même mal, eux ou quelqu'un de leur connaissance, ils conseillent au malade le remède qui les a guéris. Il est défendu de passer devant un malade sans lui demander quel est son mal. Quant aux morts, on les enduit de miel, en faisant des lamentations, à peu près comme en Égypte.

Telles sont les coutumes des Babyloniens. Ajoutez qu'il y a parmi eux trois tribus qui ne se nourrissent que de poissons. Après les avoir pris à la pêche, elles les sèchent au soleil, les jettent dans un mortier, les pilent, et les passent dans un linge; puis elles en font une espèce de bouillie, ou les cuisent en forme de pain.

Lorsque Cyrus eut achevé la conquête de l'Assyrie, il désira soumettre les Massagètes. Cette nation passe pour être nombreuse et vaillante; elle habite vers l'orient, au-delà du fleuve Araxe, et vis-à-vis des Issédons. Il y a des gens qui disent que les Massagètes sont un peuple scythe. Selon les uns l'Araxe est plus grand, selon les autres il est plus petit que l'Ister (*Danube*). On prétend qu'il forme un grand nombre d'îles aussi vastes que Lesbos, et que leurs habitants se nourrissent pendant l'été de diverses racines qu'ils arrachent, tandis qu'ils réservent pour l'hiver les fruits mûrs qu'ils récoltent des arbres. Parmi ces fruits, il en est un dont ils font l'usage suivant. Ils se rassemblent par bandes, s'asseyent en cercle, allument du feu, et y jettent de ces fruits; pendant qu'ils brûlent, ils aspirent la vapeur, qui les enivre comme le vin chez les Grecs; plus on jette de fruits dans le feu, plus leur ivresse augmente, jusqu'à ce qu'ils se lèvent pour danser, et qu'ils se mettent à chanter. Tel est, dit-on, leur genre de vie. L'Araxe prend sa source chez les Matiens, de même que le Gynde que Cyrus divisa en trois cents soixante canaux; il se décharge par quarante embouchures, dont toutes à l'exception d'une seule se perdent dans des marais et des bas-fonds. Là habitent des hommes qui se nourrissent de poissons crus, et n'ont pour vêtements que des peaux de phoques. Un seul bras de l'Araxe se jette pur dans la mer Caspienne.

La mer Caspienne est une mer à part, et qui ne communique point avec l'autre; car celle que parcourent les vaisseaux grecs, celle qui est au-delà des colonnes d'Hercule et qu'on nomme Atlantide, enfin l'Érythrée, ne font qu'une seule mer, tandis que la Caspienne est une autre mer tout à fait distincte. Dans sa longueur elle a quinze jours de navigation pour un bâtiment à la rame, et huit dans sa plus grande largeur. A l'ouest de cette mer s'étend le Caucase, vaste massif des montagnes les plus hautes. Diverses nations habitent sur le Caucase; elles vivent pour la plupart de fruits sauvages. On dit qu'on y trouve des arbres dont les feuilles broyées et délayées dans l'eau donnent une couleur avec laquelle on peint des figures sur les habits; ces figures ne s'effacent pas par le lavage, mais elles vieillissent avec la laine, comme si elles faisaient partie du tissu.

Du côté de l'occident la mer Caspienne est donc bornée par le Caucase; à l'orient elle confine à une plaine qui s'étend à perte de vue. La plus grande partie de cette plaine est occupée par ces Massagètes contre lesquels Cyrus avait hâte de porter la guerre. Plusieurs motifs l'y excitaient: d'abord sa naissance, qui lui faisait croire qu'il était quelque chose de plus qu'un homme; en second lieu le bonheur qu'il avait eu dans ses guerres, car en quelque pays qu'il eût tourné ses armes, il avait été impossible à ses ennemis de lui échapper.

Dans ce temps une femme régnaît sur les Massagètes depuis la mort de son mari ; Tomyris était son nom. Cyrus avait envoyé la demander en mariage ; mais Tomyris comprenant que c'était son royaume et non sa personne qu'il voulait , avait repoussé ses ouvertures. Lorsque Cyrus vit que la ruse ne réussissait pas , il s'avança vers l'Araxe , et marcha ouvertement contre les Massagètes. Il jeta un pont sur le fleuve pour le passage de ses troupes , et fit élever des tôurs sur les bateaux de transport.

Il était occupé de ce travail lorsque Tomyris lui fit dire par un héraut : Roi des Mèdes , cesse de presser ces ouvrages , car tu ignores s'ils auront pour toi bonne fin ; cesse-les donc ; règne sur tes États , et laisse-nous maîtres des nôtres. Mais tu ne voudras pas suivre ce conseil , et tu préféreras tout au repos. Eh bien , si tu as un si grand désir de te mesurer contre les Massagètes , ne prends pas la peine de construire un pont ; nous allons nous retirer à trois journées du fleuve ; toi , passe sur nos terres ; ou si tu aimes mieux nous attendre sur les tiennes , fais comme nous. —Cyrus après avoir entendu ces paroles , convoqua les premiers des Perses , et quand ils furent assemblés , il leur soumit cette proposition , et leur demanda conseil. L'opinion générale fut d'attendre Tomyris et son armée. Mais le Lydien Crésus qui était présent blâma cet avis , et en ouvrit un tout contraire. O roi , dit-il , déjà précédemment je t'ai assuré que du moment que Jupiter m'a mis

entre les mains , je ferais tous mes efforts pour détourner de ta maison les maux qui me paraîtraient la menacer. Mes disgrâces ont été pour moi des leçons. Si tu crois être immortel et commander à une armée immortelle , il est superflu d'énoncer mon avis ; mais si tu sais que tu es homme et que tu commandes à des pareils , apprends d'abord que les choses humaines roulent dans un cercle , et que par conséquent les mêmes hommes ne sauraient être toujours heureux. Je ne partage donc point l'avis qu'on vient de te donner sur la question proposée. Si nous nous décidons à attendre les ennemis dans notre pays , voici le danger qu'il y a. Vaincu , tu perds tout ton royaume , car il est clair que les Massagètes ne fuiront pas en arrière , mais qu'ils avanceront dans tes États. Vainqueur , tu n'as pas autant d'avantage que si tu eusses passé le fleuve et poursuivi les Massagètes l'épée aux reins ; car je suppose , comme dans le cas précédent , qu'après une victoire sur tes adversaires , tu marcherais droit à l'empire de Tomyris. Enfin , indépendamment de ce que je viens de dire , ce serait une honte insupportable pour le fils de Cambyse que de reculer devant une femme , et de lui céder le terrain. Maintenant donc mon avis est de passer le fleuve , et d'avancer autant qu'ils ont rétrogradé , puis d'essayer de les vaincre par un stratagème. A ce que j'apprends , les Massagètes ne connaissent aucun des biens dont jouissent les Perses , et ne sont point accoutumés à l'abondance. Ayant à

faire à de tels hommes , il faut donc tuer bon nombre de moutons , les apprêter , et les servir comme un repas dans notre camp ; en outre il faut des cratères de vin pur en profusion , et des aliments de toute espèce. Quand cela sera fait , nous laisserons nos plus mauvaises troupes , et nous nous replierons avec les autres vers le fleuve. Ou je me trompe , ou les Massagètes , voyant cette abondance de biens , se jetteront dessus , et alors il ne nous restera plus qu'à nous distinguer par de grandes choses.

Ces deux avis étaient opposés : Cyrus renonçant au premier , adopta celui de Crésus , et fit dire à Tomyris de se retirer tandis qu'il passerait le fleuve. Elle tint parole , et se retira en effet. Alors Cyrus remit Crésus entre les mains de son fils Cambyse , auquel il donnait la royauté ; il lui recommanda beaucoup de le traiter avec les plus grands égards , dans le cas où échouerait l'entreprise contre les Massagètes ; enfin il les renvoya l'un et l'autre en Perse , et traversa lui-même le fleuve avec son armée.

Lorsqu'il eut passé l'Araxe et que la nuit fut venue , Cyrus eut une vision pendant qu'il dormait , sur le territoire des Massagètes. Il lui sembla voir en songe l'ainé des fils d'Hystaspe ayant à ses épaules des ailes , dont l'une ombrageait l'Asie , et l'autre l'Europe. Cet Hystaspe était fils d'Arsame , de la famille des Achéménides. Le plus âgé de ses fils , nommé Darius , pouvait alors avoir vingt ans ; il avait été laissé en Perse parce qu'il était encore trop jeune

pour porter les armes. A peine Cyrus se fut-il éveillé, qu'il se rendit compte de cette vision; et comme elle lui parut importante, il appela Hystaspe, et le tirant à l'écart: Hystaspe, lui dit-il, ton fils conspire contre moi et contre mon empire. Je le sais à n'en pas douter, et je te dirai comment. Les dieux prennent soin de moi, et m'avertissent d'avance de tout ce qui me menace. Or la nuit passée j'ai vu en songe l'ainé de tes fils ayant sur les épaules des ailes, dont l'une ombrageait l'Asie et l'autre l'Europe. D'après cette vision, il est impossible qu'il ne conspire pas contre moi. Retourne donc au plus tôt chez les Perses, et lorsque j'aurai achevé cette conquête, fais en sorte que ton fils ait à se justifier devant moi. — Cyrus parlait ainsi dans l'opinion que Darius conspirait contre lui; mais ce que la Divinité lui prédisait, c'est qu'il devait mourir en ce lieu même, et que sa royauté passerait à Darius. Hystaspe lui répondit: O roi, loin d'ici la pensée qu'aucun Perse conspire contre toi! Mais s'il en est un, qu'il périsse sur-le-champ. N'est-ce pas toi qui d'esclaves as rendu libres les Perses, qui de sujets les as faits souverains de toutes les nations? Si donc quelque vision t'annonce que mon fils ourdit contre toi quelque trame, je te le livre pour en faire ce que tu voudras. — Là-dessus, Hystaspe repassa l'Araxe, et se rendit en Perse, pour garder son fils Darius jusqu'au retour du roi.

Pendant Cyrus s'avancant à une journée de l'Araxe, exécuta le conseil de Crésus; puis il rebroussa

chemin avec la fleur de son armée, et ne laissant que les plus mauvais soldats. Bientôt survint le tiers de l'armée des Massagètes; ils massacrèrent après quelque résistance les troupes laissées par Cyrus; ils virent le repas préparé, et se croyant maîtres de la victoire, ils s'assirent et se régalèrent; puis, quand ils furent gorgés de viandes et de vin, ils s'endormirent. Les Perses arrivant alors en tuèrent un grand nombre, et firent encore plus de prisonniers. Parmi ces derniers se trouva le fils de la reine Tomyris, nommé Spargapisès et général des Massagètes.

Lorsque la reine eut appris le sort de son armée et celui de son fils, elle envoya vers Cyrus un héraut pour lui dire : Homme sanguinaire, ne t'enorgueillis pas de ce qui est arrivé. C'est par le fruit de la vigne, qui pris outre mesure vous trouble au point de vous faire proférer de mauvaises paroles, dès que le vin est descendu dans vos membres; c'est par ce poison trompeur que tu as triomphé de mon fils, et non par la force des armes. Maintenant donc écoute le bon conseil que je te donne. Rends-moi mon fils, et sors de mon pays, après avoir impunément insulté le tiers de l'armée des Massagètes. Autrement, j'en jure par le Soleil, le dieu des Massagètes, quelque insatiable de sang que tu sois, je t'en rassasierai. — Cyrus ne tint aucun compte de ces paroles. Cependant Spargapisès, lorsqu'il revint de son ivresse, et qu'il connut son malheur, pria Cyrus

de lui faire ôter ses chaînes; mais dès qu'il l'eut obtenu et que ses mains furent libres, il se donna lui-même la mort. Telle fut la fin de ce jeune homme.

Tomyris informée que Cyrus n'avait rien écouté, rassembla toutes ses forces, et vint à sa rencontre. Ce fut suivant moi le plus rude combat que jamais se soient livré les Barbares. Je raconterai ce qu'on m'en a dit. Dabord les deux armées placées à distance se tirèrent des flèches; ensuite, quand les traits furent épuisés, on se joignit pour se battre à coups de lances et d'épées. Le combat fut longtemps indécis; ni les uns ni les autres ne voulaient fuir. Enfin les Massagètes l'emportèrent. La majeure partie de l'armée perse fut taillée en pièces sur la place; et Cyrus lui-même y trouva la mort; il avait régné vingt-neuf ans. Tomyris fit remplir une outre de sang humain, et chercher parmi les cadavres des Perses celui de Cyrus. Quand elle l'eut trouvé, elle lui plongea la tête dans l'outre, en exhalant sa rage par ces mots: Tu m'as perdue, moi vivante et victorieuse, en faisant périr mon fils par ton artifice. Mais moi, j'accomplis ma menace: je te rassasie de sang. — Il y a différentes versions sur la mort de Cyrus; j'ai dit celle qui m'a paru la plus croyable.

Les Massagètes ressemblent aux Scythes pour le vêtement et le genre de vie. Ils sont également bons cavaliers et bons fantassins; ils manient l'arc aussi bien que la lance, et portent habituellement des haches à deux tranchants. Ils font grand usage de

l'or et de l'airain : pour les pointes de lances et de flèches , ainsi que pour les haches , ils emploient l'airain , tandis qu'ils réservent l'or pour les ornements de tête , les baudriers , et les ceintures. Ils garnissent pareillement de cuirasses d'airain le poitrail des chevaux , et enrichissent d'or les freins , les brides , et les harnais. Mais ils ignorent l'usage du fer et de l'argent ; ces métaux ne se trouvent point dans leur pays , tandis que l'or et l'airain y abondent. Pour ce qui est de leurs coutumes , chaque Massagète se marie une fois , ce qui n'empêche pas que les femmes ne soient communes. Ils ne fixent aucun terme à l'âge d'homme ; mais lorsqu'un Massagète est parvenu à l'extrême vieillesse , ses parents se réunissent , et l'immolent avec des brebis ; on cuit les chairs ensemble , et l'on en fait un festin. Cette mort est regardée comme la plus heureuse ; celui qui meurt de maladie , on ne le mange pas , mais on le cache en terre , en le plaignant de n'avoir pas assez vécu pour être immolé. Les Massagètes n'ensemencent point les terres ; ils vivent de leurs bestiaux , et des poissons que l'Araxe leur fournit en abondance. Ils s'abreuvent de lait. Le seul dieu qu'ils adorent est le Soleil ; ils lui sacrifient des chevaux , et cela par la raison qu'au plus rapide des dieux on doit offrir le plus rapide des animaux.

---



## LIVRE SECOND.

---

### EUTERPE.

---

APRÈS la mort de Cyrus, la royauté passa à Cambyse, fils de Cyrus et d'une fille de Pharnace, nommée Cassandane, au décès de laquelle Cyrus avait mené grand deuil, et avait ordonné à tous ses sujets d'en faire autant. Fils de Cyrus et de cette femme, Cambyse considérant les Ioniens et les Éoliens comme des esclaves qu'il tenait de son père, fit contre l'Égypte une expédition où il conduisit tous les peuples de son empire, et notamment ceux des Grecs qui lui étaient soumis.

Les Égyptiens, avant le règne de Psammétique, croyaient être les plus anciens de tous les peuples; mais lorsque Psammétique fut devenu roi, il voulut savoir quels étaient ceux qui avaient cette priorité, et dès lors il fut reconnu que c'étaient les Phrygiens, et que les Égyptiens ne venaient qu'après eux. On raconte en effet que Psammé-

tique, ne pouvant malgré ses recherches trouver aucune solution à ce problème, imagina de prendre au hasard deux enfants nouveau-nés, et de les donner à un berger pour les élever parmi ses troupeaux, avec ordre que personne ne proférât un seul mot devant eux, mais qu'il les laissât seuls dans une cabane isolée, qu'il leur amenât des chèvres par intervalles, et qu'après les avoir rassasiés de lait, il s'en retournât à ses affaires. Par ce moyen, Psammétique voulait connaître quel serait le premier mot que prononceraient ces enfants, une fois dégagés des bégaiements inintelligibles; et cela réussit. En effet le berger faisait cela depuis deux ans, lorsqu'un jour, au moment où il ouvrait la porte pour entrer, les deux enfants se jetèrent au devant de lui, en criant *békos*, et en tendant les mains. La première fois, le berger n'y prit pas garde; mais comme dans ses fréquentes visites il leur entendait toujours répéter ce même mot, il l'alla dire à son maître, et reçut ordre d'amener en sa présence les deux enfants. Psammétique les ayant entendus lui-même, demanda dans quelle langue le mot *békos* avait un sens. Il apprit que les Phrygiens appelaient ainsi le pain. Les Égyptiens ayant pesé la chose, avouèrent que les Phrygiens étaient plus anciens qu'eux.

C'est ainsi que ce fait m'a été raconté à Memphis par les prêtres de Vulcain. Les Grecs disent sur le même sujet beaucoup de fables, par exemple que Psammétique fit couper la langue à des femmes

auxquelles il donna les enfants à nourrir. Voilà ce que j'ai entendu dire sur l'éducation de ces enfants; j'ai appris encore d'autres choses, en conversant à Memphis avec les prêtres de Vulcain. Je suis même allé exprès à Thèbes et à Héliopolis, afin de voir si ce qu'on me dirait là s'accorderait avec ce qu'on m'avait dit à Memphis. Les Héliopolitains passent pour être les plus savants des Égyptiens. Ce que j'ai entendu raconter sur la religion, je ne me soucie guère de le rapporter, excepté les noms des dieux, qui, je pense, sont généralement connus. Je ne parlerai pas de la religion, à moins que le sujet ne m'y oblige.

Quant aux choses humaines, voici ce que les Égyptiens s'accordent à dire. Ils prétendent être les premiers de tous les hommes qui aient trouvé l'année, et divisé en douze parties les saisons, découverte qu'ils ont faite d'après les astres. Ils font ce calcul plus habilement, ce me semble, que les Grecs. En effet ceux-ci tous les trois ans ajoutent un mois intercalaire, à cause des saisons; tandis que les Égyptiens, faisant les douze mois de trente jours, ajoutent à chaque année cinq jours complémentaires; et de cette manière le retour des saisons a lieu régulièrement. Les Égyptiens prétendent aussi être les premiers qui aient mis en usage les noms des douze dieux, et disent que c'est d'eux que les Grecs les ont empruntés. Ce sont encore eux qui les premiers ont consacré aux divinités les autels, les statues,

les temples, et qui ont taillé des figures en pierre. Ils prouvent effectivement qu'il en est ainsi pour la plupart de ces inventions. Ils disent que le premier homme qui régna sur l'Égypte fut Ménès. De son temps, à part le nome thébain, toute l'Égypte était un marais; l'eau couvrait toutes les terres qui aujourd'hui sont au-dessous du lac Méris, situé à sept journées de navigation de la mer en remontant le fleuve: et ils me paraissent avoir raison sur ce point; car il est évident au premier coup d'œil, même pour qui n'en a pas entendu parler d'avance, que cette partie de l'Égypte que fréquentent les Grecs, est une terre conquise par les Égyptiens, et un présent du fleuve, aussi bien que l'espace situé au-dessus du lac, à trois journées de navigation, quoique les Égyptiens n'en disent pas la même chose. Telle est la nature du sol de l'Égypte. En y arrivant par mer, déjà à une journée du rivage, si l'on jette la sonde, on retire du limon, fût-ce à onze brasses de profondeur; preuve que, même à cette distance, le sol est formé par atterrissement.

La longueur de l'Égypte, en suivant la mer, est de soixante schènes (120 lieues), à compter d'après les limites que nous donnons à l'Égypte, c'est-à-dire depuis le golfe Plinthinète jusqu'au lac Serbonis, le long duquel s'étend le mont Casius. Depuis ce lac il y a donc soixante schènes. Les peuples pauvres en terres mesurent le sol par brasses; ceux qui le sont moins, par stades; ceux qui en ont beau-

coup, par parasanges; enfin ceux qui en ont amplement, par schènes. Le parasange vaut trente stades; et chaque schène (mesure égyptienne) soixante stades. Ainsi l'Égypte aurait 3600 stades de long en suivant la mer. De là jusqu'à Héliopolis l'Égypte s'élargit dans l'intérieur des terres; c'est un pays plat et aride, comme un marais desséché. De la mer à Héliopolis, le chemin est équivalent à celui qui d'Athènes, partant de l'autel des douze dieux, mène à Pise et au temple de Jupiter Olympien. Si l'on calcule, on trouvera une bien légère différence entre ces deux chemins; ils sont de la même longueur, à quinze stades près. Celui d'Athènes à Pise a 1500 stades moins 15; celui de la mer à Héliopolis a ce nombre plein. Au-dessus d'Héliopolis, l'Égypte est étroite; d'un côté elle est resserrée par la montagne d'Arabie, qui s'étend du nord au sud, se dirigeant d'abord vers la haute Égypte, et ensuite vers l'Érythrée. Dans cette montagne sont les carrières d'où l'on a tiré les pierres des pyramides de Memphis. C'est là que la chaîne se termine; plus loin elle se courbe et prend la direction que j'ai indiquée. Dans sa plus grande longueur cette chaîne, m'a-t-on dit, a deux mois de marche d'orient en occident, et ses extrémités orientales produisent de l'encens. Telle est la forme de cette montagne. Du côté de la Libye, l'Égypte est bornée par une autre chaîne pierreuse et dans laquelle sont les pyramides. Elle est toute couverte

de sable, et s'étend parallèlement à la partie méridionale du golfe arabe. Ainsi, à partir d'Héliopolis, l'Égypte n'est plus si vaste, mais elle se rétrécit pendant la valeur de quatre jours de navigation. Entre les deux montagnes ci-dessus mentionnées, la terre est une plaine qui m'a paru avoir dans la partie la plus étroite deux cents stades au plus, de la chaîne arabe jusqu'à la chaîne appelée libyque; ensuite l'Égypte s'élargit de nouveau. Tel est l'aspect de ce pays. D'Héliopolis à Thèbes on remonte le fleuve pendant neuf jours; la distance est de 4860 stades, ou 81 schènes. Ainsi donc les dimensions de l'Égypte sont, comme je l'ai dit plus haut, 3600 stades le long de la mer; 6120 depuis la mer jusqu'à Thèbes; enfin 1800 de Thèbes jusqu'à la ville d'Éléphantine.

De ce terrain la majeure partie, au dire des prêtres et à mon propre jugement, est une conquête des Égyptiens. En effet l'espace compris entre les montagnes dont j'ai parlé, et qui sont situées au-dessus de Memphis, m'a paru avoir été jadis un golfe de la mer, comme le pays d'Ilion, de Teuthranie, d'Éphèse, et la plaine du Méandre, si toutefois on peut assimiler les petites choses aux grandes; car, aucun des fleuves qui ont comblé ces dernières contrées n'est comparable pour le volume de ses eaux à une seule des bouches du Nil, qui en a cinq. Il y a cependant d'autres fleuves qui, sans avoir la grandeur du Nil, ont produit des

- effets remarquables. J'en pourrais nommer plusieurs ; mais je ne citerai que l'Achéloüs , qui traverse l'Acarmanie avant de se jeter dans la mer, et qui a déjà néani au continent la moitié des îles Échinades. Il y a en Arabie et non loin de l'Égypte un golfe formé par la mer Érythrée , singulièrement long et étroit ; car du fond de ce golfe jusqu'à la haute mer, un bâtiment à la rame met quarante jours, et seulement une demi-journée dans la plus grande largeur. Chaque jour le flux et le reflux s'y font sentir. Je pense que l'Égypte peut bien avoir été un golfe semblable, qui s'avancant de la mer du Nord vers l'Érythrée, comme le golfe arabe, dont je viens de parler, s'avance de la mer du Sud vers la Syrie. Peu s'en faut que ces deux golfes ne communiquent par leurs extrémités, qui ne sont séparées que par une langue de terre. Si donc le Nil voulait détourner son cours et se jeter dans le golfe arabe, qui empêcherait que ce golfe ne fût comblé avant qu'il se fût passé 20,000 ans ? Pour moi, je crois même qu'il suffira de 10,000 ans. Ainsi serait-il impossible que, durant tout le temps écoulé avant ma naissance, un golfe même beaucoup plus grand que celui dont il s'agit, eût été comblé par un fleuve si considérable et qui travaille si fort ? Je me range donc à ce qui m'a été dit sur l'Égypte, d'autant plus volontiers que je m'en suis convaincu par moi-même, en voyant que l'Égypte fait saillie en avant des terres adjacentes ; que l'on trouve des coquillages sur ses montagnes ; que le sel

y brille partout, à tel point qu'il attaque même les pyramides, et que la seule montagne qui ait du sable est celle qui est au-dessus de Memphis. Outre cela, pour la nature du sol, l'Égypte ne ressemble ni à l'Arabie, quoique limitrophe, ni à la Libye, ni même à la Syrie (car le littoral de l'Arabie est habité par des Syriens). La terre d'Égypte est noire et crevassée, comme peut être du limon charrié d'Éthiopie par le fleuve; nous savons au contraire que la Libye est une terre rougeâtre et sablonneuse; tandis que l'Arabie et la Syrie sont argileuses et d'un fond pierreux.

A l'appui de cette opinion, les prêtres me citaient encore une grande preuve. Du temps du roi Méris, il suffisait que le fleuve atteignît huit coudées, pour qu'il arrosât toute l'Égypte au-dessous de Memphis. Or il n'y avait pas encore neuf cents ans que Méris était mort, lorsque les prêtres me tenaient ce langage. Aujourd'hui si le fleuve ne monte à seize ou pour le moins à quinze coudées, il ne surmonte pas le pays. Ainsi je pense que ceux des Égyptiens qui habitent les terres situées au-dessous du lac Méris, et en particulier celles qu'on nomme le *Delta*, si cette contrée continue à s'élever selon la même proportion et s'augmente de la même manière, une fois que le Nil ne l'inondera plus, éprouveront à tout jamais ce que les Égyptiens disaient qu'il arriverait aux Grecs. Apprenant en effet que toute la Grèce est arrosée par des pluies, et non par des fleuves,

comme chez eux, ils dirent qu'un jour viendrait où les Grecs trompés dans leur grande espérance souffriraient fort de la faim : ce qui voulait dire que, s'il plaisait au dieu de ne pas faire pleuvoir, mais d'envoyer la sécheresse, les Grecs mourraient de faim, puisqu'ils n'attendent que de Jupiter l'eau qui fertilise leurs terres. Cette remarque était très-juste : maintenant je vais expliquer dans quelle position les Égyptiens se trouvent à leur tour. Si, comme je l'ai dit plus haut, la contrée au-dessous de Memphis (car c'est celle-là qui s'augmente) s'élève selon la même proportion que dans le temps passé, les habitants ne doivent-ils pas s'attendre à la famine, du moment qu'ils ne tombera point de pluie, et que le fleuve ne pourra plus surmonter les champs ? Aujourd'hui les habitants de cette contrée sont de tous les hommes, et même de tous les Égyptiens, ceux qui récoltent avec le moins de travail les fruits de la terre ; car ils n'ont pas besoin d'ouvrir péniblement des sillons avec la charrue, ni de bêcher, ni de prendre aucune des fatigues que prennent les autres hommes pour faire croître la moisson. Le fleuve survient de lui-même, arrose les terres, et se retire. Alors chacun sème son champ, et y lâche des cochons ; quand ces animaux ont enfoui la graine avec leurs pieds, il ne reste plus qu'à moissonner. Les épis sont foulés par les cochons, et la récolte est faite.

Si nous voulions adopter l'opinion des Ioniens, nous ne donnerions le nom d'Égypte qu'au seul

Delta, c'est-à-dire au pays qui s'étend du Belvédère de Persée aux Tariquées (*place des Momies*) de Péluse, dans un espace de quatre cents schènes; et de la mer à la ville de Cercasore, située dans l'intérieur, et près de laquelle le Nil se fend en deux bras, celui de Péluse et celui de Canobe. Le reste de l'Égypte appartient, selon les Ioniens, soit à l'Assyrie, soit à la Libye. Mais en suivant cette opinion, nous pourrions démontrer que les Égyptiens n'auraient eu précédemment aucune terre; car le Delta, comme ils le disent eux-mêmes et comme je le crois aussi, n'est qu'un terrain d'alluvion, et pour ainsi dire d'apparition nouvelle. Si donc leur sol n'existait pas jadis, pourquoi se prétendraient-ils les premiers des peuples, et quel besoin y aurait-il eu de faire l'expérience des enfants, pour savoir quel langage ils parleraient d'abord? Pour moi, je ne crois point que les Égyptiens soient nés avec le pays que les Ioniens appellent Delta; mais je pense que ce peuple a existé de tout temps, depuis qu'il existe des hommes; que leur pays s'étant prolongé, une partie de la population est restée sur l'ancien territoire, tandis qu'une autre est descendue sur le nouveau. Ainsi primitivement le nom d'Égypte s'appliquait seulement au district de Thèbes, qui n'a que mille cent vingt stades de tour. Si donc nous avons raison sur ce point, l'opinion des Ioniens est mal fondée; - si au contraire elle était vraie, je ferais voir que les Grecs et les Ioniens eux-mêmes ne savent pas calculer. En

effet ils divisent toute la terre en trois parties, l'Europe, l'Asie, et la Libye; il faudrait donc en ajouter une quatrième, le Delta d'Égypte, qui, selon leur opinion, ne se trouverait ni en Asie, ni en Libye. A ce compte, ce ne serait plus le Nil qui séparerait ces deux contrées, puisque le Delta, à la pointe duquel se brise le fleuve, serait placé entre l'Asie et la Libye. Mais je laisse là cette opinion des Ioniens, et je vais exposer celle qui est la mienne. Je crois qu'il faut entendre par Égypte tout le pays habité par les Égyptiens, de même que la Cilicie est le pays des Ciliciens, et l'Assyrie celui des Assyriens. Quant à la ligne de démarcation entre l'Asie et la Libye, je n'en connais à proprement parler aucune, si ce n'est les limites de l'Égypte elle-même. Mais si nous admettons l'opinion généralement reçue chez les Grecs, nous regarderons toute l'Égypte, à partir des cataractes et de la ville d'Éléphantine, comme divisée en deux parties, dont l'une est attenante à la Libye, et l'autre à l'Asie. En effet le Nil, des cataractes à la mer, traverse l'Égypte dans toute sa longueur. Jusqu'à la ville de Cercasore, il roule dans un seul lit; mais en cet endroit il se coupe en trois branches. L'une se dirige au levant: c'est la bouche Péltusienne; la seconde, au couchant, sous le nom de Canopique; la troisième continue en droite ligne, partageant en deux le Delta, depuis sa pointe jusqu'à la mer. Cette dernière embouchure n'est pas la moins considérable, ni la moins connue;

elle se nomme Sébennytique. Il y a encore deux autres branches qui se détachent de cette dernière, et se rendent à la mer : l'une s'appelle Saïtique, et l'autre Mendésienne. Quant aux bouches Bolbitine et Bucolique, elles ne sont point l'ouvrage de la nature ; mais elles ont été creusées de main d'homme.

Une preuve qui vient à l'appui de ce que j'ai dit sur l'étendue de l'Égypte, c'est un oracle d'Ammon, dont je n'ai eu connaissance qu'après avoir arrêté mon opinion sur l'Égypte. Ceux des villes de Marée et d'Apis, habitant les confins de l'Égypte et de la Libye, se croyaient Libyens plutôt qu'Égyptiens ; ennuyés d'ailleurs des observances religieuses, et de la défense de manger de la vache, ils envoyèrent consulter Ammon ; ils n'avaient, disaient-ils, rien de commun avec les Égyptiens, vu qu'ils habitaient en dehors du Delta ; ils ne s'entendaient point ensemble ; enfin ils voulaient qu'aucun aliment ne leur fût interdit. — Mais le dieu ne leur permit pas d'agir de cette manière ; il déclara que l'Égypte comprenait toute la terre arrosée par le Nil, et que ceux-là étaient Égyptiens, qui habitaient au-dessous de la ville d'Éléphantine, et qui buvaient des eaux de ce fleuve. — Telle fut la réponse de l'oracle ; or le Nil, lorsqu'il s'enfle, couvre non-seulement le Delta, mais encore une certaine étendue du terrain qui est censé appartenir à la Libye et à l'Arabie, car il s'avance de chaque côté jusqu'à la distance de deux journées de marche, tantôt plus, tantôt moins.

Quant à la nature du fleuve, je n'ai rien pu en apprendre, ni des prêtres ni d'aucun autre, bien que j'eusse fort envie de savoir pourquoi le Nil grandit pendant cent jours ou approximativement, à dater du solstice d'été, puis se retire et rentre de son lit; en sorte qu'il est bas durant l'hiver et jusqu'au retour du solstice d'été. Sur ces questions il m'a été impossible de rien tirer des Égyptiens, quoique je n'aie pas manqué de leur demander par quelle force le Nil fait le contraire de tous les autres fleuves, et pourquoi il est le seul qui ne produise aucune brise. Mais quelques Grecs, voulant se distinguer par leur science, ont donné sur l'accroissement des eaux du Nil trois explications différentes, dont deux ne méritent pas d'être mentionnées, si ce n'est pour les indiquer seulement. La première dit que les vents étésiens sont la cause de la crue de ce fleuve, parce qu'ils l'empêchent de se décharger dans la mer. Mais fréquemment les vents étésiens n'ont pas encore soufflé, que le Nil n'en fait pas moins comme d'ordinaire. De plus, s'ils en étaient la cause, la même chose devrait arriver aussi à tous les autres fleuves dont le cours est opposé à la direction de ces vents, surtout à ceux qui, étant moindres que le Nil, ont un courant plus faible. Or il existe soit en Syrie, soit en Libye plusieurs fleuves qui n'éprouvent rien de pareil. — La seconde explication est moins scientifique, mais plus singulière peut-être que la précédente. Elle attribue ce phénomène à ce que le Nil

dérive de l'Océan , qui coule tout autour de la terre. — La troisième, qui est la plus spécieuse, est aussi la plus fautive. En effet c'est parler en l'air que de dire que le Nil provient de la fonte des neiges. Ce fleuve sort de la Libye, traverse l'Éthiopie, et prend son embouchure en Égypte. Comment donc proviendrait-il de la fonte des neiges, puisqu'il coule d'un pays plus chaud vers un pays plus froid ? Tout homme en état de raisonner sur ces matières trouvera maintes raisons qui rendent cette explication improbable. Premièrement, ce qui est la preuve la plus forte, les vents qui soufflent de ces régions sont chauds. Secondement on n'y voit ni pluie ni glace ; or quand il est tombé de la neige, il pleut nécessairement dans les cinq jours qui suivent ; en sorte que s'il neigeait dans ces contrées, il y pleuvrait aussi. Troisièmement les hommes y sont noirs par l'ardeur du soleil ; les milans et les hirondelles y restent toute l'année sans émigrer ; les grues, qui fuient les frimas de la Scythie, viennent dans ces lieux pour y passer l'hiver ; ainsi pour peu qu'il neigeât dans les pays que traverse le Nil et où il prend sa source, rien de tout cela n'arriverait ; la nécessité le prouve. — Quant à celui qui a parlé de l'Océan, il n'a pas besoin d'être réfuté, vu qu'il s'est rapporté à l'obscurité des fables. En effet je ne sache pas qu'il y ait de fleuve Océan. C'est Homère ou quelqu'un des poètes plus anciens qui, je pense, a imaginé ce nom, et l'a inséré dans ses vers.

S'il faut, après avoir critiqué les opinions précédentes, dire quel est sur ces mystères mon propre sentiment, j'expliquerai ce qui me paraît être la cause de la crue du Nil en été. Dans la saison des froids, le soleil chassé de son ancienne route par l'hiver, arrive au-dessus de la Libye. Ce peu de mots suffit pour tout expliquer. En effet il est naturel que le pays dont ce dieu (*le soleil*) s'est approché le plus, et sur lequel il passe d'à plomb, soit le plus altéré d'eau, et que ses rivières tarissent. Entrons à cet égard dans quelques détails. Quand le soleil se trouve au-dessus de la Libye, pays chaud, où l'air est constamment serein, et qui n'est jamais rafraîchi par les vents, il produit dans son passage ce qu'il a coutume de faire pendant l'été, quand il est au milieu du ciel: il attire à lui les vapeurs, et les élève dans les régions supérieures; les vents s'en emparent, les dispersent, et les rendent fluides. Aussi les vents qui soufflent de ces contrées sont-ils extrêmement pluvieux. Je ne crois pourtant pas que le soleil laisse retomber toute l'eau qu'il pompe annuellement du Nil; mais il en retient autour de lui une partie. Dès que l'hiver commence à s'adoucir, cet astre s'en retourne vers le milieu du ciel, et dès lors il pompe également l'eau de tous les fleuves, qui jusque alors, grossis par les pluies et les torrents des ravins, avaient coulé très-grands; mais qui s'affaiblissent en été, lorsque les pluies manquent, et qu'ils sont exposés à l'action du soleil. Le Nil au contraire, ne

recevant point de pluie en hiver, et étant soumis à l'évaporation, se trouve alors de tous les fleuves le seul qui soit beaucoup moindre dans cette saison qu'en été; car en été il est exposé à l'action du soleil, comme le sont les autres fleuves, tandis qu'en hiver il est le seul soumis à l'évaporation. Ainsi je crois que c'est le soleil qui est la cause de ce phénomène. C'est aussi, selon moi, le soleil qui, brûlant tout sur son passage, donne à l'atmosphère la sécheresse qu'elle a dans ces contrées. Aussi dans les hautes régions de la Libye il règne un été perpétuel. Si au contraire la disposition des climats était changée, et que la partie du ciel d'où viennent maintenant le Borée et l'hiver, devint le siège du Notus et du midi, et réciproquement; alors le soleil chassé du milieu du ciel par l'hiver et le Borée arriverait au-dessus de l'Europe, comme il est maintenant au-dessus de la Libye; et en traversant ainsi toute l'Europe, je pense qu'il ferait subir à l'Ister (*Danube*) ce qu'aujourd'hui il occasionne au Nil.—Pour ce qui est de la brise qui ne souffle pas de ce fleuve, je trouve extrêmement naturel qu'il ne s'en élève aucune dans un pays si chaud; car la brise souffle toujours d'un endroit frais.

Mais qu'il en soit à cet égard comme il en est, et comme il en a toujours été. Quant aux sources du Nil, aucun des Égyptiens, des Libyens, ni des Grecs à qui j'ai parlé, n'a pu m'assurer qu'il les sonnât, si ce n'est l'écrivain du trésor de Minerve

dans la ville de Saïs en Égypte. J'ai cru qu'il plaisantait, lorsqu'il m'a dit les connaître positivement. Il y a, m'a-t-il dit, entre les villes de Thèbes et d'Éléphantine deux montagnes dont les sommets se terminent en pointe. L'une s'appelle *Crophi* et l'autre *Mophi*. C'est de l'intervalle de ces deux montagnes que sortent les sources du Nil. Elles n'ont pas de fond. La moitié de l'eau coule du côté de l'Égypte, vers le nord; l'autre moitié du côté de l'Éthiopie, vers le midi. Quant à ce que ces sources n'ont pas de fond, il disait que le roi Psammétique en avait fait l'expérience, en laissant descendre en cet endroit une corde longue de plusieurs milliers de brasses, mais sans trouver la terre. Tel fut le récit de l'écrivain; j'ignore s'il est véritable. Dans ce cas je soupçonne qu'il existe en ce lieu de forts tournants et une espèce de remous produit par l'eau qui pénètre dans les montagnes; ce qui fait que la sonde ne put toucher le fond. Je n'ai rien pu apprendre d'aucune autre personne. Tout ce que j'ai découvert, comme témoin oculaire jusqu'à la ville d'Éléphantine, et de là en recueillant les ouï-dire, se borne à ce qui suit. Au-dessus d'Éléphantine, le pays monte tellement qu'on ne peut avancer qu'en attachant des cordes aux deux côtés du bateau, et en le tirant comme un bœuf; mais si la corde vient à se rompre, le bateau est entraîné par la violence du courant. On vogue ainsi pendant quatre jours; en cet endroit le Nil fait autant de sinuosités que le

Méandre. Il y a douze schènes à traverser de cette manière; puis on arrive dans une plaine, où le Nil embrasse une île, nommée Tachompo. Le pays situé au-dessus d'Éléphantine appartient déjà aux Éthiopiens; ils occupent aussi la moitié de l'île: l'autre moitié est habitée par des Égyptiens. Immédiatement après cette île, est un grand lac, autour duquel vivent des Éthiopiens nomades. Après l'avoir traversé, on rentre dans le fleuve, qui se jette dans ce lac; puis on quitte le Nil, et l'on marche quarante jours le long de ses bords, parce qu'il y a dans le lit de ce fleuve des rochers aigus et beaucoup d'écueils qui empêchent la navigation. Au bout de ces quarante jours de marche, on se rembarque pour naviguer douze autres jours, après quoi l'on arrive dans une grande ville, qui porte le nom de Méroé. On dit que c'est la métropole du reste de l'Éthiopie. Ceux qui habitent cette ville n'adorent d'autres dieux que Jupiter et Bacchus; mais ils les vénèrent extrêmement. Ils ont aussi un oracle de Jupiter. Ils partent pour la guerre toutes les fois que le dieu le leur commande par ses oracles, et ils vont là où il leur ordonne d'aller. En continuant à naviguer au-dessus de Méroé, on arrive aux Transfuges, dans un temps égal à celui qu'on a mis pour venir d'Éléphantine à la métropole des Éthiopiens. Ces Transfuges portent le nom d'*Asmach*, ce qui dans notre langue signifie Ceux qui se tiennent à la gauche du roi. Sous le règne de Psammétique, 240,000 guerriers égyptiens passèrent en Éthiopie

pour la raison suivante. Il y avait alors à Éléphantine une garnison contre les Éthiopiens, comme il y en avait une dans la Daphné Pélusienne contre les Arabes et les Syriens, et une troisième à Marée contre les Libyens. De mon temps encore les Perses tenaient garnison dans ces mêmes places, comme sous le roi Psammétique; c'est-à-dire qu'il y avait une garnison perse à Éléphantine, et une autre à Daphné. Ces Égyptiens étaient depuis trois ans à Éléphantine, sans que personne vint les relever. Alors ils tinrent conseil, et convinrent de désertre tous ensemble, et de se rendre en Éthiopie. A cette nouvelle, Psammétique se mit à leur poursuite, et quand il les eut atteints, il les conjura instamment de ne pas abandonner leurs femmes, leurs enfants, et les dieux de leurs pères. Mais un des soldats lui répliqua, dit-on: Aussi longtemps que nous serons des hommes, nous ne manquerons ni de femmes, ni d'enfants. — Arrivés en Éthiopie, ces soldats se donnèrent au roi des Éthiopiens. Celui-ci en reconnaissance leur permit d'expulser quelques-uns de ses sujets avec lesquels il était en différend, et d'occuper leurs terres. C'est depuis l'établissement de ces Égyptiens en Éthiopie que les habitants de ce pays se sont un peu civilisés, en prenant les mœurs égyptiennes.

La navigation du Nil est donc connue pendant la route de quatre mois, indépendamment de son cours en Égypte. En effet si l'on additionne les distances, on trouvera qu'il faut tout ce temps pour aller d'Élé-

phantine au pays des Transfuges. Jusque là la direction du fleuve est d'occident en orient; mais passé cette limite, on ne sait plus rien de positif : la contrée est déserte, vu l'excès de la chaleur. Néanmoins j'ai entendu raconter à des Cyrénéens qu'étant allés à l'oracle d'Ammon, ils s'étaient entretenus avec Étéarque, roi des Ammoniens, et qu'après d'autres propos, ils étaient venus à parler du Nil, ce fleuve dont personne ne connaît les sources. Sur quoi Étéarque leur avait dit qu'autrefois il était venu auprès de lui des Nasamons, nation libyenne qui habite la Syrte et un petit district à l'orient de la Syrte; ces Nasamons étant donc arrivés, il leur avait demandé s'ils savaient quelque chose de particulier sur les déserts de la Libye : ils avaient répondu qu'il y avait eu chez eux des jeunes gens audacieux, issus des familles les plus considérables, lesquels étant devenus hommes, avaient formé diverses entreprises hardies, comme par exemple de tirer au sort cinq d'entre eux pour aller explorer les déserts de la Libye, en essayant de pénétrer plus avant qu'on ne l'avait jamais fait. Or il faut savoir que la côte septentrionale de la Libye, à partir de l'Égypte jusqu'au promontoire Soloïs, extrême limite de cette contrée, est peuplée par les différentes nations libyennes, hormis la partie qu'occupent les Grecs et les Phéniciens; mais tout ce qui s'éloigne des côtes et des peuples maritimes, c'est-à-dire la Libye supérieure, est une région sauvage, au delà

de laquelle sont des sables sans eau et absolument déserts. Les jeunes gens envoyés par leurs camarades firent donc ample provision d'eau et de vivres, et traversèrent d'abord le pays habité, puis la région sauvage, et finalement ils entrèrent dans le désert, en prenant leur route vers le couchant. Au bout de plusieurs jours de marche dans un pays sablonneux, ils virent des arbres qui s'élevaient dans une plaine. Ils s'approchèrent, et goûtèrent des fruits que portaient ces arbres; mais en ce moment il survint de petits hommes, d'une taille inférieure à la moyenne, qui se saisirent d'eux et les emmenèrent, sans que les Nasamons comprissent aucunement leur langue, ni eux celle des Nasamons. Ils les conduisirent ainsi, à travers d'immenses marais, jusqu'à une ville dont tous les habitants étaient noirs et de la même stature que les conducteurs. Auprès de cette ville coulait un grand fleuve, dont le cours était dirigé d'occident en orient, et dans lequel on voyait des crocodiles. — Tel fut le récit de l'Ammonien Étéarque. Il avait ajouté, disaient les Cyrénéens, que les Nasamons étaient revenus de ce voyage, et que ces petits hommes chez lesquels ils étaient arrivés étaient tous des enchanteurs. Étéarque conjecturait que le fleuve qui coulait près de leur ville doit être le Nil, et cela me paraît être fondé. En effet le Nil sort de la Libye qu'il coupe par le milieu; et (comme je le suppose en concluant du connu à l'inconnu) il parcourt autant d'espace que l'Ister. Ce

dernier fleuve , commençant chez les Celtes près de la ville de Pyrène, partage l'Europe en deux. Les Celtes sont au delà des colonnes d'Hercule , et limitrophes des Cynésiens , dernier peuple d'Europe qui habite vers l'occident. L'Ister finit dans le Pont-Euxin , à l'endroit où une colonie de Milet a fondé la ville d'Istrie. Comme l'Ister coule à travers un pays peuplé , son cours est parfaitement connu ; tandis qu'on ignore les sources du Nil , parce que la Libye qu'il traverse est inhabitée. J'ai dit tout ce que j'ai pu découvrir du cours de ce fleuve d'après les renseignements que j'ai recueillis. Son embouchure est en Égypte ; or l'Égypte est située vis-à-vis de la contrée montueuse de la Cilicie. De cette contrée jusqu'à Sinope sur le Pont-Euxin il y a cinq jours en ligne droite pour un homme lestement équipé ; et Sinope se trouve elle-même vis-à-vis de l'embouchure de l'Ister. Ainsi je pense que le Nil traverse toute la Libye dans une étendue égale à celle que parcourt l'Ister. Mais en voilà assez sur ce chapitre ; je vais maintenant entrer dans quelques détails sur l'Égypte , parce que ce pays offre plus qu'aucun autre des merveilles et des ouvages qui surpassent tout ce qu'on peut dire. C'est pour cette raison que je m'étendrai davantage sur ce sujet.

Les Égyptiens , avec leur ciel si étrange et leur fleuve si différent des autres , ont encore établi des lois et des coutumes tout opposées à celles du reste des hommes. Chez eux ce sont les femmes qui vont

au marché et qui font le négoce , tandis que les hommes sont au logis à tisser de la toile. Partout ailleurs on tisse en soulevant la trame : en Égypte au contraire on l'abaisse. Les hommes portent les fardeaux sur la tête : les femmes, sur les épaules. Ils se soulagent dans les maisons , et mangent au dehors dans les rues , disant qu'il faut faire en secret ce qui est honteux quoique nécessaire , et au grand jour ce qui n'est pas honteux. Les femmes ne sont prêtresses d'aucune divinité , ni mâle ni femelle : ce sont toujours des hommes qui remplissent ces fonctions. Les fils ne sont point tenus de nourrir leur parents , s'ils ne le veulent pas : les filles au contraire ne peuvent s'en dispenser. Ailleurs les prêtres des dieux portent la chevelure longue : en Égypte ils se rasent. Les autres hommes ont l'usage de se couper les cheveux à la mort de leurs proches : les Égyptiens , rasés en temps ordinaire , laissent croître leurs cheveux en signe de deuil. En tout autre pays la demeure des hommes est séparée de celle des animaux : en Égypte les uns et les autres vivent ensemble. Le froment et l'orge sont les aliments des autres hommes : pour les Égyptiens , c'est un opprobre de s'en nourrir. Ils font leur pain d'épeautre , que quelques-uns appellent *zéa*. Ils pétrissent la pâte avec les pieds , et la glaise avec les mains , comme aussi font-ils pour enlever le fumier. Aucun peuple ne pratique la circoncision , excepté les Égyptiens et ceux qui leur ont emprunté cet usage. Chaque homme porte

deux vêtements : les femmes , un seul. Ailleurs les anneaux des voiles et les cordages se lient en dehors : les Égyptiens les attachent en dedans. Les Grecs écrivent de gauche à droite : les Égyptiens , de droite à gauche ; et en faisant cela ils disent qu'ils écrivent à droite et les Grecs à gauche. Ils ont deux sortes d'écriture , dont l'une s'appelle sacrée , et l'autre vulgaire.

Les Égyptiens se distinguent de tous les peuples par leur extrême piété. Voici quels sont à cet égard leurs usages. Tous sans exception boivent dans des vases de cuivre qu'ils nettoient chaque jour. Ils portent des habits de lin , toujours fraîchement lavés , ce qui est pour eux de première importance. Ils pratiquent la circoncision par recherche de la pureté , qu'ils estiment encore plus que la beauté. Les prêtres se rasent le corps tous les trois jours , dans la crainte d'avoir sur eux pendant les sacrifices quelque vermine ou quelque autre souillure. L'habillement des prêtres est tout entier de lin , et leur chaussure de papyrus ; il ne leur est pas permis d'en porter d'autre. Ils se baignent dans l'eau froide deux fois le jour et deux fois chaque nuit. Enfin ils ont d'autres observances presque sans nombre ; mais en revanche ils jouissent d'avantages assez grands. Ils n'ont pas besoin d'employer ce qui leur appartient , ni de faire aucune dépense. Ils ont leur fournée sacrée , et chaque jour de la viande de bœufs et d'oies en grande quantité. On leur donne aussi du vin de

vigne ; mais il leur est défendu de goûter du poisson. En général les Égyptiens ne sèment jamais de fèves dans leur pays, et s'il en croît, on ne les mange ni crues ni cuites. Les prêtres ne peuvent même souffrir la vue de ce légume, qu'ils considèrent comme impur. Un seul prêtre n'est pas assigné au culte de chaque dieu ; il y en a plusieurs, dont l'un est le grand-prêtre ; lorsque celui-ci vient à mourir, son fils le remplace.

Les bœufs sont regardés comme consacrés à Épa-  
phus ; c'est pourquoi on les éprouve de la manière suivante. Ceux sur lesquels on découvre un seul poil noir ne sont plus censés purs. Un prêtre chargé de cet office examine l'animal d'abord debout, puis couché sur le dos ; il lui tire la langue, afin de s'assurer qu'elle est nette de certains signes que j'indiquerai ailleurs. Il regarde également si les poils de la queue sont comme ils doivent être. Lorsqu'enfin le bœuf est reconnu pur en tout point, le prêtre le marque en entourant ses cornes de papyrus, étend par dessus de la terre à cacheter, et y empreint son anneau. Alors on emmène le bœuf. Il y a peine de mort pour qui sacrifierait un bœuf non scellé. Telle est la manière d'éprouver la victime ; quant au sacrifice, voici comment il s'opère. L'animal marqué est conduit à l'autel où il doit être immolé. Là ils allument un bûcher, répandent du vin sur la victime, et l'immolent en invoquant le dieu. Après l'avoir immolée, ils lui coupent la tête, et ils écor-

chent le reste du corps. Sur cette tête ils prononcent plusieurs imprécations, et s'il y a près de là un marché, ils l'y portent, et la vendent aux marchands grecs, s'il s'en trouve; sinon, ils la jettent dans le fleuve. L'imprécation qu'ils prononcent sur ces têtes est conçue en ces termes : Si quelque malheur doit arriver à ceux qui offrent le sacrifice ou à l'Égypte entière, puisse-t-il tomber sur cette tête. — Cette coutume relative aux têtes des animaux immolés et aux libations de vin est observée par tous les Égyptiens et dans tous les sacrifices; et c'est la raison pour laquelle jamais un Égyptien ne voudrait goûter de la tête d'aucun animal. Quant à la manière d'éventrer les victimes et de les brûler, elle varie suivant l'espèce de sacrifice. Je dirai ce qui se pratique lorsqu'ils sacrifient à leur principale divinité, à celle dont la fête est la plus grande. Après un jeûne et des prières en l'honneur d'Isis, ils immolent le bœuf; ils l'écorchent, rejettent tous les intestins, et ne laissent dans le corps que les viscères et la graisse. Ils coupent les jambes, l'extrémité des hanches, les épaules, et le cou. Cela fait, ils remplissent le corps de pains purs, de miel, de raisins secs, de figes, d'encens, de myrrhe, et d'autres aromates; après quoi ils le mettent sur les flammes, en versant de l'huile à foison. Le sacrifice est toujours précédé d'un jeûne. Pendant que la victime brûle, tous les assistants se frappent, et lorsqu'ils ont cessé, ils font un repas du reste de la victime.

Les bœufs purs et les veaux sont offerts en sacrifice par tous les Égyptiens; mais les vaches ne doivent pas être immolées : elles sont consacrées à Isis. En effet la statue d'Isis est une figure de femme avec des cornes de bœuf, comme les Grecs représentent Io. C'est pour cette raison que les vaches sont de tous les animaux ceux pour lesquels l'Égypte a le plus de vénération; aussi ni Égyptien ni Égyptienne ne voudrait baiser un Grec sur la bouche, ou se servir d'un couteau, d'une broche, d'un chaudron appartenant à un Grec; ils ne goûteraient pas même de la chair d'un bœuf pur, si elle était découpée avec un couteau grec. Quand ces animaux meurent, ils les ensevelissent de la manière suivante. Ils jettent les vaches dans le fleuve, et enterrent les bœufs dans les faubourgs des villes, en laissant sortir au-dessus de la fosse une des cornes, ou même les deux, afin de marquer la place. Lorsque le cadavre est en putréfaction et qu'arrive le temps fixé, on voit venir dans chaque ville une barque de l'île Prosopitide. Cette île est dans le Delta; elle a neuf schènes de tour, et renferme un grand nombre de villes; celle d'où partent les barques qui doivent enlever les os des bœufs se nomme Atarbéchis; là se trouve un temple consacré à Vénus. C'est de cette ville que des hommes se répandent sur tous les points de l'Égypte; ils déterrent les os, les emportent, et les inhument dans un même lieu. On ensevelit pareillement tous les autres animaux, lorsqu'ils meurent.

rent; ainsi l'ordonne la loi; jamais on ne les tue.

Ceux des Égyptiens qui ont élevé un temple à Jupiter Thébain, c'est-à-dire ceux qui habitent le nome thébain, s'abstiennent des moutons, et sacrifient les chèvres. (En effet tous les Égyptiens ne vénèrent pas les mêmes dieux, à part Isis, et Osiris qu'ils disent être Bacchus : ces deux divinités sont adorées par tous les Égyptiens sans exception.) Ceux au contraire qui possèdent un temple de Mendès, c'est-à-dire ceux du nome mendésien, s'abstiennent des chèvres, et sacrifient les moutons. Les Thébains et ceux qui, à leur imitation, s'abstiennent des moutons, attribuent l'origine de cet usage à la raison suivante. Hercule, disent-ils, voulut absolument voir Jupiter. Celui-ci refusa d'abord; mais enfin, cédant aux instances d'Hercule, il imagina d'écorcher un bélier, de lui couper la tête, qu'il tint devant lui, et de s'envelopper de la peau de cet animal, pour se montrer ainsi à Hercule. De là vient que les Égyptiens mettent une tête de bélier à la statue de Jupiter, en quoi leur exemple a été suivi par les Ammoniens, colonie d'Égypte et d'Éthiopie, dont le langage tient le milieu entre l'égyptien et l'éthiopien. Je crois même que c'est à cette circonstance que les Ammoniens doivent leur nom; car *Ammoun* dans la langue égyptienne signifie Jupiter. Tel est le motif pour lequel les Thébains n'immolent pas les béliers, mais les regardent comme sacrés. Un seul jour chaque année, dans la fête de

Jupiter, ils mettent en pièces un bélier, l'écorchent, et en revêtent la statue de Jupiter; après quoi ils approchent d'elle une statue d'Hercule. Pendant ce temps tous ceux qui entourent le temple se frappent en l'honneur du bélier; puis ils l'inhument dans une tombe sacrée.

Pour ce qui est d'Hercule, j'ai entendu appeler ainsi l'un des douze dieux égyptiens; mais l'autre Hercule, celui que connaissent les Grecs, nulle part en Égypte je n'en ai ouï parler. Ce n'est pas aux Grecs que les Égyptiens ont emprunté le nom d'Hercule: c'est plutôt des Égyptiens que les Grecs l'ont reçu, et notamment ceux des Grecs qui appelèrent ainsi le fils d'Amphitryon. Parmi une foule de preuves à l'appui de cette assertion, je ne citerai que celle-ci. Alcmène et Amphitryon, parents de notre Hercule, étaient l'un et l'autre originaires d'Égypte. De plus les Égyptiens ignorent les noms de Neptune et des Dioscures (*Castor et Pollux*) qu'ils ne regardent point comme des dieux. Or, supposé qu'ils eussent reçu des Grecs le nom de quelque divinité, Neptune et les Dioscures n'auraient pas été les derniers auxquels ils auraient songé, si du moins, comme j'ai toute raison de le croire, les Égyptiens avaient alors une marine, et les Grecs des navigateurs. Les noms de ces divinités auraient donc été connus des Égyptiens longtemps avant celui d'Hercule; mais de toute antiquité celui-ci est regardé comme un dieu par les Égyptiens. Ils disent eux-mêmes que 17,000 ans

avant le règne d'Amasis , au lieu de huit dieux qu'ils avaient eus jusq' alors , ils en comptèrent douze , dont Hercule fut un.

Comme je tenais à savoir , autant que cela était possible , quelque chose de certain à cet égard , je m'embarquai pour Tyr en Phénicie , ayant appris qu'il existait en ce lieu un temple consacré à Hercule. Je vis en effet cet édifice richement orné de toute sorte d'offrandes , parmi lesquelles se trouvent deux statues , l'une d'or fin , l'autre d'émeraude ; celle-ci répand une vive clarté pendant la nuit. J'entrai en conversation avec les prêtres du dieu ; je leur demandai depuis combien de temps leur temple était fondé , et je trouvai que leur réponse ne s'accordait pas non plus avec la tradition grecque. Ils prétendent en effet que leur temple a été fondé en même temps que la ville de Tyr , c'est-à-dire il y a près de 2,300 ans. Je vis encore à Tyr un autre temple d'Hercule surnommé Thasien. Alors je me rendis à Thasos , et j'y trouvai un temple d'Hercule , bâti par les Phéniciens , qui fondèrent Thasos dans le temps où ils couraient les mers à la recherche d'Europe ; ce qui remonte à cinq générations avant le fils d'Amphitryon. Ces renseignements prouvent donc avec certitude qu'Hercule est un dieu ancien ; aussi me semblent-ils avoir parfaitement raison ceux des Grecs qui ont élevé deux espèces de temples d'Hercule , sacrifiant à l'un comme à un immortel , sous le nom d'Olympien , et à l'autre comme à un héros.

Entre autres choses peu réfléchies que disent les Grecs, ils font sur Hèrcule un conte d'une grande absurdité. Ils disent qu'à son arrivée en Égypte, les habitants le couronnèrent, et le promenèrent en pompe pour l'offrir en sacrifice à Jupiter; que d'abord Hercule resta tranquille, mais qu'au moment où ils allaient l'égorger sur l'autel, il se mit en état de défense, et les massacra tous. Les Grecs qui disent cela ne me paraissent pas connaître le moins du monde le caractère et les usages des Égyptiens; en effet ceux qui regardent comme un crime d'immoler les bêtes, hormis les cochons, les bœufs, les veaux, lorsqu'ils sont purs, et enfin les oies, comment pourraient-ils faire des sacrifices humains? Bien plus Hercule tout seul, et encore homme, ainsi qu'ils le prétendent, comment aurait-il eu la force de tuer plusieurs milliers de personnes? Mais que les dieux et les héros veillent nous pardonner de nous être si fort étendus sur ce sujet.

J'expliquerai maintenant par quel motif les Égyptiens que j'ai cités ne sacrifient ni les chèvres ni les boucs. Les Mendésiens comptent Pan parmi les huit dieux, qui, disent-ils, sont antérieurs aux douze. Or les peintres et les sculpteurs, de même que les Grecs, représentent ce dieu avec un visage de chèvre et des jambes de bouc, non pas qu'ils lui attribuent en effet cette forme, car ils le croient semblable aux autres dieux; mais cet usage a une cause que je ne me soucie pas de divulguer. Les Mendésiens

vénèrent en général les chèvres, et principalement les boucs; aussi les chevriers de ceux-ci ont-ils des honneurs particuliers: surtout l'un d'entre eux, à la mort duquel tout le nome mendésien prend le deuil. Un bouc et le dieu Pan s'appellent également *Mendès* en langue égyptienne.

Les porcs sont regardés par les Égyptiens comme des animaux immondes. Quiconque en touche un en passant va droit au fleuve se laver lui et ses habits. Les porchers, quoique de race égyptienne, sont de tous les Égyptiens les seuls auxquels l'accès des temples soit interdit. Nul ne veut leur donner en mariage une de ses filles, ni épouser une des leurs; aussi les porchers ne se marient-ils qu'entre eux. En général les Égyptiens ne sacrifient pas les porcs aux dieux, excepté toutefois à la Lune et à Bacchus, et cela dans le même temps, dans la même pleine lune; alors ils immolent les porcs et en mangent la chair. Pourquoi ont-ils en abomination les porcs dans les autres fêtes, tandis qu'ils les immolent dans celle-ci, c'est un fait dont les Égyptiens donnent une raison sacrée; mais pour moi, bien que je la connaisse, je trouve plus convenable de ne pas la rapporter. Voici comment s'opère le sacrifice des porcs dans la fête de la Lune. Après avoir immolé la victime, le prêtre met ensemble le bout de la queue, la rate, et l'épiploon, les recouvre de toute la graisse qui entoure le ventre de l'animal, et les place ensuite sur les flammes. Le reste de la victime se mange durant la

pleine lune où l'on a fait le sacrifice. Un autre jour ils n'en goûteraient pas. Les pauvres, faute de moyens, font avec de la pâte des figures de porc, les rôtissent et les offrent en sacrifice. Le soir de la fête de Bacchus, chacun immole un cochon devant sa porte, et le remet ensuite au porcher qui le lui a vendu. Le reste de la fête de Bacchus est célébré par les Égyptiens à peu près comme par les Grecs, à la réserve des chœurs. Les Égyptiens ont aussi de petites statues hautes d'une coudée, qu'on met en mouvement par des fils; les femmes les promènent par les villages; une flûte précède, et les femmes suivent en chantant Bacchus.

Il me paraît que Mélampe, fils d'Amythéon, a eu connaissance de cette cérémonie. En effet c'est de lui que les Grecs ont appris le nom et le culte de Bacchus, ainsi que les pompes qui l'accompagnent. Mélampe n'a pas saisi et fait connaître dans son entier la célébration de ce culte; d'autres hommes plus savants et plus modernes y ont fait diverses additions; mais c'est Mélampe qui le premier a enseigné aux Grecs la fête de Bacchus. Je dis que ce Mélampe fut un homme instruit, qui acquit l'art de la divination, et apprit de l'Égypte beaucoup de choses qu'il enseigna aux Grecs, et en particulier le culte de Bacchus, à quelques modifications près. Je ne saurais croire que ce culte se soit par hasard trouvé le même en Grèce qu'il est en Égypte: dans ce cas il s'accorderait avec le reste de nos mœurs,

et l'introduction n'en serait pas de fraîche date. Je ne dirai pas non plus que les Égyptiens aient emprunté des Grecs cet usage, ni aucun autre. Je pense que Mélampe eut connaissance du culte de Bacchus par le Tyrien Cadmus et par ceux qui vinrent avec lui de Phénicie dans le pays actuellement nommé Béotie.

Presque tous les noms de divinités ont passé d'Égypte en Grèce. Que l'origine de ces noms soit étrangère, c'est ce dont je me suis assuré, et je crois que pour la plupart ils nous sont venus d'Égypte. En effet, si l'on excepte Neptune et les Dioscures, comme je l'ai déjà dit, et de plus Junon, Vesta, Thémis, les Grâces, et les Néréides, on trouve que les noms de tous les autres dieux sont de temps immémorial en usage chez les Égyptiens. Je ne fais ici que répéter ce que les Égyptiens disent eux-mêmes. Quant aux divinités qu'ils affirment ne pas connaître, elles doivent leurs noms aux Pélasges, sauf Neptune qui est venu par les Libyens. Ce peuple est le seul qui possède de toute antiquité le nom de ce dieu, et qui l'ait toujours adoré. Les Égyptiens ne rendent point non plus de culte aux héros.

Ainsi donc ces noms, et plusieurs autres choses dont je parlerai, ont passé d'Égypte en Grèce. Pour ce qui est de la forme que les Grecs donnent aux statues de Mercure, ce n'est pas des Égyptiens qu'ils la tiennent, mais des Pélasges, qui l'enseignèrent aux Athéniens, et ceux-ci la transmirent

aux autres. En effet les Athéniens étaient déjà comptés au nombre des Grecs, lorsqu'ils reçurent des Pélasges à demeure dans leur pays; et dès lors ceux-ci commencèrent à passer pour Grecs. Je suis sûr d'être compris par tout homme initié aux mystères des Cabires, célébrés par les Samothraciens, qui les tiennent des Pélasges. En effet ces mêmes Pélasges que les Athéniens reçurent chez eux, habitaient jadis la Samothrace, et ce sont eux qui ont transmis les mystères aux Samothraciens. Les Athéniens sont donc les premiers qui aient appris des Pélasges la forme qu'on donne aux statues de Mercure. Les Pélasges en disaient une raison sacrée, qu'on révèle dans les mystères de Samothrace.

Dans l'origine, ainsi que je l'ai ouï dire à Dodone, les Pélasges offraient tous leurs sacrifices en invoquant les dieux, mais sans leur donner de dénomination particulière; car ils n'en connaissaient encore aucune. Ils les appelaient simplement dieux, c'est-à-dire *ordonnateurs*, parce que ce sont eux qui ont établi et qui conservent l'*ordonnance* de l'univers. Ensuite, après un long espace de temps, ils apprirent de l'Égypte les noms de tous les dieux, sauf celui de Bacchus qu'ils n'apprirent que beaucoup plus tard. Ils consultèrent à ce sujet l'oracle de Dodone, qui passe pour être le plus ancien de la Grèce, et qui était le seul dans ce temps-là. Ils lui demandèrent s'ils devaient adopter ces noms qui venaient des Barbares; et l'oracle leur répondit de les em-

ployer. C'est depuis ce temps que , dans leurs sacrifices , ils se servirent des noms des dieux , et plus tard les Grecs les reçurent des Pélasges. Mais d'où chacun de ces dieux est-il sorti , tous ont-ils été de tout temps , quelles sont leurs formes particulières , c'est ce que les Grecs ne savent , pour ainsi dire , que d'hier ; car je ne crois pas qu'Hésiode et Homère aient existé plus de 400 ans avant notre âge ; or ce sont eux qui ont créé la théogonie des Grecs , donné aux dieux leurs dénominations , distingué leurs honneurs et leurs arts , et caractérisé leurs formes. Je ne parle pas des poètes qu'on prétend avoir précédé Hésiode et Homère , parce que je les regarde comme leur étant postérieurs. Ce que j'ai dit en commençant , je le tiens des prêtresses de Dodone ; mais ce que je viens d'ajouter sur Hésiode et Homère est ma propre opinion.

Quant aux oracles soit de la Grèce soit de la Libye , voici ce que disent les Égyptiens. Si l'on en croit les prêtres de Jupiter Thébain , deux femmes saintes furent enmenées de Thèbes par des Phéniciens , qui les vendirent l'une en Libye , et l'autre en Grèce ; et ce furent ces femmes qui les premières établirent les oracles dans ces deux nations. Quand je demandai aux prêtres d'où ils le savaient si positivement , ils me répondirent qu'ils avaient fait d'abord de grandes recherches sur le sort de ces femmes , sans pouvoir les découvrir ; mais qu'enfin ils avaient appris ce qu'ils venaient de me raconter. Voilà ce

que j'ai entendu dire aux prêtres de Thèbes; d'un autre côté les prophétesses de Dodone prétendent que deux colombes noires, envolées de Thèbes d'Égypte, arrivèrent l'une en Libye et l'autre à Dodone; que celle-ci se percha sur un hêtre, et fit entendre une voix humaine, disant qu'il fallait établir en ce lieu un oracle de Jupiter; et que ceux de Dodone prenant cet oracle pour divin, l'exécutèrent dès lors. La colombe qui s'envola en Libye prescrivit aux Libyens d'établir l'oracle d'Ammon, qui est aussi de Jupiter. Ainsi parlaient les prophétesses de Dodone, dont la plus âgée s'appelait Proménia, celle qui la suivait Timarète, et la plus jeune Timandre. Les autres Dodonéens, qui habitent autour du temple étaient d'accord avec elles sur ces faits; pour moi, voici quelle est mon opinion. S'il est vrai que les Phéniciens aient emmené ces femmes saintes, et en aient vendu l'une en Libye et l'autre en Grèce, il m'est avis que celle-ci fut vendue dans le pays actuellement nommé Grèce, ou, comme on disait alors, Pélasgie, et conduite chez les Thesprotes; qu'ensuite, pendant son esclavage, elle fonda sous un hêtre un sanctuaire de Jupiter. Il était naturel qu'une femme attachée au service de ce dieu à Thèbes en conservât le souvenir dans le pays où elle était arrivée. Enfin, du moment qu'elle entendit la langue grecque, elle se mit à expliquer les oracles, et dit que sa sœur avait été vendue en Libye par les mêmes Phéniciens qui l'avaient vendue elle-même. Pour ce

qui est du nom de colombes que donnaient à ces femmes les Dodonéens, il vint, je pense, de ce que leur langage leur parut ressembler à celui des oiseaux; et vite avec le temps, lorsque la femme prononça des sons intelligibles pour eux, ils dirent que la colombe avait fait entendre une voix humaine; mais tant qu'elle avait parlé une langue barbare, elle leur avait semblé gazouiller comme les oiseaux. Autrement serait-il possible qu'une colombe prit une voix humaine? Enfin, en disant que la colombe était noire, ils indiquent clairement que cette femme était Égyptienne. Ajoutez que la manière de rendre les oracles à Thèbes et à Dodone est à peu près semblable. C'est aussi d'Égypte qu'est venue la divination par voie de victimes.

Les Égyptiens sont les premiers des hommes qui aient institué les solennités, les pompes, et les supplications. C'est d'eux que les Grecs les ont apprises; et la preuve, c'est que chez les Égyptiens ces cérémonies subsistent depuis une haute antiquité, tandis que chez les Grecs elles sont de date récente. Les Égyptiens ne se bornent pas à célébrer une seule solennité par année: ils en ont plusieurs. La plus grande, la plus fréquentée de toutes est celle de Diane dans la ville de Bubaste; après vient celle d'Isis célébrée dans la ville de Busiris, où est le plus grand temple d'Isis; cette ville est située au milieu du Delta d'Égypte. Isis signifie Cérés dans la langue grecque. La troisième solennité est celle de

Minerve à Saïs ; la quatrième celle du Soleil à Hélio-  
polis ; la cinquième celle de Latone à Butos ; et  
la sixième celle de Mars à Paprémis. On se rend à  
Bubaste pour la fête sur des barques chargées d'une  
foule immense d'hommes et de femmes. Pendant toute  
la navigation , des femmes font claquer des casta-  
gnettes , et des hommes jouent de la flûte ; le reste  
chante et bat des mains. Quand ils arrivent devant  
une ville , ils poussent la barque à terre ; une partie  
des femmes continuent à faire ce que j'ai dit ; d'au-  
tres plaisantent , appelant à grands cris les femmes  
de cette ville ; d'autres enfin se mettent à danser.  
Cela se répète tout le long du fleuve. Arrivés à Bu-  
baste , ils célèbrent la fête par de grands sacrifices,  
et il se fait alors une plus grande consommation de  
vin de vigne que durant tout le reste de l'année.  
Y prend part tout ce qui est homme ou femme ,  
hormis les enfants ; aussi se rassemble-t-il jusqu'à  
700,000 personnes , à ce que disent les gens du pays.  
— A Busiris la fête d'Isis se célèbre comme je l'ai  
dit plus haut. Tous les assistants, hommes ou fem-  
mes , qui s'y trouvent par milliers , se frappent après  
le sacrifice ; mais en quel honneur , c'est ce qu'il ne  
m'est pas permis de dire. Ceux des Cariens qui ha-  
bitent en Égypte enchérissent encore sur les autres ,  
au point de se déchirer le front avec des couteaux ;  
ce qui fait bien voir qu'ils sont étrangers , et non  
pas Égyptiens. — A Saïs ceux qui se rassemblent pour  
le sacrifice allument tous dans la même nuit une

multitude de lampions rangés en plein air tout autour des maisons. Ces lampions sont des vases remplis de sel et d'huile, avec une mèche qui surnage; ils brûlent toute la nuit. Cela s'appelle la fête de l'*Illumination*. Ceux des Égyptiens qui ne peuvent s'y rendre, attendent la nuit du sacrifice, et allument de leur côté des lampions; en sorte que cette nuit là non-seulement Saïs, mais l'Égypte tout entière est illuminée. Pourquoi cette nuit est-elle ainsi honorée par des lumières, c'est ce qu'on explique par un motif religieux. — A Héliopolis et à Butos on se borne à faire des sacrifices. A Paprémis on y joint des fêtes, comme dans le reste du pays. Au moment où le soleil commence à baisser, il ne reste qu'un petit nombre de prêtres à la garde de la statue du dieu (*Mars*); la plupart, armés de massues de bois, se placent à l'entrée du temple; d'autres hommes au nombre de plus de mille, en exécution d'un vœu, se rangent en foule du côté opposé, pareillement armés de bâtons. Dès la veille, la statue, qui est dans un petit temple de bois doré, a été transportée vers un autre édifice sacré, où le petit nombre de prêtres restés à sa garde la traînent sur un char à quatre roues, avec le temple qui la renferme. Ceux qui sont placés dans le vestibule ne la laissent pas entrer. Alors ceux qui ont juré de défendre le dieu lui prêtent main forte, et frappent les opposants. Il s'engage ainsi un combat acharné; ils se fracassent la tête, et plusieurs, à ce que je crois, meurent de

leurs blessures. Néanmoins les Égyptiens prétendent qu'il n'y périt jamais personne. Les gens du pays attribuent à cette cérémonie l'origine suivante. Dans ce temple, disent-ils, habitait la mère du dieu Mars : celui-ci qui avait été élevé ailleurs, étant devenu grand, voulut venir vers sa mère; mais les ministres du temple, qui ne l'avaient pas encore vu, ne lui permirent pas d'entrer et le repoussèrent. Alors le dieu amena d'une autre ville des hommes qui maltraitèrent fort les ministres du temple, et Mars put entrer vers sa mère. C'est en mémoire de cet événement que le combat dont je viens de parler a lieu dans la fête de Mars.

L'Égypte, bien qu'elle confine à la Libye, ne produit pas beaucoup d'espèces d'animaux; mais tous ceux qui s'y trouvent, domestiques ou non, sont réputés sacrés. Dire pourquoi, ce serait descendre sur le terrain de la religion, ce que j'ai soin d'éviter. Si j'en ai touché quelque point, c'est que j'ai été surpris par la nécessité. Voici quel est l'usage relatif à ces animaux. Des gardiens sont désignés pour veiller à la nourriture de chacun d'eux; ce sont des Égyptiens, hommes ou femmes, dont la charge est héréditaire. Tous les habitants des villes, quand ils s'acquittent de quelque vœu fait à la divinité à laquelle appartient l'animal, rasant en tout ou en partie la tête de leurs enfants, pèsent à la balance contre de l'argent les cheveux coupés, et en donnent l'équivalent à la gardienne des animaux; celle

ci achète des poissons pour cette somme, et les donne à manger aux animaux. Telle est leur nourriture. Il y a peine de mort pour qui tue volontairement un animal sacré; si c'est par mégarde, il paie un amende, qui est fixée par les prêtres. Mais quiconque tue un ibis ou un milan, volontairement ou non, est condamné à mort sans rémission.

Les animaux domestiques sont assez nombreux en Égypte, et ils le seraient bien davantage, si telles n'étaient pas les mœurs des chats. Lorsque les femelles ont mis bas, elles ne vivent plus avec les mâles, et les repoussent; mais ceux-ci ont recours à la ruse: ils enlèvent les petits à la mère, et les tuent, sans les manger pourtant. Alors les femelles privées de leurs petits désirent en avoir d'autres, et reviennent vers les mâles; car cet animal aime beaucoup sa progéniture. De plus, s'il survient un incendie, les chats semblent entraînés par une force divine. Quoique les Égyptiens, se plaçant de distance en distance, ne songent qu'à les retenir, et négligent même pour cet effet d'éteindre le feu, les chats se glissent dans les intervalles, ou sautent par-dessus les hommes, pour se précipiter dans les flammes. En pareil cas les Égyptiens prennent un grand deuil. Si un chat meurt d'une mort naturelle dans une maison, tous ceux qui l'habitent se rasent seulement les sourcils; s'il meurt un chien, ils se rasent la tête et le reste du corps. Après leur mort, les chats sont transportés à Bubaste dans des cellules

sacrées, où ils sont embaumés et ensevelis. Pour les chiens, chaque ville les enterre dans des tombeaux sacrés, de même que les ichneumons. Les musaraignes et les milans sont portés à Butos, et les ibis à Hermopolis. Enfin les ours, qui sont rares, et les loups, qui ne sont guère plus grands que des renards, sont inhumés dans le lieu même où ils sont trouvés morts.

Quant aux crocodiles, voici quelle est leur nature. Pendant les quatre mois les plus froids de l'hiver, cet animal ne mange rien. Il est quadrupède et amphibie; car il pond ses œufs à terre où ils éclosent, passe la majeure partie du jour à sec, et toute la nuit dans le fleuve, dont l'eau est plus chaude alors que l'air et la rosée. De tous les animaux connus, aucun n'a un accroissement si prodigieux; car ses œufs ne sont pas beaucoup plus gros que ceux des oies, et le petit qui en sort est de taille analogue; mais en grandissant il atteint jusqu'à dix-sept coudées et même plus. Il a des yeux de cochon, des dents et des défenses proportionnées à la grandeur de son corps. Seul de tous les animaux il n'a pas de langue. Seul aussi, au lieu de mouvoir la mâchoire inférieure, il abaisse contre elle la mâchoire supérieure. Il a des griffes très-fortes, et une peau écailleuse, impénétrable sur le dos. Aveugle dans l'eau, il a en plein air la vue perçante. Comme il habite le fleuve, il a l'intérieur de la gueule toujours plein de sangsues. Tous les oiseaux et les autres animaux

le fuient : le trochile est le seul avec lequel il vive en paix , parce que cet oiseau lui rend service. En effet lorsque le crocodile sort de l'eau pour aller sur la terre , et qu'il ouvre la gueule (ce qu'il a coutume de faire en se tournant vers le zéphyr) , le trochile se glisse dans sa gueule , et avale les sangsues. Soulagé par cet office , le crocodile ne lui fait aucun mal.

Quelques Égyptiens regardent les crocodiles comme sacrés ; d'autres au contraire les traitent en ennemis. Ceux de Thèbes et des environs du lac Méris ont la ferme persuasion que ces animaux sont sacrés. Ils entretiennent même un crocodile choisi entre tous , et qu'ils sont parvenus à apprivoiser. Ils lui mettent des pendants d'oreilles en or et en pierres précieuses , et des bracelets aux pattes de devant ; ils lui apportent des mets particuliers et des sacrifices ; enfin , après l'avoir soigné de leur mieux durant sa vie , ils l'embaument après sa mort , et l'inhument dans un tombeau sacré. Au contraire ceux qui habitent la ville d'Éléphantine mangent les crocodiles , bien loin de les avoir pour sacrés. Au reste le véritable nom de ces animaux n'est pas crocodiles , mais *champsas*. Ce sont les Ioniens qui les ont appelés crocodiles , à cause de leur ressemblance avec les lézards (*en grec crocodiles*) qu'on voit sur les murailles.

Il y a diverses manières de faire la chasse aux crocodiles ; celle qui me paraît la plus curieuse est

celle-ci. On jette pour amorce dans le fleuve un dos de porc attaché à un hameçon; et sur la rive on tient un cochon de lait vivant, que l'on frappe. Le crocodile entendant la voix s'approche, rencontre l'appât, et l'avale. Alors on le tire sur le bord, et avant tout le chasseur lui bouche les yeux avec de la glaise; par ce moyen il s'en rend maître sans difficulté; autrement il aurait de la peine.

Les hippopotames sont sacrés dans le nome Papyrémite, mais non dans le reste de l'Égypte. Voici la description de cet animal. Il est quadrupède, pied fourchu, sabot de bœuf, nez plat, défenses apparentes, la crinière, la queue, et la voix d'un cheval. Sa grandeur est celle d'un bœuf de haute taille. Sa peau est tellement épaisse qu'une fois séchée elle sert à faire des manches de javelots. On trouve aussi des loutres dans le Nil, et les Égyptiens les regardent comme sacrées. Les seuls poissons réputés sacrés sont la lépidote (*poisson à écailles*) et l'anguille; elles sont consacrées au Nil. Enfin parmi les oiseaux, le tadorne (*espèce de canard*) est sacré.

Il existe encore un oiseau sacré qu'on nomme Phénix. Je ne l'ai jamais vu, si ce n'est en peinture; car il ne paraît que rarement en Égypte, et par intervalles de cinq cents ans, à ce que disent ceux d'Héliopolis. Ils prétendent qu'il ne paraît qu'à la mort de son père. Si cet oiseau ressemble au portrait qu'on en fait, son plumage est couleur d'or et rouge; ses contours et sa taille se rapprochent

beaucoup de l'aigle. On raconte de ce phénix des choses qui me paraissent incroyables. On prétend qu'il vient d'Arabie à Héliopolis pour apporter le corps de son père enveloppé de myrrhe, et qu'il l'ensevelit dans le temple du Soleil. Voici, à ce qu'on assure, de quelle manière il s'y prend. Il commence par former un œuf de myrrhe aussi grand qu'il peut le porter, et après avoir essayé si le poids n'excède pas ses forces, il vide l'œuf, y place le corps de son père, et referme l'ouverture avec de la myrrhe; ainsi le poids se trouve être le même qu'il était avant l'insertion du corps. Il le transporte ensuite en Égypte, dans le temple du Soleil. Tel est le récit qu'on fait sur cet oiseau.

Dans les environs de Thèbes, on rencontre des serpents sacrés, qui ne sont nullement dangereux pour les hommes; ils sont assez petits, et portent deux cornes sur le sommet de la tête. Quand ces serpents viennent à mourir, on les ensevelit dans le temple de Jupiter, car ils passent pour consacrés à ce Dieu.

Il est en Arabie, à peu de distance de Butos, un endroit où je me suis rendu moi-même pour recueillir des renseignements sur les serpents ailés. J'y vis des os de serpents et des épines en quantité inconcevable. De ces tas d'épines les uns étaient plus ou moins grands, les autres plus petits; ces derniers étaient les plus nombreux. L'endroit où sont répandues ces épines est une vaste plaine faisant suite

à celle d'Égypte, et dans laquelle on pénètre par un défilé de montagnes. On assure qu'au printemps on voit arriver d'Arabie vers l'Égypte des serpents ailés; mais les oiseaux ibis viennent à leur rencontre au débouché du défilé, leur ferment le passage, et les tuent. Les Arabes disent que c'est pour cette raison que les Égyptiens vénèrent si fort l'ibis; et les Égyptiens en conviennent eux-mêmes.

L'ibis est parfaitement noir par tout le corps; il a les jambes d'une grue, le bec fortement crochu, et la taille d'un râle d'eau. Telle est la figure des ibis noirs, de ceux qui combattent les serpents. Pour les ibis qu'on rencontre plus communément (car il y en a deux espèces), ils ont la tête et le cou dégarnis de plumes; le plumage blanc, sauf l'extrémité des ailes et du croupion, qui sont d'un beau noir, aisi que la tête et le cou; les jambes et le bec sont semblables à ceux des ibis sacrés. Quant aux serpents, leur forme est celle des hydres. En place d'ailes, ils portent des membranes, à peu près comme les chauves-souris. C'est tout ce que j'avais à dire sur les animaux sacrés.

Les Égyptiens qui habitent les terres cultivées sont de tous les hommes ceux qui exercent le plus leur mémoire; aussi sont-ils les plus savants des peuples à moi connus. Ils ont pour habitude réglée de se purger trois jours de suite chaque mois, et d'entretenir leur santé par des vomitifs et des clystères, persuadés que c'est des aliments que nais-

sent toutes les maladies. Il est vrai que les Égyptiens et les Libyens sont les plus sains de tous les hommes ; mais la cause en est , je pense , dans la stabilité de leur climat , exempt de ces changements de température , d'où proviennent la plupart des maladies. Ils mangent du pain d'épeautre , qu'ils appellent *cylleste* , et font usage de vin d'orge , car il n'y a pas de vignes dans le pays. Ils se nourrissent de poissons ou crus et desséchés au soleil , ou préparés dans la saumure. Parmi les oiseaux , ils mangent les cailles , les canards , et la menue volaille crue et salée. Pour les autres espèces de volatiles ou de poissons , à part celles qui sont désignées comme sacrées , ils les font bouillir ou rôtir. Dans les sociétés des gens riches , quand on est après diner , un homme porte autour de la table un cercueil de bois contenant la figure d'un mort artistement imitée par la peinture , et grande d'une ou de deux coudées. Il la montre à chacun des convives en disant : Regarde cette image , bois et te réjouis ; car une fois mort , tu seras tel. — Cet usage s'observe dans tous les festins.

Fidèles aux institutions de leurs pères , les Égyptiens n'en introduisent point de nouvelles. Entre autres coutumes remarquables , ils ont un hymne qui se chante aussi en Phénicie , à Cypre , et ailleurs. Cet hymne porte différents noms suivant les peuples ; mais il est précisément le même que les Grecs chantent sous le nom de *Linus*. En sorte que , parmi toutes

les choses qui m'ont frappé en Égypte, je me suis demandé avec étonnement d'où ils peuvent avoir pris cet hymne qu'ils chantent de temps immémorial. Ce Linus est appelé par les Égyptiens *Manéros*. Ils disent qu'il fut le fils unique du premier roi de l'Égypte, qu'il mourut d'une mort prématurée, et fut honoré par cette complainte qui est le plus ancien et l'unique chant des Égyptiens. Un autre point sur lequel les Égyptiens se rapprochent, non pas de tous les Grecs, mais des seuls Lacédémoniens, c'est que les jeunes gens, quand un vieillard se trouve sur leur passage, lui cèdent le pas, se rangent de côté, et à son approche se lèvent de leurs sièges. Mais un usage qui ne se retrouve nulle part en Grèce, c'est qu'au lieu de se saluer lorsqu'ils se rencontrent, ils s'inclinent en abaissant la main jusqu'au genou.

Leurs vêtements consistent en une tunique de lin, garnie de franges autour des jambes, et nommée *calasire*, et en un manteau de laine blanche qu'ils jettent par-dessus. Cependant personne n'entre dans les temples avec de la laine, ou n'est enterré vêtu de laine; ce serait une impiété. En cela ils sont d'accord avec les initiés aux mystères d'Orphée, à ceux de Bacehus (qui sont d'origine égyptienne), et avec les Pythagoriciens; car aucun d'eux ne doit être enseveli dans des vêtements de laine. On en donne une raison religieuse.

Les Égyptiens sont encore les auteurs de diverses

inventions , comme par exemple , à quel dieu chaque mois , chaque jour est dédié ; quel sort , quel caractère , quelle fin chaque homme doit avoir d'après le jour de sa naissance. Les poètes grecs ont tiré parti de ces inventions. Enfin les Égyptiens ont découvert plus de prodiges qu'aucun autre peuple. Lorsqu'un prodige a lieu , ils en gardent par écrit l'événement ; et si dans la suite , il se présente quelque fait du même genre , ils jugent qu'il aura le même résultat. Quant à la divination , ils pensent que cet art n'appartient à aucun homme , mais seulement à quelques-uns des dieux. Ils ont des oracles d'Hercule , d'Apollon , de Minerve , de Diane , de Mars , de Jupiter , et surtout celui de Latone à Buto , qu'ils tiennent le plus en honneur. La manière de rendre les oracles n'est pas partout la même ; elle varie suivant les lieux.

L'art de la médecine est partagé chez eux de sorte que pour chaque espèce de maladies il y a un médecin particulier. Aussi tout est-il plein de médecins : il y en a pour les maux d'yeux , de tête , de ventre , et pour les maladies secrètes.

Les deuils et les funérailles ont lieu de la manière suivante. Au décès d'un homme de quelque considération , tout ce qu'il y a de femmes dans la maison se couvre de terre la tête et même le visage ; puis laissant le mort dans sa demeure , elles parcourent la ville en se frappant , la ceinture serrée et le sein découvert ; avec elles sont toutes leurs parentes.

De leur côté les hommes se frappent également, ceints de la même manière. Après cela ils portent le mort à embaumer.

L'embaumement s'exécute par des gens établis pour cet office, et qui en font métier. Lorsqu'on leur présente un mort, ils montrent à ceux qui l'apportent des modèles de momies imitées en bois peint. Ils commencent par la méthode la plus perfectionnée (celle de celui que je ne peux nommer en pareille matière); ensuite ils font voir la seconde, qui est inférieure et moins dispendieuse, enfin la troisième, celle qui coûte le moins, et demandent d'après laquelle ont veut qu'ils préparent le mort. Les parents conviennent du prix et se retirent. Les embaumeurs restent dans leur maison, et procèdent à l'opération, qui se fait de la manière suivante, en commençant par la plus perfectionnée. D'abord, avec un fer recourbé, ou par le moyen de quelques drogues qu'ils y versent, ils extraient par les narines la cervelle. Ensuite, avec une pierre tranchante d'Éthiopie, ils fendent le ventre de côté, et retirent tous les intestins. Quand ils l'ont nettoyé, lavé avec du vin de palmier, puis avec des aromates broyés, ils le remplissent de myrrhe pure et pilée, de casie, et de toutes sortes de parfums, excepté d'encens; après quoi ils le recousent. Cela fait, ils couvrent le corps de nitre pour le dessécher, et le laissent pendant soixante et dix jours; il n'est pas permis de l'y tenir davantage.

Quand ces jours sont écoulés, ils lavent le cadavre, et le roulent tout entier dans des bandes de toile de byssus enduites d'une espèce de gomme, dont les Egyptiens se servent habituellement en place de colle. Les parents viennent alors recevoir le corps, et font faire une caisse en bois et de figure humaine, dans laquelle ils placent le mort. Ils la ferment à clef, et la déposent dans une chambre sépulcrale, où ils la dressent contre le mur. Telle est la manière la plus somptueuse d'embaumer les morts.

Pour ceux qui préfèrent une méthode plus simple et moins coûteuse, la préparation se fait comme ceci. On remplit de lavements d'huile de cèdre le ventre du cadavre, sans l'ouvrir et sans en extraire les intestins, mais en ayant soin que l'injection ne ressorte pas. On laisse ensuite le corps se dessécher pendant les soixante-dix jours; au bout de ce temps on fait sortir la cédrie qu'on y avait introduite. Cette liqueur est si active, qu'elle dissout et entraîne avec elle les viscères et les intestins. Les chairs sont desséchées par le nitre; en sorte qu'il ne reste du mort que la peau et les os. Après cela, on rend le cadavre, sans plus de façons.

La troisième manière d'embaumer est celle qu'emploient les gens peu aisés. On nettoie le ventre par des purgations; on laisse le corps se dessécher pendant les soixante-dix jours, après quoi on le rend pour être emporté.

Lorsqu'un Égyptien ou un étranger périt des morsures d'un crocodile ou dans les eaux du Nil, la première ville où il est jeté par le fleuve est tenue de le faire embaumer, de l'orner le mieux possible, et de l'ensevelir dans un tombeau sacré. Personne ne peut le toucher, pas même ses parents ni ses amis; ce sont les prêtres du Nil qui le prennent et l'ensevelissent comme les restes d'un être plus qu'humain.

Les Égyptiens se gardent d'adopter les coutumes grecques, et en un mot les coutumes étrangères; cette répugnance est générale en Égypte. Il y a néanmoins dans le nome Thébain et non loin de Néapolis une grande ville, nommée Chemnis, où est un temple de Persée fils de Danaé. La forme en est carrée, et tout autour s'élèvent des palmiers. Les propylées de ce temple, construits en pierres et de grande dimension, sont surmontés de deux statues colossales de marbre. Dans l'enceinte est le temple, qui renferme la statue de Persée. Les Chemnites assurent que ce héros apparaît souvent dans leur pays et surtout dans le temple, et qu'ils y ont trouvé une de ses sandales, qui avait deux coudées de long. A les en croire, toutes les fois qu'il se montre l'Égypte est dans l'abondance. En l'honneur de Persée ils ont, comme les Grecs, institué des jeux gymniques complets, dont les prix sont du bétail, des étoffes, et des peaux. Quand je leur demandai pourquoi ils étaient les seuls à

qui Persée apparût, et pourquoi ils s'étaient séparés du reste de l'Égypte en instituant des jeux gymniques, ils me répondirent que Persée était leur compatriote, puisque Danaüs et Lyncée, ancêtres de ce héros, étaient de Chemnis, d'où ils avaient passé en Grèce; qu'arrivé en Égypte, pour la même raison que disent les Grecs, c'est-à-dire pour apporter de Lycie la tête de la Gorgone, Persée était venu à Chemnis, ville dont le nom lui avait été appris par sa mère; qu'il y avait reconnu tous ses parents; qu'enfin c'était lui-même qui avait demandé l'établissement des jeux gymniques.

Toutes ces coutumes appartiennent aux peuples qui habitent au-dessus de la partie marécageuse de l'Égypte. Ceux des marais ont en général les mêmes usages que les autres Égyptiens; par exemple ils épousent chacun une seule femme, de même que les Grecs. Mais pour se procurer aisément leur subsistance, ils ont découvert différents moyens qui leur sont particuliers. Lorsque le fleuve s'enfle et fait de la plaine une mer, il naît dans l'eau une grande quantité d'une espèce de lis que les Égyptiens appellent *lotos*. Ils les fauchent, les séchent au soleil, en mondent l'intérieur qui est semblable à la graine de pavot, et en font des pains qui se cuisent au feu. La racine du lotos est également bonne à manger, et de saveur douce; elle est à peu près ronde et de la grosseur d'une pomme. On trouve aussi d'autres lis, qui ressemblent aux roses, et

naissent , cõme le lotos , dans le fleuve . Le fruit est contenu dans une enveloppe distincte de la fleur , et qui croit à côté de la racine ; il a tout à fait l'apparence des gâteaux de cire des mouches à miel . Ce fruit renferme plusieurs grains de la grosseur d'un noyau d'olive , et qu'on mange frais ou séchés . Pour ce qui est du byblos (*papyrus*) annuel , après l'avoir arraché des marais , ils coupent le sommet de la tige qui est réservé à un autre usage ; ce qui reste , c'est-à-dire le bas , qui est long d'à peu près une coudée , se mange ou se vend . Ceux qui veulent faire du byblos un mets exquis , le font passer au four avant de le manger . Quelques-uns des Égyptiens ne vivent que de poissons . Quand ils les ont pris , ils les curent , les exposent au soleil , et les mangent secs .

Les poissons de passage ne se trouvent guère dans les canaux du fleuve ; ils vivent dans les lacs , d'où ils sortent en troupe pour aller à la mer , lorsqu'il leur prend envie de frayer . Les mâles précèdent , et les femelles suivent . Quand celles-ci sont pleines , elles remontent de la mer dans leur séjour accoutumé . Alors ce ne sont plus les mâles , ce sont les femelles qui vont en tête . Chemin faisant , elles répandent leur frai , qui consiste en petits grains ; les mâles qui suivent les avalent . Ces petits grains sont autant de poissons ; ceux qui ne sont pas avalés par les mâles se développent et deviennent grands . Les poissons qui sont pris en descendant le fleuve

ont la tête meurtrie du côté gauche , tandis que ceux qu'on prend lorsqu'ils remontent l'ont meurtrie du côté droit. Cela vient de ce qu'ils longent la terre à gauche en se rendant à la mer, et à droite quand ils reviennent, se serrant et se pressant le plus possible contre le bord , afin de ne pas manquer la route , et de n'être pas entraînés par le courant. Aussitôt que le Nil déborde, les creux de la terre et les mares qui sont le long des rives commencent à se remplir d'eau, et à l'instant on y voit paraître une multitude de petits poissons. D'où proviennent ces animaux, c'est ce que je crois avoir découvert. Lorsque l'année précédente le Nil est rentré dans son lit, les poissons pondent leurs œufs dans la vase, et se retirent avec les dernières eaux; et lorsque le retour des saisons ramène le fleuve sur les terres, ces œufs éclosent aussitôt. Mais en voilà assez sur ce chapitre.

Les Égyptiens qui habitent les marais font usage de l'huile qu'ils tirent des fruits du ricin (en langue égyptienne *kiki*). Cette récolte se fait de la manière suivante. Sur les bords des canaux et des lacs, ils sèment cette plante qui croît naturellement en Grèce; mais elle y est sauvage, tandis qu'en Égypte elle porte des fruits abondants qui ont une odeur fétide. Après les avoir ramassés, les uns les concassent et les pressent, les autres les font cuire et recueillent la matière qui en découle. Cette matière est grasse, et s'emploie pour les lampes en place d'huile d'olive; mais elle répand une odeur forte.

Contre les cousins , qui abondent en Égypte , ils ont imaginé divers préseryatifs. Ceux qui habitent au-dessus des marais en sont garantis par leurs tours , sur lesquelles ils montent pour dormir ; car le vent empêche les cousins de voler haut. Ceux qui habitent dans le voisinage des marais ont recours à un autre expédient. Chacun d'eux possède un filet , dont il se sert le jour pour prendre des poissons , et la nuit pour entourer le lit sur lequel il repose ; il se glisse dessous , et dort ainsi. Les cousins , qui le piqueraient au travers d'une enveloppe de drap ou de toile , n'essaient pas seulement de le faire au travers du filet.

Les bateaux de transport sont faits d'un bois épineux , assez semblable au lotos de Cyrène , et dont la résine est de la gomme. On taille ce bois en plateaux longs de deux coudées , qu'on assemble comme des briques ; on assujettit ces plateaux au moyen de chevilles longues et fortes , sans faire usage de côtes. Quand le corps du bateau est ainsi formé , on étend des traverses par-dessus , et l'on calfate intérieurement les jointures avec du papyrus. Le gouvernail plonge au travers du plancher ; le mât est fait de bois d'épine , et les voiles de papyrus. Ces bateaux ne peuvent pas remonter le fleuve , à moins qu'il ne règne un bon vent ; on les remorque de terre. Pour descendre le courant , on a une planche de tamarin , de la forme d'une porte , et doublée d'une claie de roseaux ; on a de plus une pierre trouée , pesant

au moins deux talents. En avant de la barque on jette la planche retenue par une corde, et en arrière la pierre attachée pareillement. La planche portée par le courant vogue avec rapidité et entraîne la barque (cette sorte d'embarcation se nomme *baris*) ; tandis que la pierre, tirée par derrière et touchant le fond, règle la marche du bateau. Il y a une immense quantité de ces barques, et quelques-unes portent plusieurs milliers de talents.

Lorsque le Nil inonde la contrée, les villes seules paraissent au-dessus des eaux, et ressemblent tout à fait aux îles de la mer Égée. Tout le reste de l'Égypte devient une mer. Dès ce moment la navigation a lieu non plus en suivant le lit du fleuve, mais à travers la plaine. Ainsi pour aller de Naucratis à Memphis, on passe à côté des pyramides, tandis que la voie ordinaire est par la pointe du Delta et la ville de Cercasore. De même pour aller de la mer ou du Canobe à Naucratis, on traverse la plaine, et l'on passe par les villes d'Anthylle et d'Archandre. De ces deux villes, celle d'Anthylle qui est considérable est toujours donnée à la femme du gouverneur de l'Égypte, pour fournir à sa chaussure. Cet usage subsiste depuis la conquête de l'Égypte par les Perses. La seconde ville, celle d'Archandre, me paraît devoir son nom au gendre de Danaüs, Archandre fils de Phthius et petit-fils d'Achéus. Il se peut qu'il y ait eu quelque autre Archandre; mais ce qui est sûr, c'est que ce nom n'est pas égyptien.

Jusqu'ici j'ai parlé comme témoin oculaire, d'après mes opinions ou mes recherches. Je vais à présent rapporter les traditions égyptiennes, telles que je les ai entendues. Il s'y mêlera cependant encore quelques-unes de mes propres observations.

Ménès fut, au dire des prêtres, le premier roi de l'Égypte. Il construisit les digues de Memphis. Avant lui le Nil coulait tout entier au pied des montagnes sablonneuses qui confinent à la Libye. Ménès fit élever une chaussée, environ cent stades au-dessus de Memphis, pour redresser le coude que le fleuve faisait vers le midi. Par ce moyen l'ancien lit fut mis à sec, et le Nil coula dans un canal à égale distance des deux chaînes de montagnes. Aujourd'hui encore, l'endroit où ce coude du Nil a été barré pour en régulariser le cours, est soigneusement gardé par les Perses, qui chaque année renforcent la digue. En effet, si le fleuve voulait rompre et surmonter cette barrière, toute la ville de Memphis courrait risque d'être submergée. Lorsqu'il eut ainsi mis à sec l'ancien lit du fleuve, Ménès, ce premier roi de l'Égypte, bâtit sur cet emplacement la ville qui s'appelle aujourd'hui Memphis, et qui est située dans la partie étroite de l'Égypte. Il fit creuser en dehors de cette ville un lac qui l'enveloppe au nord et au couchant (du côté de l'orient le Nil lui-même lui sert de défense); enfin il fit élever dans Memphis un vaste et magnifique temple de Vulcain.

Après Ménès les prêtres énumèrent d'après un livre les noms de trois cent trente autres rois. Dans cette longue suite de générations d'hommes, il ne se trouve que dix-huit Éthiopiens, et une femme du pays; tous les autres sont des Égyptiens. Cette femme qui fut reine d'Égypte s'appelait Nitocris, comme celle de Babylone. On raconte que, pour venger son frère (tué par les Égyptiens dont il était roi, et qui après cette action donnèrent la royauté à sa sœur), Nitocris fit périr par ruse un grand nombre d'Égyptiens. Elle fit construire, sous quelque nouveau prétexte, mais avec un dessein arrêté, un édifice spacieux et souterrain; puis elle convia tous ceux qu'elle savait avoir trempé dans le meurtre de son frère, leur donna un grand repas, et pendant qu'ils étaient à table, fit entrer le fleuve par un large canal secret. Voilà ce que les prêtres disent de Nitocris; ils ajoutent qu'après cette action elle se précipita elle-même dans une salle remplie de cendres, afin d'échapper à la vengeance des Égyptiens.

Les autres rois ne furent point illustres, et ne firent aucun ouvrage mémorable; le seul Méris, le dernier de tous, laissa divers monuments, tels que les propylées du temple de Vulcain, tournés vers le nord; le lac qu'il fit creuser, et dont j'indiquerai plus tard la circonférence; enfin les pyramides élevées au milieu, et dont je ferai connaître les dimensions en même temps que celles du lac. Tels

furent les ouvrages de Méris, les autres rois n'en firent aucun. Je laisserai donc de côté ces monarques pour citer celui qui leur succéda, et qui se nommait Sésostris.

S'il faut en croire les prêtres, ce prince partit du golfe arabe sur des vaisseaux longs, et subjuga d'abord les peuples qui habitent les côtes de la mer Érythrée, jusqu'à ce qu'en continuant de s'avancer il parvint dans une mer qui n'est plus navigable, tant il y a de bas-fonds. De là, disent toujours les prêtres, Sésostris revint en Égypte, et prenant une grande armée il se mit en marche par le continent, subjuguant tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Quand il eut affaire à des peuples vaillants et fortement attachés à la liberté, il éleva dans leur pays des colonnes, avec des inscriptions portant son nom, celui de sa patrie, et la marque de sa victoire. Mais au contraire quand il prit les villes sans peine et sans coup férir, il y éleva des colonnes portant la même inscription, mais il y ajouta une figure de femme comme un emblème de leur lâcheté. Sésostris traversa de la sorte tout le continent; il passa même d'Asie en Europe, et soumit les Scythes et les Thraces. C'est jusque-là et non plus avant que me paraît avoir pénétré l'armée égyptienne; en effet dans ces pays on voit encore les colonnes, tandis qu'on n'en trouve plus au delà.

Ensuite Sésostris revint sur ses pas. Arrivé sur les bords du Phase, il y laissa pour habitants une por-

tion de son armée; peut-être aussi les soldats, fatigués de ses courses, s'arrêtèrent-ils là de leur propre mouvement, c'est ce que je ne saurais décider. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Colques sont d'origine égyptienne. Je l'avais déjà remarqué moi-même, avant de l'avoir ouï dire à d'autres. Quand j'eus fait cette observation, je questionnai les deux peuples, et je trouvai que les Colques se souviennent mieux des Égyptiens, que ceux-ci ne se souviennent des Colques; cependant les Égyptiens me dirent qu'ils croyaient que les Colques avaient fait partie de l'armée de Sésostris. Ce qui me l'avait fait conjecturer, c'est qu'ils ont le teint noir et les cheveux crépus. Il est vrai que cela ne signifie pas grand'chose, car il y a d'autres peuples qui sont ainsi; mais voici une plus forte preuve. De tous les hommes, les Colques, les Égyptiens, et les Éthiopiens sont les seuls qui aient de tout temps pratiqué la circoncision; en effet les Phéniciens et les Syriens de Palestine avouent qu'ils ont appris cette coutume des Égyptiens, tandis que les Syriens des bords du Thermodon et du fleuve Parthénus, ainsi que les Macrons leurs voisins disent l'avoir récemment empruntée des Colques. Or ces peuples sont les seuls qui pratiquent la circoncision, et tous paraissent le faire à l'imitation des Égyptiens. Quant à ceux-ci et aux Éthiopiens, je ne peux affirmer lesquels ont reçu des autres cet usage, qui est chez eux de toute antiquité; mais que ce soit, comme je l'ai

dit, par le commerce avec l'Égypte que les autres peuples ont appris la circoncision, c'est ce dont voici une preuve convaincante. Ceux des Phéniciens qui sont en relation avec les Grecs ont cessé d'imiter cet usage de l'Égypte, et ne circoncisent plus leurs enfants. Qu'il me soit permis d'ajouter encore un mot pour montrer combien les Colques ressemblent aux Égyptiens. Ces deux peuples sont les seuls qui travaillent le lin de la même manière. Leur genre de vivre et leur langage ont beaucoup de conformité. Le lin de Colchide est appelé sardonique par les Grecs, tandis que celui qui vient d'Égypte garde le nom d'égyptien.

Mais pour revenir aux colonnes qu'éleva dans ces contrées le roi d'Égypte Sésostris, la plupart ne subsistent plus actuellement. J'en ai cependant encore vu moi-même dans la Palestine de Syrie; elles portaient l'inscription dont j'ai parlé et la figure de femme. Il existe aussi en Ionie deux images de ce prince sculptées en pierre, l'une sur le chemin d'Éphèse à Phocée, l'autre sur celui de Sardes à Smyrne. Chacune représente un homme haut de quatre coudées et un empan, tenant de la main droite un dard, et de la gauche un arc; le reste de son costume est pareillement moitié égyptien et moitié éthiopien. Sur sa poitrine, en allant d'une épaule à l'autre, on lit cette inscription en caractères sacrés : *C'est moi qui ai conquis cette contrée par la force de mes épaules.* Son nom et son origine ne sont point mar-

qués de ce côté, mais bien derrière. Quelques-uns de ceux qui ont vu ces images les ont prises pour celles de Memnon; mais cette opinion est très-éloignée de la vérité.

Sésostris revenait en Égypte, ramenant une multitude d'hommes de toutes les nations qu'il avait subjuguées. Arrivé à Daphné Pélusienne, il y trouva son frère, à qui il avait remis le gouvernement de l'Égypte. Ce frère, disent les prêtres, ayant invité Sésostris et ses enfants à un festin d'hospitalité, fit entasser du bois autour de la maison, et y mit le feu. A cet aspect, Sésostris délibéra aussitôt avec sa femme, car il l'avait conduite avec lui. Celle-ci lui conseilla de prendre deux de leurs six enfants, et de les étendre sur le feu, comme un pont pour s'échapper à travers les flammes. Le roi s'y décida : les deux enfants périrent; mais les autres furent sauvés ainsi que leur père.

Lorsque Sésostris fut de retour en Égypte et qu'il eut tiré vengeance de son frère, il employa à divers travaux la foule des prisonniers qu'il avait amenés avec lui. Ce sont eux qui tirèrent les pierres énormes transportées sous son règne au temple de Vulcain. Ce sont eux aussi qui creusèrent les canaux encore existants, et qui, bien contre leur gré, rendirent impraticable aux chevaux et aux chars ce pays qui jadis en était si fréquenté. En effet, depuis cette époque, on ne vit plus ni char ni cheval dans l'Égypte, toute unie qu'elle est; cela vient des ca-

aux qui sont nombreux et dirigés en tous sens. En faisant ainsi couper l'Égypte, Sésostris eut en vue les villes de l'intérieur, situées loin du Nil; car à peine ce fleuve s'était-il retiré, que, faute d'eau potable, elles étaient réduites à l'eau fade des puits. Telle fut la raison pour laquelle Sésostris fit couper de canaux toute l'Égypte.

Les prêtres me dirent encore que le même roi divisa le pays d'Égypte entre tous les Égyptiens, assignant à chacun par le sort un carré d'égale grandeur. Par là il se fit des revenus, car il taxa chaque lot à une redevance annuelle. S'il arrivait que le fleuve emportât quelque partie de terrain, le propriétaire en allait faire la déclaration au roi, et celui-ci envoyait des gens pour vérifier le fait et mesurer la diminution de la terre, afin qu'à l'avenir la somme à payer fût réduite à proportion. Je pense que ce fut là l'origine de la géométrie, science que les Grecs ont reçue de l'Égypte, comme ils ont appris des Babyloniens à connaître le pôle, le cadran solaire, et la division du jour en douze parties.

Sésostris est le seul roi d'Égypte qui ait étendu sa domination sur l'Éthiopie. Pour monuments il laissa devant le temple de Vulcain des statues en pierre: deux hautes de trente coudées, représentant ce roi et sa femme; quatre représentant leurs enfants, hautes chacune de vingt coudées. Longtemps après, Darius roi des Perses voulut ériger devant ces statues la sienne propre; mais le prêtre

de Vulcain s'y opposa, disant que les exploits de ce prince n'étaient pas comparables à ceux de Sésostris; car celui-ci avait subjugué tout autant de nations que Darius, et de plus les Scythes que Darius n'avait pu soumettre; qu'il n'était donc pas juste d'ériger un monument en face de celui de Sésostris, sans l'avoir surpassé par ses exploits.— Darius lui pardonna, dit-on, cette remontrance.

A la mort de Sésostris, la royauté passa à son fils Phéron. Il ne se distingua par aucune guerre, mais il eut le malheur de devenir aveugle, voici à quelle occasion. Le Nil s'était accru beaucoup plus que de coutume; il atteignait dix-huit coudées, et tandis qu'il recouvrait les champs, il survint un vent qui éleva des vagues sur le fleuve. Alors ce roi plein d'arrogance prit un dard, et le lança au milieu des flots agités. A l'instant même Phéron tomba malade et perdit la vue. Dix ans il fut aveugle; la onzième année il reçut de la ville de Butos un oracle qui lui annonçait que le terme de son châtement était arrivé, et qu'il allait recouvrer la vue, moyennant certaines pratiques que l'oracle lui indiquait. Cela eut lieu en effet; le roi guéri de la cécité fit à tous les temples des offrandes considérables, entre autres il consacra dans le temple de Vulcain deux magnifiques obélisques en pierre, hauts de cent coudées, épais de huit, et d'une seule pièce chacun.

Le successeur de Phéron fut un homme de Memphis, nommé Protée dans la langue des Grecs. Il a

encore dans cette ville un riche et beau pourpris, situé au midi du temple de Vulcain, et à l'entour duquel habitent des Phéniciens de Tyr. Tout ce quartier s'appelle le *Camp des Tyriens*. Dans le pourpris de Protée est un temple de Vénus Étrangère, que je soupçonne être la même qu'Hélène fille de Tyndare. Ce qui me porte à le croire, c'est le séjour que fit Hélène auprès de Protée, et ce nom même de Vénus Étrangère; car de tous les temples de cette déesse, il est le seul qui soit ainsi désigné.

Aux questions que je leur fis sur l'histoire d'Hélène, les prêtres répondirent qu'Alexandre (*Pâris*) après avoir enlevé de Sparte cette femme, s'était embarqué pour retourner chez lui; mais qu'arrivé dans la mer Égée, il avait été jeté par un ouragan dans les mers de l'Égypte; et que, les vents ne diminuant point, il était parvenu dans cette partie du pays où sont les Tariquées et la bouche du Nil maintenant appelée Canopique. Sur la plage était, comme encore aujourd'hui, un temple d'Hercule, dans lequel tout esclave qui se réfugie, se donne au dieu, et se fait imprimer les stigmates sacrés, ne peut plus être repris, quel que soit le maître auquel il ait appartenu. Cet usage qui est de toute ancienneté subsiste encore de nos jours. Quelques valets d'Alexandre en étant informés, s'échappèrent et cherchèrent un asile dans le temple. Là, assis en suppliants, ils accusèrent Alexandre, et racontèrent en détail sa conduite à l'égard d'Hélène et son crime

envers Ménélas. Ces accusations furent reçues par les prêtres et par le gardien de la bouche Canonique, nommé Thonis. Celui-ci envoya donc en toute hâte à Memphis un message pour dire à Protée: Il est venu un étranger, Troyen de nation, et coupable du plus grand forfait envers la Grèce. Il a séduit et enlevé la femme de son hôte, avec d'immenses trésors. Faut-il donc le laisser partir sans obstacle, ou lui reprendre ce qu'il a enlevé? — Protée répondit: Quel que soit l'homme qui a tenu envers son hôte une conduite si criminelle, saisissez-le, et envoyez-le moi, afin que je sache ce qu'il dira pour se justifier.—En conséquence Thonis arrête Alexandre et retient ses vaisseaux; puis il l'envoie à Memphis, ainsi qu'Hélène, les trésors, et les suppliants. Quand ils furent arrivés, Protée s'informa du nom et de l'origine d'Alexandre. Celui-ci déclara sans détour sa race, sa patrie, et le lieu d'où il était parti; mais lorsque Protée lui demanda où il avait pris Hélène, il s'égara dans sa réponse, ne dit pas la vérité, et fut convaincu par ses esclaves qui racontèrent tout en détail. Alors Protée lui parla en ces termes: Si je ne me faisais le plus grand scrupule de tuer les étrangers que les vents jettent dans mon royaume, je vengerais la Grèce sur toi, ô le plus méchant des hommes, toi qui as payé l'hospitalité par l'action la plus infâme. Non content d'avoir séduit la femme de ton hôte, tu l'as engagée à fuir avec toi. Cela même ne t'a pas suffi, et tu as encore

pillé la maison de ton hôte. Maintenant donc je me garderai de mettre à mort un étranger; mais je ne te laisserai point partir avec cette femme et ces richesses; je les retiendrai pour les rendre à ton hôte grec, lorsqu'il viendra les réclamer. Quant à toi et à ceux qui t'accompagnent, je vous ordonne de sortir de mon pays dans trois jours; sinon je vous traiterai en ennemis.

C'est ainsi, selon le récit des prêtres, qu'Hélène arriva chez Protée. Il me paraît qu'Homère n'a pas ignoré cette histoire; mais comme elle se prêtait moins à la poésie que celle qu'il a adoptée, il a renoncé à la première, tout en laissant apercevoir qu'il la connaissait. La preuve c'est que dans l'Iliade (et il ne se contredit nulle part ailleurs) il dit qu'Alexandre, lorsqu'il emmenait Hélène, fut jeté par les vents en divers parages, et entre autres à Sidon en Phénicie. Il en fait mention dans les exploits de Diomède, en ces termes: *Là étaient renfermés ces voiles magnifiques, ouvrage des femmes sidoniennes, que le bel Alexandre amena de Sidon, lorsque traversant les vastes mers, il enlevait Hélène fille d'un père glorieux.* Il en parle aussi dans l'Odyssée quand il dit: *Tel était le remède salutaire que possédait la fille de Jupiter. Elle le reçut de l'Égyptienne Polydamna, l'épouse de Thonis; car c'est dans l'Égypte surtout que la terre fournit un grand nombre de plantes, les unes salutaires, les autres mortelles.* Et Ménélas dit encore à Télé-

maque: *Malgré mon impatience de retourner dans ma patrie, les dieux me retenaient en Égypte, parce que j'avais négligé de leur offrir des hécatombes.* En ces vers Homère fait bien voir qu'il n'ignorait pas l'arrivée d'Alexandre en Égypte. La Syrie confine à l'Égypte, et les Phéniciens, à qui appartient la ville de Sidon, habitent en Syrie. D'après ces passages, et surtout le premier que j'ai cité, il est évident que les vers cypriens ne sont pas d'Homère, mais qu'ils ont eu quelque autre auteur. En effet dans les vers cypriens il est dit qu'Alexandre emmenant Hélène arriva en trois jours de Sparte à Ilion, porté par un vent favorable et sur une mer tranquille. Dans l'Iliade au contraire il est dit qu'il erra en l'amenant. Mais laissons là Homère et les vers cypriens.

Quand je demandai aux prêtres si ce que disent les Grecs au sujet d'Ilion est ou n'est pas un vain conte, ils me donnèrent l'explication suivante, qu'ils prétendent tenir de Ménélas lui-même. Après l'enlèvement d'Hélène, il vint dans la Troade une grande armée de Grecs pour soutenir Ménélas. Lorsque cette armée eut débarqué et qu'elle se fut établie, elle envoya des députés à Troie, et avec eux Ménélas. Ceux-ci entrèrent dans la ville, réclamèrent Hélène ainsi que les trésors dérobés par Alexandre, et demandèrent satisfaction de cet outrage. Les Troyens firent alors la même réponse qu'ils renouvelèrent plus tard, avec ou sans serment, savoir

qu'ils n'avaient point Hélène ni les trésors qu'on les accusait de garder, mais que tout cela était en Égypte, et qu'il n'était pas juste de les rendre responsables d'objets détenus par Protée l'Égyptien. Les Grecs se croyant joués, firent le siège de Troie, jusqu'à ce qu'ils la détruisirent. La ville une fois prise, comme Hélène ne paraissait pas, et qu'ils entendaient toujours répéter la même chose, ils finirent par y ajouter foi, et renvoyèrent Ménélas vers Protée. Arrivé en Égypte, Ménélas se rendit à Memphis, et déclara la vérité. Il fut accueilli avec une hospitalité libérale, et reçut, avec toutes ses richesses, Hélène qui n'avait souffert aucun mal. Nonobstant cet accueil, Ménélas commit envers les Égyptiens une action criminelle: au moment où il se disposait à partir, il fut retenu par des vents contraires; et comme cela durait depuis longtemps, il eut recours à un expédient coupable: il prit deux enfants appartenant à des gens du pays, et les immola. Dès que cette action fut notoire, Ménélas haï et poursuivi par les Égyptiens, se sauva d'abord en Libye, puis en d'autres contrées, mais que les prêtres ne pouvaient citer. Ils disaient avoir appris ces événements partie par ouï dire, et partie comme arrivés chez eux; ils les affirmaient de la manière la plus positive.

Tel est le récit des prêtres égyptiens. Pour moi, je me range tout à fait à leur opinion, par la raison que si Hélène eût été à Troie, Alexandre l'eût, bon

gré mal gré, rendue aux Grecs. Priam et ses autres parents n'auraient pas eu tant de démenche que de risquer leurs personnes, leurs enfants et la ville entière, pour conserver Hélène à Alexandre. Lors même que dans l'origine telle eût été leur résolution, quand ils virent dans toutes les rencontres périr un si grand nombre de Troyens, et que Priam lui-même (s'il faut en croire les poètes épiques) eut perdu dans les batailles, non pas deux ou trois, mais tant de ses fils; en ce moment, dis-je, Priam lui-même eût-il vécu avec Hélène, je pense qu'il l'aurait rendue aux Grecs, afin de se délivrer des maux qui l'environnaient. On ne peut pas dire non plus que la royauté dût passer à Alexandre, et qu'il fût le maître des affaires durant la vieillesse de Priam; car le successeur de ce prince devait être Hector, l'aîné et le plus brave de ses fils. Or celui-ci n'avait aucun intérêt à soutenir l'injustice de son frère, surtout quand elle attirait de grands malheurs soit sur Hector lui-même, soit sur les autres Troyens. Non, c'est qu'ils ne pouvaient rendre Hélène, et que les Grecs ne les croyaient pas, quoiqu'ils dissent la vérité. C'était, je pense, la fatalité qui entraînait Troie à sa ruine, afin de faire voir à tous qu'aux grands crimes les dieux réservent de grands châtimens.

Le successeur de Protée fut Rapsinite. Celui-ci laissa pour monument les propylées du temple de Vulcain, qui regardent le couchant. En face de ces propylées il érigea deux statues hautes de vingt-cinq

coudées ; celle qui est du côté du nord est appelée par les Égyptiens *l'été*, et celle du midi *l'hiver*. Ils adorent celle de l'été et lui offrent des présents, tandis qu'à celle de l'hiver ils font tout le contraire. Rapsinite posséda, dit-on, de si grandes richesses qu'aucun de ses successeurs ne put les surpasser, ni même en approcher. Afin de mettre en sûreté ses trésors, il fit construire un édifice en pierre, dont une des faces donnait sur l'extérieur du palais ; mais l'ouvrier qui y travaillait inventa la ruse suivante. Il disposa une des pierres de manière à ce qu'elle pût facilement être retirée du mur par deux hommes ou même par un seul. Quand l'édifice fut achevé, le roi y renferma ses trésors. Par trait de temps, le maçon voyant sa fin prochaine, fit appeler ses fils (il en avait deux), et leur raconta de quelle manière, songeant à eux, afin qu'ils eussent de quoi vivre dans l'abondance, il avait imaginé de construire le trésor du roi. Il leur expliqua tout ce qui concernait l'enlèvement de la pierre, leur en donna les dimensions, et leur dit qu'en les gardant ils seraient les dispensateurs des richesses royales. Le père mort, les fils ne tardèrent pas à mettre la main à l'œuvre. Ils allèrent de nuit au palais, découvrirent la pierre, la déplacèrent sans peine, et emportèrent beaucoup d'argent. Quand le roi vint à ouvrir son trésor, il fut bien étonné de voir qu'il manquait aux vases contenant ses richesses ; mais il ne savait qui accuser, vu que les sceaux étaient

intacts et l'édifice fermé. Cependant, à la seconde et à la troisième fois, comme il trouvait toujours les richesses diminuées (les voleurs ne cessaient de les piller), voici ce qu'il fit. Il ordonna de fabriquer des pièges et de les tendre autour des vases où étaient les trésors. Les voleurs revinrent comme de coutume; l'un d'eux se glissa le premier; mais à peine fut-il près du vase qu'il fut pris au piège. Voyant dans quel mal il était, il appela son frère, lui apprit son sort, et lui dit d'entrer bien vite et de lui couper la tête; de peur que s'il était vu et reconnu, il ne l'entraînât lui-même dans sa perte. L'autre trouva qu'il avait raison, et fit ce qu'il lui disait; il replaça la pierre, et s'en retourna chez lui, emportant la tête de son frère. Dès que le jour fut venu, le roi entra dans l'édifice, et fut frappé de voir le corps du larron dans le piège et sans tête, l'édifice étant d'ailleurs intact, sans nulle trace d'entrée ni de sortie. Dans cette incertitude, il eut l'idée de faire pendre au mur de la ville le cadavre du voleur, et d'y placer des gardes, auxquels il enjoignit de saisir et de lui amener tout homme qu'ils verraient gémir et verser des larmes. Le corps ainsi pendu, la mère des deux voleurs fut extrêmement affligée. S'adressant au fils qui lui restait, elle lui commanda de trouver à tout prix le moyen de détacher le corps de son frère et de l'apporter; sinon elle le menaça d'aller elle-même vers le roi, et de lui dénoncer celui qui avait ses trésors. Ainsi mal

mené par sa mère, et ne pouvant venir à bout de la dissuader, le jeune homme imagina, dit-on, la ruse suivante. Il remplit de vin plusieurs outres, et les chargea sur des ânes qu'il chassa devant lui. Quand il fut près de ceux qui gardaient le cadavre pendu, il délia le col de deux ou trois outres; à l'aspect du vin qui coulait, il se frappait à grands cris la tête, comme s'il n'eût su auquel des ânes courir d'abord. Les gardes voyant le vin couler en abondance, accoururent sur la route avec des vases, pour recueillir le vin répandu et en faire leur profit. L'autre les maudissait tous, feignant d'être en colère. Cependant consolé par les gardes, il fit semblant de s'adoucir peu à peu et de calmer son courroux; enfin il chassa les ânes hors de la route, et les rechargea. Pendant ce temps la conversation s'engagea, et quelques plaisanteries l'ayant remis de bonne humeur, il leur fit cadeau d'une de ses outres. Les soldats s'assirent pour boire à l'endroit où ils étaient, et prièrent le jeune homme de leur tenir compagnie; il se laissa gagner et resta. Enfin comme ils le traitaient avec cordialité, il leur donna une autre de ses outres; les gardes burent si largement qu'ils s'enivrèrent sans mesure; le sommeil s'empara d'eux, et ils s'endormirent sur la place même où ils avaient bu. L'autre, quand ce fut bien avant dans la nuit, détacha le corps de son frère, et après avoir par outrage rasé la joue droite de tous les soldats, il chargea le cadavre sur ses

ânes, et s'en retourna au logis, ayant accompli les ordres de sa mère. A ce récit, dit-on, le roi fut si frappé de la finesse et de l'audace de cet homme, qu'il fit publier dans toutes les villes qu'il lui donnait l'impunité, et qu'il lui réservait une grande récompense, s'il se présentait devant lui. Le larron se fiant là-dessus alla vers le roi. Rapsinite l'admira fort, et lui donna sa fille en mariage, comme au plus habile des hommes, puisque les Égyptiens étaient supérieurs à tous les autres peuples, et que lui avait surpassé tous les Égyptiens.

Après cela les prêtres disaient que ce roi descendit vivant dans le lieu bas que les Grecs croient être l'enfer, et que là il joua aux dés avec Cérès, qu'il fut tantôt gagnant et tantôt perdant, et qu'ensuite il revint après avoir reçu d'elle en présent une serviette d'or. Depuis cette descente de Rapsinite et son retour, les Égyptiens ont une fête qu'ils célébraient, je le sais, de mon temps encore. Néanmoins est-ce pour cette raison ou pour quelque autre qu'ils l'ont instituée, je ne saurais l'affirmer. Les prêtres tissent le jour même un manteau, et bandent avec une mitre les yeux de l'un d'entre eux. Ils le placent revêtu du manteau sur la route qui mène au temple de Cérès, et se retirent. Ils assurent que ce prêtre qui a les yeux bandés est conduit par deux loups dans le temple de Cérès, distant de la ville de vingt stades, et que de nouveau les loups le ramènent du temple à la même place. Croira qui voudra

ces récits des Égyptiens ; pour moi j'ai pour principe dans tout mon ouvrage de rapporter ce que j'ai ouï dire à chacun. Selon les Égyptiens, ceux qui président aux lieux infernaux sont Cérès et Bacchus. Les Égyptiens sont encore les premiers qui aient dit que l'âme de l'homme est immortelle, qu'à la destruction du corps elle passe dans un autre animal qui vient de naître, et qu'après avoir parcouru tous les animaux terrestres, marins, et volatiles, elle entre de nouveau dans un corps humain. Cette circulation dure trois mille ans. Quelques Grecs plus ou moins anciens se sont servis de cette doctrine, qu'ils ont donnée comme étant à eux. Je connais leurs noms, mais je ne les écris pas.

Jusqu'au règne de Rapsinite l'Égypte fut très-bien gouvernée et prospéra grandement ; mais après lui régna Chéops, qui se jeta dans toutes sortes de crimes. D'abord il ferma tous les temples et interdit tous les sacrifices. Ensuite il ordonna que tous les Égyptiens travaillassent pour lui ; les uns furent désignés pour tirer les pierres des carrières de la montagne arabique jusqu'au Nil ; quand ces pierres avaient traversé le fleuve sur des barques, d'autres étaient chargés de les recevoir et de les trainer vers la montagne de Libye. A\* cela travaillaient cent mille hommes à tour de rôle, chacun trois mois. Il se passa bien du temps pendant lequel le peuple fut ainsi écrasé : dix ans pour le chemin sur lequel on traînait les pierres ; il fallut le niveler, ce qui fut

un ouvrage non moins grand, selon moi, que les pyramides elles-mêmes (en effet sa longueur est de cinq stades et sa largeur de dix brasses; son élévation, là où elle est la plus grande, est de huit brasses; il est en pierres polies avec des animaux sculptés). Dix années y furent donc employées, ainsi qu'aux travaux de l'éminence sur laquelle s'élèvent les pyramides, et de deux édifices souterrains destinés à la sépulture du roi, dans une île qu'il forma en tirant du Nil un canal. La pyramide elle-même prit vingt années. Elle est quadrangulaire; chacune de ses faces a huit plèthres (800 *pieds*) sur une égale hauteur. Elle est en pierres polies et parfaitement jointes; aucune de ces pierres n'a moins de trente *pieds*. Cette pyramide fut faite en forme de degrés, ce que les uns appellent en gradins, les autres en autel. Après l'avoir ainsi commencée, on élevait les pierres de revêtement à l'aide de machines faites de bois courts. De terre on les élevait sur le premier étage de degrés; pour monter au-dessus, la pierre était mise sur une autre machine dressée sur le premier étage; de là elle était tirée sur le second par une troisième machine; car autant il y avait d'étages de degrés, autant il y avait de machines; ou bien une seule et même machine portative servait à élever les pierres d'étage en étage. J'ai entendu citer également les deux manières. On acheva d'abord la partie supérieure, puis on continua en descendant, et l'on finit par ce qui est à ras terre et

tout à fait en bas. Sur cette pyramide est marqué en lettres égyptiennes ce qu'on a dépensé en radis, en oignons, et en aulx pour les travailleurs; et si je me souviens bien de ce que m'a dit l'interprète en lisant ces lettres, cette somme s'éleva à 1,600 talents d'argent. S'il en est ainsi, combien doit-on avoir dépensé pour le fer employé à la construction, ainsi que pour la nourriture et les vêtements des ouvriers! les travaux ayant duré l'espace de temps que j'ai indiqué, indépendamment de celui qui fut consacré à tailler les pierres, à les amener, et à construire les fosses souterraines, temps qui, je pense, ne fut pas peu considérable. —

Chéops, disent les Égyptiens, régna cinquante ans. A sa mort la royauté passa à son frère Chéphren. Il suivit la même conduite que l'autre, et en particulier il fit une pyramide, qui cependant n'atteint pas les dimensions de la précédente; nous les avons mesurées nous-mêmes. Elle n'a ni chambres souterraines, ni canal pour y amener l'eau du Nil, comme cela a lieu pour l'autre, où dans un bassin garni de murs l'eau coule autour d'une île intérieure contenant le tombeau de Chéops. Cette seconde pyramide, dont la base fut construite en marbre d'Éthiopie de toutes couleurs, eut quarante pieds de moins que la grande, à côté de laquelle on la plaça. Elles s'élèvent l'une et l'autre sur la même éminence, qui peut avoir cent pieds de haut. On dit que Chéops régna cinquante-six ans, pendant

lesquels tout alla mal en Égypte; les temples étaient fermés, et de tout ce temps ils ne s'ouvrirent pas. aussi les Égyptiens, par haine pour ces princes, ne veulent-ils pas prononcer leurs noms; ils donnent à ces pyramides celui du berger Philitis, qui en ce temps-là paissait ses troupeaux dans cette contrée.

Après lui régna sur les Égyptiens Mycérinus fils de Chéops. La conduite de son père lui déplut; il fit rouvrir les temples, et permit au peuple accablé de maux de retourner à ses affaires et d'offrir des sacrifices. Il rendit aussi la justice avec plus d'exactitude qu'aucun des autres rois; aussi est-il de tous celui dont les Égyptiens font le plus grand éloge. Non-seulement il jugeait justement, mais si quelqu'un avait à se plaindre de ses sentences, le roi lui faisait un présent de ses propres deniers, et le renvoyait content. Mycérinus, si doux envers ses concitoyens et si sage dans sa conduite, éprouva pour première disgrâce la perte de sa fille, seul enfant qu'il eût dans sa maison. Dans l'excès de sa douleur il voulut l'ensevelir d'une manière différente de toute autre; il fit donc faire une vache de bois, creuse et dorée, et ensevelit dedans sa fille morte. Cette vache ne fut point cachée en terre, mais de mon temps encore elle se voyait à Saïs, dans un superbe appartement du palais. Devant elle fument chaque jour des parfums de tout genre, et chaque nuit une lampe brûle continuellement. La vache est toute revêtue d'un manteau de pourpre, sauf le cou et la

tête, qui sont visibles et couverts de très-épaisses lames d'or. Entre les cornes est placé le cercle du soleil, imité en or. La vache n'est pas droite, mais couchée sur les genoux; sa taille est celle d'une grande vache vivante. On la sort de son appartement toutes les années, à l'époque où les Égyptiens se frappent en l'honneur du dieu que je ne puis nommer en pareille matière; c'est alors qu'ils sortent la vache au grand jour. Ils disent qu'en mourant la fille elle-même pria son père de lui faire voir le soleil une fois l'an.

Après le trépas de sa fille, ce roi éprouva un second malheur. Il lui vint de la ville de Butos un oracle disant qu'il n'avait plus que six années à vivre, et que la septième il mourrait. Dans le chagrin qu'il en ressentit, il adressa des reproches à l'oracle, et se plaignit de ce que son père et son oncle, eux qui avaient fermé les temples, qui ne s'étaient point souvenus des dieux, et avaient été les oppresseurs des hommes, avaient néanmoins joui d'une longue vie, tandis que lui, qui était pieux, devait si tôt mourir. A cela l'oracle répondit que c'était la raison pour laquelle ses jours étaient abrégés; car il avait contrarié l'arrêt du destin, d'après lequel l'Égypte devait être malheureuse pendant 150 années; les deux rois ses prédécesseurs avaient connu cet arrêt, mais non pas lui. Par ces paroles, Mycérinus jugeant que son sort était décidé, fit préparer une multitude de lampes,

qu'il tenait allumées tout le long de la nuit. Il buvait et se divertissait sans relâche la nuit comme le jour, se promenant au bord des lacs, sous les bocages, et dans les retraites les plus délicieuses qu'il pouvait trouver. Il espérait ainsi démontrer la fausseté de l'oracle, et convertir les six années en douze, en faisant des nuits autant de jours.

Il laissa aussi une pyramide, mais beaucoup moins grande que celle de son frère : chacune des quatre faces a trois plèthres moins vingt pieds. Jusqu'à la moitié elle est en marbre d'Éthiopie. Quelques Grecs l'ont appelée la pyramide de Rhodope la courtisane, mais à tort, et sans même savoir qui était cette femme ; autrement ils ne lui auraient pas attribué une construction qui a dû coûter, pour ainsi dire, d'innombrables milliers de talents. De plus cette Rhodope florissait sous le règne d'Amasis, et non sous celui-ci, par conséquent bien des années après les rois qui ont laissé les pyramides. Rhodope était Thrace de naissance, esclave d'Iadmon fils d'Héphestopolis le Samien, et co-esclave d'Ésope le fabuliste. En effet celui-ci appartient aussi à Iadmon, et en voici la preuve. Lorsque les Delphiens, pour obéir à l'oracle, eurent fait publier à plusieurs reprises, s'il existait quelqu'un qui voulût poursuivre la vengeance de la mort d'Ésope, personne ne se présenta pour cet effet, hormis un fils du fils d'Iadmon, nommé Iadmon lui-même ; preuve qu'Ésope avait appartenu à Iadmon.

Après Mycérinus, à ce que disaient les prêtres, celui qui devint roi d'Égypte fut Asychis. Il bâtit à Vulcain les propylées qui regardent le soleil levant, de beaucoup les plus beaux et de beaucoup les plus grands. En général les propylées ont des figures sculptées et mille autres ornements d'architecture; mais il n'en est point qui en aient autant que ces derniers. Sous le règne d'Asychis, comme l'argent circulait très-peu, on fit la loi que l'emprunteur mettrait en gage le cadavre de son père. A cette loi on ajouta même que le créancier serait maître de tout le sépulcre du débiteur; et si celui qui avait donné ce gage ne voulait pas payer la dette, on le punissait en lui refusant la sépulture dans le tombeau de ses pères ou dans tout autre, à lui et à tous ses descendants. Ce roi voulant surpasser ses prédécesseurs laissa pour monument une pyramide faite de briques, avec l'inscription suivante, gravée sur une plaque de marbre: *Ne me méprise pas en me comparant aux pyramides de pierre; car je l'emporte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux. Avec une perche on a frappé le fond d'un lac, et la vase qui s'est attachée à la perche, on l'a recueillie pour former des briques, et l'on m'a faite de cette façon.* Tel fut l'ouvrage de ce roi.

Après lui régna un homme aveugle de la ville d'Anysis, et nommé Anysis lui-même. Sous son règne l'Éthiopien Sabacos marcha contre l'Égypte avec une grosse armée. Alors cet aveugle s'en alla

fuyant dans les marais , et l'Éthiopien gouverna l'Égypte pendant cinquante années. Voici par quoi il se distingua. Les malfaiteurs ne furent plus mis à mort; mais selon la grandeur du délit, le roi les condamnait à élever des terrasses autour des villes d'où ils étaient; de cette manière les villes furent exhaussées. Elles l'avaient été déjà lorsqu'on creusa les canaux du temps de Sésostris; elles-le furent une seconde fois sous l'Éthiopien, et devinrent très-hautes. Parmi les plus élevées aucune, à mon avis, ne surpasse la ville de Bubaste, dans laquelle est un temple de Bubaste tout à fait remarquable. D'autres temples sont plus grands et plus somptueux, mais il n'en est point de plus agréable à voir. Bubaste dans la langue grecque signifie Diane. Ce temple est ainsi disposé. Excepté l'entrée, tout le reste est une île; car du fleuve sont tirés deux canaux qui ne se confondent pas ensemble, mais qui arrivent séparément à l'entrée du temple, où l'un tourne à droite et l'autre à gauche; chacun est large de cent pieds et ombragé d'arbres. Les propylées, qui ont cent brasses d'élévation, sont ornés de figures hautes de six coudées, et d'un rare travail. Ce temple est situé au milieu de la ville, et se découvre de toutes parts; en effet, comme le sol de la ville a été fort exhaussé, tandis que celui du temple est resté toujours le même que dans l'origine, la rue y plonge de tous les côtés. Il est tout entouré d'une muraille couverte de sculptures; dans cette

enceinte est un bosquet de grands arbres plantés autour du vaste temple où est la statue de la déesse. La longueur et la largeur de cet édifice sont d'un stade en tous sens. A l'entrée aboutit une route pavée, longue de trois stades au moins, et conduisant à travers la place publique du côté du levant; sa largeur est de quatre plèthres. A droite et à gauche de cette route s'élèvent des arbres jusqu'au ciel; elle mène à un temple de Mercure. Telle est la disposition du temple de Bubaste.

Enfin, disaient les prêtres, l'Éthiopien abandonna l'Égypte à cause d'une vision qu'il eut en songe, et après laquelle il s'empressa de fuir. Il lui sembla qu'un homme se présentait à lui, et lui conseillait de rassembler les prêtres qui étaient en Égypte, et de les couper tous par le milieu du corps. Après avoir eu cette vision, il se dit à lui-même que les dieux lui indiquaient cette mesure afin qu'un pareil attentat lui attirât quelque mal de la part des dieux ou des hommes. Il résolut donc de n'en rien faire. D'ailleurs le temps était écoulé, pendant lequel on lui avait prédit qu'il régnerait en Égypte; car il était encore en Éthiopie lorsque les oracles dont se servent les Éthiopiens lui avaient annoncé qu'il devait régner sur l'Égypte cinquante ans; ce temps expiré, Sabacos, déjà troublé par la vision du songe, se retira volontairement hors d'Égypte.

Lors donc que l'Éthiopien eut quitté l'Égypte, l'aveugle gouverna de nouveau, et sortit des marais,

où pendant cinquante années il avait habité une île qu'il avait formée en amoncelant de la cendre et de la terre; car à mesure qu'il venait à lui des Égyptiens qui avaient charge de lui fournir des vivres, il leur recommandait, à l'insu de l'Éthiopien, de lui apporter aussi de la cendre en présent. Avant Amyrtée, personne ne put retrouver cette île, bien que les autres rois l'eussent cherchée plus de cinq cents ans. Elle s'appelle *Elbo*; sa grandeur est d'un stade en tous sens.

Après Anychis, régna le prêtre de Vulcain, nommé Séthon. Il négligea et tint en mépris les guerriers de l'Égypte, comme n'ayant nul besoin d'eux. Un des outrages qu'il leur fit subir, fut de leur ôter les terres qui leur avaient été données par les précédents rois; terres choisies, dont chacun d'eux avait douze arpents. Aussi lorsque Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, s'avança contre l'Égypte avec une grande armée, les guerriers égyptiens refusèrent de marcher. Dans cette détresse, le prêtre alla dans le sanctuaire du dieu, et là, devant la statue, déplora le sort qui l'attendait. Pendant qu'il faisait ces doléances, le sommeil le surprit, et il crut voir en songe le dieu s'avancer vers lui pour le rassurer et lui dire qu'il n'éprouverait rien de fâcheux à la rencontre de l'armée arabe, car lui-même lui enverrait des secours. Le roi se reposant sur ce songe, prit avec lui ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre, et vint camper

à Péluse, qui est la clef du pays. Il n'avait avec lui aucun des guerriers, mais seulement des marchands, des manœuvres, et des gens ramassés sur les places. Quand il fut arrivé en ce lieu, une multitude de rats des champs se répandirent de nuit dans le camp ennemi, et rongèrent les carquois, les arcs, les anses des boucliers; en sorte que le lendemain, quand ces soldats dénués d'armes prirent la fuite, il en périt un grand nombre. Aujourd'hui encore on voit dans le temple de Vulcain une statue de marbre, qui représente Séthon tenant sur sa main un rat, et disant par une inscription : *Regardez-moi, et soyez religieux.*

Jusqu'à cette époque de l'histoire, c'est-à-dire depuis le premier roi d'Égypte jusqu'au prêtre de Vulcain dont je viens de parler, les Égyptiens et les prêtres m'ont dit et prouvé qu'il y avait eu trois cent quarante-une générations d'hommes, et durant cet espace un égal nombre de grands-prêtres et de rois. Or trois cents générations équivalent à 10,000 ans, car trois générations font un siècle; si l'on ajoute à cette somme les quarante-une générations en sus des trois cents, et qui font 1,340 ans, on trouve 11,340 années, pendant lesquelles ils disent qu'aucun dieu ne s'est montré sous forme humaine; ils assurent même que jamais pareille chose n'arriva, ni sous les anciens rois d'Égypte, ni après eux. Ils ajoutent que dans cette suite d'années le soleil changea quatre fois la place de son lever :

deux fois il se leva là où maintenant il se couche, et deux fois il se coucha là où maintenant il se lève, sans que rien fût changé pour cela en Égypte, ni pour les productions de la terre, ni pour le cours du Nil, ni pour les maladies et la mortalité.

Au reste la même chose que les prêtres de Jupiter à Thèbes avaient déjà faite à l'historien Hécatée, qui leur parlait de sa généalogie, la rattachant à un dieu au seizième degré, ils le firent aussi pour moi, quoique je ne leur parlasse pas de la mienne. Ils me conduisirent dans une vaste salle, où ils me montrèrent une suite de colosses en bois, du même nombre que je viens de dire; car chaque grand-prêtre y fait placer de son vivant sa propre image. Les prêtres me les énumérèrent en remontant toujours du fils au père, et en parcourant ainsi toute la série depuis l'image du dernier mort. Quand ils entendirent Hécatée parler de sa généalogie, et la rattacher à un dieu au seizième degré, ils lui opposèrent ce calcul, n'admettant pas que jamais homme fût né d'un dieu. En effet, disaient-ils, chacun des colosses est un Piromis né d'un autre Piromis; et ils montraient les 345 colosses représentant des Piromis de père en fils, sans les rattacher ni à un dieu, ni même à un héros. Piromis signifie dans la langue grecque un homme d'honneur. Tels avaient été suivant eux ceux dont ils montraient les images; ils n'avaient eu rien de commun avec les dieux. Cependant ils convenaient qu'à une époque antérieure

**L'Égypte** avait été gouvernée par des dieux, mais qui ne vivaient pas avec les hommes, et dont l'un avait toujours la souveraineté. Le dernier de ces dieux rois fut Orus fils d'Osiris, le même que les Grecs appellent Apollon. Ce fut lui qui, après avoir détrôné Typhon, régna le dernier sur l'Égypte. Osiris est synonyme de Bacchus dans la langue grecque.

Chez les Grecs, les dieux qui sont censés les plus jeunes sont Hercule, Bacchus, et Pan. Chez les Égyptiens au contraire Pan est le plus ancien, et l'un des huit qu'on nomme les premiers dieux; Hercule fait partie des seconds, appelés les douze dieux, et Bacchus des troisièmes, qui sont issus de ces douze. J'ai rapporté plus haut combien d'années les Égyptiens disent qu'il s'écoula depuis Hercule jusqu'au règne d'Amasis; depuis Pan, ils en comptent bien davantage; Bacchus est le plus moderne de tous. Eh bien, entre ce dieu et le règne d'Amasis, les Égyptiens mettent 15,000 ans d'intervalle; et ils prétendent en être parfaitement certains, ayant toujours calculé et toujours noté les années. Or suivant nous, depuis Bacchus, le fils de Sémélé fille de Cadmus, il s'est passé au plus 1,060 ans jusqu'à moi; depuis Hercule fils d'Alcmène 900; depuis Pan fils de Pénélope (car c'est d'elle et de Mercure que les Grecs disent que ce dieu naquit) moins d'années que depuis la guerre de Troie, c'est-à-dire tout au plus 800 ans jusqu'à moi. De ces deux opinions chacun

est maître de choisir celle qu'il trouve la plus croyable; pour moi, j'ai déjà fait connaître ce que je pense à cet égard. Si Bacchus fils de Sémélé, et Pan fils de Pénélope, avaient paru en Grèce et qu'ils y eussent vieilli, comme Hercule fils d'Amphitryon, l'on pourrait dire qu'ils étaient simplement des hommes portant les noms d'anciens dieux; mais selon les Grecs eux-mêmes, Bacchus, à l'instant de sa naissance, fut cousu par Jupiter dans sa cuisse et transporté à Nysa, au-dessus de l'Égypte, en Éthiopie. Pour ce qui est de Pan, ils ne savent dire ce qu'il devint une fois né. Il m'est donc évident que les Grecs ont appris les noms de ces deux divinités plus tard que ceux des autres, et qu'ils ne datent leur origine que du moment où ils les ont connus.

Ce que j'ai rapporté jusqu'ici, je le tiens des Égyptiens seuls; maintenant je vais exposer ce que les autres hommes, et les Égyptiens d'accord avec eux, disent être arrivé dans cette contrée. Il s'y mêlera cependant encore quelques-unes de mes propres observations.

Devenus libres après le règne du prêtre de Vulcain, les Égyptiens, qui jamais ne furent en état de vivre sans rois, en créèrent douze, et divisèrent en douze cantons toute l'Égypte. Ces rois se lièrent entre eux par des mariages, et convinrent de ne point se renverser mutuellement, de ne point empiéter les uns sur les autres, enfin de rester

constamment amis. La raison pour laquelle ils firent ces lois, et les maintinrent avec sévérité, c'est que dès l'origine, au moment même où ils étaient entrés en charge, il leur avait été prédit que celui d'entre eux qui, dans le temple de Vulcain, ferait des libations avec une coupe d'airain, régnerait sur toute l'Égypte. Or il faut savoir qu'ils se réunissaient alors dans tous les temples.

Ils résolurent aussi de laisser des monuments communs. En conséquence ils firent faire un labyrinthe un peu au-dessus du lac Méris, précisément en face de la ville dite des Crocodiles. Je l'ai vu; il surpasse tout ce qu'on peut dire. En effet, qu'on mette ensemble toutes les murailles et tous les ouvrages construits par les Grecs, on les trouvera inférieurs à ce labyrinthe pour le travail et la dépense, tout admirables que sont le temple d'Éphèse et celui de Samos. Les pyramides aussi surpassent ce qu'on peut dire, et chacune d'elles peut se comparer à tout ce que les Grecs ont fait de plus grand; eh bien, le labyrinthe est supérieur aux pyramides elles-mêmes. Il a douze cours voûtées, dont les portes sont opposées l'une à l'autre, six tournées vers le nord, six vers le midi, et sur une seule file. Un même mur extérieur les enferme toutes. Au-dedans sont des chambres doubles, les unes souterraines, les autres élevées par-dessus; elles sont au nombre de trois mille; quinze cents à chaque étage. Les chambres supérieures, nous les ayons vues et parcourues

nous-mêmes, et nous n'en parlons que d'après nos yeux; mais pour les souterraines, nous n'en savons que ce qu'on nous en a dit, attendu que les gardiens égyptiens n'ont jamais consenti à nous les montrer, alléguant que là sont les tombes des rois qui ont fait construire ce labyrinthe; et celles des crocodiles sacrés. Ainsi pour ces chambres souterraines, je n'en parle que par ouï-dire; mais celles d'en haut, nous les avons vues nous-mêmes; elles surpassent tous les ouvrages humains. En effet les issues des voûtes et les chemins qui serpentent à travers les cours sont infiniment variés, et font éprouver mille surprises à qui passe tantôt d'une cour dans les chambres, puis de celles-ci dans les galeries, puis des galeries dans d'autres chambres, et de celles-ci dans d'autres cours. Le toit de tous ces édifices est en marbre, ainsi que les murs, qui sont chargés de figures sculptées. Chaque cour est entourée d'une colonnade de marbre blanc parfaitement joint. Attenant à l'angle où finit le labyrinthe est une pyramide haute de cinquante coudées, sur laquelle sont sculptés de grands animaux. Le chemin pour y aller est pratiqué sous terre.

Plus merveilleux encore que ce labyrinthe est le lac Méris, près duquel il est bâti. Ce lac a de circuit 3,600 stades ou 60 schènes, c'est-à-dire autant que l'Égypte en cotoyant la mer. Sa longueur va du nord au sud; sa profondeur, là où elle est la plus grande, est de cinquante brasses. Il a été creusé de

mains d'hommes, et ce qui le prouve, c'est que tout au milieu s'élèvent deux pyramides dont chacune a cinquante brasses au-dessus du niveau de l'eau, et plus bas une fois autant. Elles sont l'une et l'autre surmontées d'un colosse de marbre assis sur un trône. Ainsi ces pyramides ont cent brasses; or cent brasses font juste un stade de six plèthres, la mesure de la brasse étant six pieds ou quatre coudées, celle du pied quatre palmes, et celle de la coudée six palmes. L'eau de ce lac n'est point de source, car ce pays est extrêmement sec; c'est du Nil qu'elle est amenée par un canal. Six mois elle entre dans le lac, et six mois elle en sort. Pendant cette dernière période, la vente du poisson rapporte par jour au trésor royal un talent d'argent; mais lorsque l'eau entre, vingt mines seulement. Les gens du pays ajoutent que ce lac se décharge dans la Syrte de Libye par un conduit souterrain qui se dirige à l'occident vers l'intérieur des terres, le long de la montagne qui est au-dessus de Memphis.

Comme je ne voyais nulle part la terre retirée des fouilles, et que je tenais à éclaircir ce point, je demandai aux plus proches voisins du lac ce qu'était devenu ce déblai. Ils me répondirent où il avait été porté, et je le crus sans peine, car je savais par oui-dire qu'à Ninive, la ville des Assyriens, avait eu lieu quelque chose de semblable. Les immenses richesses du roi Sardanapale fils de Ninus étaient gardées dans des trésors souterrains: des

larrons entreprirent de les distraire Ils mesurèrent donc la distance, et partant de leurs demeures, ils se mirent à creuser. La terre qu'ils sortaient de la mine, ils la portaient, dès qu'il faisait nuit, au fleuve du Tigre, qui baigne les murs de Ninive, et ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur but. La même chose eut lieu, m'a-t-on dit, pour le creusement du lac d'Égypte, avec cette différence que cela ne se fit pas de nuit, mais bien de jour. Les Égyptiens à mesure qu'ils creusaient, jetaient la terre dans le Nil, qui la dispersait après l'avoir reçue. C'est ainsi, à ce qu'on assure, que ce lac fut creusé.

Les douze rois continuaient à régner avec justice, lorsque après un laps de temps il leur arriva de sacrifier dans le temple de Vulcain. Le dernier jour de la fête, comme ils allaient faire les libations, le grand-prêtre leur apporta les coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir en pareille circonstance; mais se trompant de nombre, il n'en apporta que onze au lieu de douze. Alors celui qui était à la dernière place, nommé Psammétique, n'ayant pas de coupe, ôta son casque d'airain, le présenta et fit la libation. Tous les autres rois portaient aussi des casques d'airain, et se trouvaient en avoir alors. Psammétique avait agi sans intention rusée; mais les autres rois remarquèrent son action, et se souvinrent de l'oracle qui prédisait la royauté de toute l'Égypte à celui d'entre eux qui ferait des libations

avec une coupe d'airain. Ils ne voulurent pourtant pas tuer Psammétique, car ils s'assurèrent qu'il l'avait fait sans préméditation; mais ils le reléguèrent dans les marais, après l'avoir dépouillé de la majeure partie de sa puissance, et lui défendirent de sortir des marais pour communiquer avec le reste de l'Égypte.

Ce Psammétique s'était jadis réfugié en Syrie, pour fuir l'Éthiopien Sabacos, qui avait fait mourir son père. Lorsque ensuite l'Éthiopien eut abandonné l'Égypte par suite du songe, Psammétique fut rappelé par les Égyptiens du nome de Saïs, et devint roi. Plus tard encore il se vit exilé de rechef et relégué dans les marais par les onze rois à cause de son casque. Ayant éprouvé de leur part cet outrage, il songeait à se venger de ses persécuteurs. Il envoya donc dans la ville de Butos à l'oracle de Latone, que les Égyptiens regardent comme le plus véridique. La réponse fut que *vengeance lui viendrait de la mer, à l'apparition d'hommes d'airain*. D'abord il eut de la peine à croire que des hommes d'airain vinssent à son secours; mais à quelque temps de là, des Ioniens et des Cariens qui couraient la mer furent jetés par les vents sur les côtes d'Égypte. Ils prirent terre, et comme ils étaient couverts d'armures d'airain, un Égyptien (qui n'avait jamais vu de gens équipés de la sorte) alla dans les marais porter à Psammétique la nouvelle que des hommes d'airain arrivés de la mer

ravageaient la plaine. Psammétique comprenant que c'était l'accomplissement de l'oracle, se lia d'amitié avec ces Ioniens et ces Cariens, et à force de promesses leur persuada de se joindre à lui. Il y réussit, et soutenu par les Égyptiens de son parti et par ces auxiliaires, il renversa les rois.

Maitre de l'Égypte entière, Psammétique fit à Vulcain les propylées de Memphis, tournés du côté du midi. Il construisit aussi la cour dans laquelle on nourrit Apis, dès qu'il apparaît. Cette cour fait face aux propylées; elle est tout entourée d'un péristyle, et chargée de sculptures. Au lieu de colonnes, ce sont des colosses hauts de douze coudées qui servent de supports. Apis dans la langue des Grecs est Épaphus.

Aux Ioniens et aux Cariens qui l'aidèrent dans cette conquête, Psammétique alloua des terres situées vis-à-vis l'une de l'autre et divisées par le Nil. Elles reçurent le nom de *Camps*. Indépendamment de ces terres, il leur donna tout ce qu'il leur avait promis, et leur confia même des enfants égyptiens pour qu'ils leur apprissent leur langue. C'est d'eux que descendent les Égyptiens qui sont actuellement interprètes. Les Ioniens et les Cariens habitèrent ces terres pendant longtemps. Elles sont situées vers la mer, un peu au-dessous de la ville de Babaste, près de la bouche du Nil appelée Pélusienne. Plus tard le roi Amasis les déplaça pour les transporter à Memphis, et s'en faire une garde contre

les Égyptiens. C'est depuis leur établissement en Égypte que nous autres Grecs, par nos relations avec eux, savons d'une manière précise ce qui s'est passé dans ce pays à dater du règne de Psammétique et après lui. En effet ils sont les premiers hommes de langue étrangère qui aient habité en Égypte. A l'endroit d'où ils furent déplacés, étaient encore de mon temps les traces des chantiers et les ruines des maisons. C'est ainsi que Psammétique devint maître de toute l'Égypte.

Plus d'une fois j'ai cité l'oracle d'Égypte; j'en parlerai ici comme d'une curiosité. Cet oracle est consacré à Latone, et fondé dans une grande ville qu'on rencontre en remontant de la mer par la bouche Sébennytique. Le nom de cette ville est Butos, comme je l'ai déjà dit. Là se trouve le temple d'Apollon et de Diane, ainsi que celui de Latone, dans lequel est l'oracle. Ce temple par lui-même est grand, et en outre il a des propylées hauts de dix brasses. De toutes les choses qu'on y voit celle qui m'a causé le plus d'admiration, c'est un sanctuaire de Latone, placé dans le pourpris, et fait d'une seule pierre en hauteur et en largeur; chacune des parois a la même dimension, c'est-à-dire quarante coudées. La couverture du toit est formée par une autre pierre, qui a une corniche de quatre coudées.

Ainsi donc ce sanctuaire est de toutes les choses qu'on voit dans ce temple celle qui m'a paru la plus

surprenante; en second lieu, l'île nommée **Chem-mis**. Elle est dans un lac profond et large, située en face du temple de **Butos**. Les Égyptiens prétendent que cette île est flottante. Pour moi, je ne l'ai vue ni flotter ni se mouvoir, et ce ne fut pas sans surprise que j'entendis parler d'île flottante. Or donc celle-ci renferme un grand temple d'**Apollon**, où sont érigés trois autels. L'île est plantée de nombreux palmiers, et d'autres arbres tant fruitiers que stériles. Les Égyptiens qui assurent qu'elle est flottante rapportent que primitivement elle ne l'était pas, mais qu'elle le devint lorsque **Latone**, une des huit premières divinités, qui habitait la ville de **Butos** où elle a cet oracle, eut reçu d'**Isis Apollon** en dépôt, et l'eut caché dans l'île actuellement flottante, pour le soustraire à la poursuite de **Typhon** qui cherchait partout le fils d'**Osiris**. Ils disent qu'**Apollon** et **Diane** sont enfants de **Bacchus** et d'**Isis**, et que **Latone** fut leur nourrice et leur conservatrice. En égyptien **Apollon** s'appelle **Orus**, **Cérès** **Isis**, et **Diane** **Bubastis**. C'est sans doute d'après cette tradition qu'**Eschyle** fils d'**Euphorion**, seul des anciens poètes, a représenté **Diane** comme fille de **Cérès**. Telle est, à ce que disent les Égyptiens, la cause pour laquelle l'île devint flottante.

**Psammétique** gouverna l'Égypte 55 ans; il en employa 29 au siège d'**Azote**, grande ville de **Syrie**, qu'il finit par prendre. C'est, à notre connaissance, la ville qui a soutenu le siège le plus long.

Psammétique eut pour fils Nécos, qui fut aussi roi d'Égypte. Le premier il entreprit le canal qui conduit à la mer Érythrée, et que Darius le Perse acheva de creuser. La longueur de ce canal est de quatre jours de navigation, et sa largeur telle que deux galères à la rame peuvent y passer de front. L'eau y est amenée du Nil, en prenant un peu au-dessus de la ville de Bubaste, vis-à-vis de la ville arabe de Patumos. Il traverse d'abord la plaine d'Égypte dans la partie qui confine à l'Arabie. Le long de cette plaine s'étend la montagne qui domine Memphis, et dans laquelle sont les carrières. Le canal longe le pied de cette montagne du couchant au levant; ensuite il se dirige vers les fondrières, s'éloigne de la montagne, et s'avance au midi jusqu'au golfe arabe. Le chemin le plus court et le plus direct de la mer septentrionale à la mer méridionale ou Érythrée, à partir du mont Casie qui fait la limite de l'Égypte et de la Syrie, n'est que de mille stades jusqu'au golfe arabe; mais le canal est beaucoup plus long, à raison de ses sinuosités. Pendant qu'on le creusait sous le règne de Nécos, il périt 120,000 Égyptiens. On était à moitié, lorsque Nécos fit cesser les travaux, arrêté par un oracle qui lui dit qu'il travaillait pour le Barbare. Les Égyptiens appellent Barbares tous ceux qui ne parlent pas leur langue.

Quand il eut renoncé à ce canal, Nécos se tourna du côté des expéditions. Des galères furent faites,

les unes sur la mer septentrionale, les autres sur le golfe arabique, au bord de la mer Érythrée. On voit encore la trace des chantiers. Il se servit de ces vaisseaux dans l'occasion. Nécos livra bataille aux Syriens à Magdole, fut vainqueur, et prit Cadytis, grande ville de Syrie. L'habit qu'il portait lors de cette victoire, il en fit offrande à Apollon, et l'envoya aux Branchides de Milet. Ensuite il mourut, après un règne de seize ans, et laissa le royaume à son fils Psammis.

Vers ce Psammis qui régnait sur l'Égypte arrivèrent des Éléens, députés pour vanter la justice et l'honneur avec lesquels ils célébraient les jeux olympiques, dans la pensée que les Égyptiens eux-mêmes, quoique les plus sages des hommes, n'auraient rien pu imaginer de mieux. Lors donc que ces Éléens furent venus en Égypte, et eurent exposé l'objet de leur mission, le roi convoqua ceux qui passent pour les plus sages de la nation. Quand ils se furent assemblés, ils entendirent de la bouche des Éléens toute l'institution des jeux; après quoi les députés dirent qu'ils étaient venus pour savoir si les Égyptiens trouveraient quelque chose de plus juste. Ceux-ci, après s'être consultés, demandèrent aux Éléens si leurs compatriotes pouvaient disputer les prix. Les députés répondirent que cela leur était permis aussi bien qu'à tous les autres Grecs. En ce cas, répliquèrent les Égyptiens, vous vous êtes tout à fait écartés de la justice; car il n'est pas pos-

sible que vous ne favorisiez pas votre compatriote au détriment de l'étranger. Si vous voulez que la justice préside aux jeux, et si vous êtes venus tout exprès en Égypte, n'accordez qu'aux étrangers le droit de combattre, et refusez-le à tous les Éléens. Voilà le conseil que les Égyptiens leur donnèrent.

Psammis ne régna que six ans ; il fit une expédition en Éthiopie, et mourut tout de suite après. Son successeur fut Apriès son fils. Il fut, après son bisaïeul Psammétique, le plus heureux des rois ses prédécesseurs, pendant les vingt-cinq ans qu'il régna. Il mena une armée contre Sidon, et livra une bataille navale au Tyrien. Mais lorsqu'il dut lui arriver malheur, l'origine fut un événement que je raconterai plus au long dans l'histoire de Libye, et brièvement ici. Apriès avait expédié contre les Cyrénéens une armée qui essuya un grand échec. Les Égyptiens en prirent prétexte pour se soulever contre lui, dans la pensée qu'il les avait à dessein envoyés à une perte certaine, afin de pouvoir après ce désastre gouverner plus tranquillement le reste de la nation. Furieux de cette conduite, ceux qui revinrent de l'expédition, et les amis de ceux qui avaient péri, se révoltèrent incontinent. A cette nouvelle, Apriès leur envoie Amasis, pour les calmer par ses paroles. Celui-ci les atteint, et cherche à les dissuader ; mais tandis qu'il parlait, un Égyptien debout derrière Amasis lui met un casque sur

la tête, et s'écrie que c'est en signe de royauté. Cette action fut loin de lui déplaire, comme il le fit bien voir. En effet, dès que les Égyptiens révoltés l'eurent créé roi, il se disposa à marcher contre Apriès. Alors celui-ci fit partir un des plus considérés d'entre les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, nommé Patarbémis, avec ordre de lui amener Amasis vivant. Patarbémis se rendit vers Amasis, et le somma d'obéir à l'ordre du roi qui le faisait chercher. Mais Amasis répondit que dès longtemps il se préparait à le faire, et qu'Apriès n'aurait point à se plaindre de lui, car non-seulement il irait lui-même, mais il y mènerait encore d'autres. D'après ces paroles, Patarbémis comprenant sa pensée, et voyant d'ailleurs ses préparatifs, s'en retourna en hâte, afin d'informer au plus tôt le roi de ce qui se tramait. Lorsque Apriès le vit revenir sans amener Amasis, il ne lui permit pas de dire un seul mot, mais dans l'excès de sa colère, il lui fit couper les oreilles et le nez. Alors le reste des Égyptiens qui tenaient encore pour Apriès, à la vue d'un des leurs si indignement maltraité, n'attendirent pas un instant, passèrent du côté des révoltés, et se donnèrent eux-mêmes à Amasis. A cette seconde nouvelle, Apriès arma ses auxiliaires, et marcha contre les Égyptiens. Il avait autour de lui des Cariens et des Ioniens auxiliaires, au nombre de 30,000. Son palais grand et magnifique était dans la ville de Saïs. Ainsi les gens d'Apriès s'avancèrent contre les Égyptiens,

et ceux d'Amasis contre les étrangers. Ce fut à la ville de Momemphis qu'ils se rencontrèrent, prêts à se mesurer.

Les Égyptiens sont classés en sept castes. Les deux premières sont les Prêtres et les Guerriers; après viennent les Bouviers, les Porchers, les Marchands, les Interprètes, et les Pilotes. Telles sont les castes des Égyptiens; leurs noms sont tirés de leurs professions. Les guerriers sont appelés Calasires et Hermotybes. Les nomes que possèdent les Hermotybes (car toute l'Égypte est divisée en nomes) sont ceux de Busiris, de Saïs, de Chemmis, de Paprémis, l'île dite Prosopitide, et la moitié de Natho. De ces nomes sont natifs tous les Hermotybes. Leur nombre, quand il monte le plus haut, est de 160,000. Aucun d'eux ne sait d'art manuel; ils sont tout adonnés à la guerre. Les Calasires ont les nomes de Thèbes, de Bubaste, d'Aphthis, de Tanis, de Mendès, de Sébennys, d'Athrybis, de Pharbéthiis, de Thmuïs, d'Onuphis, d'Anysis, et de Myecphoris. Ce dernier nome occupe une île en face de la ville de Bubaste. Leur nombre, quand il monte le plus haut, est de 250,000 hommes. Il leur est pareillement interdit de pratiquer aucun métier; ils ne s'exercent qu'à la guerre, et cela de père en fils. Est-ce des Égyptiens que les Grecs ont appris cette coutume, c'est ce que je ne puis positivement décider; en effet je vois et les Thraces et les Scythes et les Perses et les Lydiens et presque

tous les Barbares regarder les artisans et leurs enfants comme moins honorables que les autres citoyens, tandis qu'ils estiment plus nobles ceux qui négligent les arts manuels, et surtout ceux qui s'adonnent à la guerre. C'est ce qu'ont adopté tous les Grecs et particulièrement les Lacédémoniens. Les Corinthiens au contraire ne méprisent point les artisans. Seuls parmi les Égyptiens, à l'exception des prêtres, les guerriers jouissaient de privilèges particuliers. Chacun d'eux avait douze arpents de terres choisies et franches d'impôt. L'arpent a cent coudées égyptiennes carrées, et la coudée égyptienne est égale à celle de Samos. Ces terres étaient l'apanage de tous les guerriers; mais ils les exploitaient tour à tour, et non tous à la fois. Mille Galasires et autant d'Hermotybes servaient de garde au roi pendant un an. Ceux-ci, indépendamment des terres, recevaient par jour chacun cinq mines de pain, deux de viande de bœuf, et quatre mesures de vin. C'était ce que recevaient tous ceux qui faisaient la garde du roi.

Lorsque Apriès avec ses auxiliaires, et Amasis avec tous les Égyptiens, se furent rencontrés dans la ville de Momemphis, les deux armées en vinrent aux mains. Les étrangers se battirent avec courage; mais comme ils étaient très-inférieurs en nombre, ils furent défaits. On dit qu'Apriès avait la pensée que personne, pas même un dieu, ne pouvait lui ôter la royauté, tant il se croyait solidement établi :

cependant vaincu et captif, il fut emmené à la ville de Saïs, naguère sa demeure, et dès lors celle d'Amasis. Là il fut pendant quelque temps nourri dans le palais et bien traité par Amasis; mais comme les Égyptiens reprochaient à celui-ci de nourrir son plus grand ennemi et le leur, il finit par le leur livrer. Ils l'étranglèrent, et l'enterrèrent ensuite dans le sépulcre de ses pères, qui est situé dans le temple de Minerve, tout près du sanctuaire, à main gauche en entrant. Les gens de Saïs enterraient de même dans l'intérieur du temple tous ceux de leur nome qui devenaient rois. Le monument d'Amasis, quoique un peu plus loin du sanctuaire que celui d'Apriès, et de ses ancêtres, est néanmoins dans une cour du temple. Il consiste en une vaste et magnifique salle de marbre, décorée de colonnes imitant des palmiers. Dans l'intérieur de cette salle est une double porte, derrière laquelle est le tombeau.

A Saïs est aussi le sépulcre du personnage que je ne peux nommer ici. Il est situé derrière le temple de Minerve, attenant au mur. Dans le pourpris, s'élevaient deux grands obélisques de marbre. Tout à côté est un lac de forme parfaitement ronde, orné d'une berge de pierre, et aussi grand, ce me semble, que celui de Délos, qu'on nomme *le Circulaire*. C'est dans ce lac que les Égyptiens font la représentation nocturne des aventures de ce même personnage, ou ce qu'ils appellent *les Mystères*. Bien

que j'en sois suffisamment instruit, je garderai sur ce sujet un religieux silence, de même que sur la fête de Cérès, que les Grecs appellent *Thesmophories*. La seule chose que je peux dire, c'est que ce sont les filles de Danaüs qui apportèrent d'Égypte cette dernière fête, et qui l'enseignèrent aux femmes des Pélasges. Puis, lorsque tout le Péloponèse fut bouleversé par les Doriens, la fête tomba. Les Arcadiens qui seuls des Péloponésiens restèrent et ne furent point expulsés, furent aussi les seuls qui la conservèrent.

Après la chute d'Apriès, ce fut Amasis qui régna. Il était du nome de Saïs, et d'une ville nommée Siuph. Au commencement les Égyptiens le méprisaient et n'en faisaient pas grand état, parce qu'il était de la classe du peuple et d'une famille obscure. Mais ensuite Amasis les gagna d'une manière habile et très-sensée. Il avait entre autres effets précieux un bassin d'or, dans lequel lui et tous ses convives se lavaient les pieds chaque jour. Il ordonna de le mettre en pièces, et d'en faire une statue de dieu, qu'il plaça dans la ville en lieu convenable. Les Égyptiens allèrent voir cette statue, et l'eurent en grande vénération. Alors Amasis en étant informé, convoqua tous les Égyptiens, et leur déclara que cette statue avait été faite avec le bassin dont on s'était jadis servi pour se laver les pieds et pour les plus vils usages, et qu'aujourd'hui l'on révérait tant. Il ajouta que son sort était semblable à celui

de ce bassin; puisqu'il était naguère de la classe du peuple, et qu'à présent il était leur roi. Aussi lui devait-on respect et hommages. C'est ainsi qu'il amena les Égyptiens à convenir qu'il était juste de le servir.

Sa manière de vivre était celle-ci. Le matin, jusqu'à l'heure où le marché se remplit, il expédiait avec zèle les affaires qui lui étaient présentées; mais depuis ce moment il buvait et raillait ses convives, il était folâtre et badin. Fâchés de cette conduite, ses amis l'avertirent en ces termes: O roi, tu as tort de te livrer à trop de frivolité. Il te faudrait sur un trône auguste siéger avec majesté, et t'occuper d'affaires tout le long du jour. Ainsi les Égyptiens sauraient qu'ils sont gouvernés par un grand homme, et tu aurais meilleur renom. Mais ta conduite actuelle n'est nullement royale. — Amasis leur répondit: Ceux qui ont des arcs les tendent quand ils veulent s'en servir, après quoi ils les relâchent; car si les arcs restaient toujours tendus, ils se rompraient, et au besoin l'on ne pourrait en faire usage. Il en est de même de l'homme. S'il voulait constamment travailler, sans jamais se délasser par le jeu, il deviendrait insensiblement fou ou imbécille. J'en ai la certitude; c'est pourquoi je donne à chaque chose son temps. Telle fut sa réponse à ses amis.

On dit qu'Amasis, étant encore simple particulier, aimait le vin, les propos joyeux, fuyait les occupations sérieuses, et que lorsque l'argent lui

manquait pour ses plaisirs , il en dérobaît de toutes parts. Ceux qu'il avait ainsi dépouillés le conduisaient pour le convaincre vers les oracles de leurs villes. Quelquefois il avait été condamné, et quelquefois il avait échappé. Devenu roi, il ne prit aucun soin des temples des dieux qui l'avaient absous de larcin, et ne donna rien pour les entretenir; il n'alla point y faire de sacrifices, et les regarda comme des oracles vains et mensongers. Mais tous ceux qui l'avaient déclaré voleur, il prit le plus grand soin de leurs temples, et les tint pour de vrais dieux, qui rendaient des oracles véridiques.

Amasis fit construire à Saïs les propylées admirables de Minerve, qui surpassent de beaucoup tous les autres soit pour l'élévation et la grandeur, soit pour la quantité et l'espèce des pierres. Il consacra aussi d'immenses colosses, et des sphinx gigantesques à figure humaine. Il fit amener d'autres pierres de construction d'une grandeur extraordinaire; quelques unes furent tirées des carrières de Memphis, mais les plus grandes vinrent de la ville d'Éléphantine, que vingt jours de navigation séparent de Saïs. De tout cela ce que j'admire le plus est un édifice d'une seule pierre, qui fut amené d'Éléphantine. Le transport dura trois ans; deux mille hommes y furent employés, et c'étaient tous des pilotes. La longueur de cet édifice est vingt-une coudées, sa largeur quatorze, sa hauteur huit. Toutes ces mesures sont prises en dehors. En dedans

la longueur est dix-huit coudées et une main, la largeur douze, la hauteur cinq. Il est placé à l'entrée du temple. Ce qui empêcha, dit-on, de l'introduire tout à fait, ce fut que l'architecte, au moment qu'on traînait la pierre, poussa un soupir, vu la durée du temps et les fatigues de l'ouvrage; ce dont Amasis fut tellement frappé, qu'il défendit de tirer la pierre plus avant. D'autres disent qu'un des ouvriers ayant été écrasé par elle, on cessa de la faire avancer.

Amasis consacra encore dans les autres temples les plus renommés des ouvrages d'une grandeur considérable; par exemple à Memphis le colosse couché en face du temple de Vulcain, et qui a soixante-quinze pieds de long. Sur la même base sont debout deux colosses en marbre d'Éthiopie, hauts chacun de vingt pieds, et placés l'un à droite l'autre à gauche du sanctuaire. On voit aussi à Saïs un autre colosse de marbre de la même grandeur et couché de la même manière que celui de Memphis. Enfin dans cette dernière ville Amasis fit construire le temple d'Isis remarquable par sa grandeur et sa beauté.

Sous le règne d'Amasis l'Égypte fut, dit-on, plus florissante que jamais, soit par les inondations du fleuve, soit par les productions du sol. On y comptait jusqu'à 20,000 villes bien peuplées. C'est encore Amasis qui établit la loi par laquelle tout Égyptien devait chaque année déclarer au nomarque ses

moyens d'existence; quiconque ne le faisait pas, ou ne justifiait pas ses ressources était puni de mort. Solon l'Athénien prit de l'Égypte cette loi pour la donner aux Athéniens, et ceux-ci l'ont maintenue constamment, comme un usage louable.

Amasis était l'ami des Grecs, et les obligea de diverses manières; par exemple, à ceux d'entre eux qui arrivaient en Égypte, il donna la ville de Naucrète pour habitation. A ceux qui ne voulaient pas s'établir, mais seulement faire le commerce maritime, il accorda des emplacements pour y ériger des autels et des temples pour leurs dieux. Le plus grand de ces édifices, le plus célèbre et le plus fréquenté, est celui qui reçut le nom d'*Hellénium*. Il fut fondé à frais communs par les villes suivantes: pour les Ioniens, Chios, Téos, Phocée, et Clazomènes; pour les Doriens, Rhode, Cnide, Halicarnasse, et Phasélis; pour les Éoliens, Mitylène seule. C'est à ces villes qu'appartient ce temple; ce sont elles qui fournissent les chefs du marché. Les autres villes qui prétendent au même privilège n'y ont aucun droit. Les Éginètes élevèrent à part et à leurs dépens un temple à Jupiter; les Samiens en firent autant pour Junon, et les Milésiens pour Apollon.

Autrefois Naucrète était le seul et unique marché de l'Égypte. Si quelqu'un arrivait dans une autre des bouches du Nil, il était tenu de jurer que c'était malgré lui; après quoi le vaisseau devait

gagner la bouche Canopique, ou, si les vents étaient absolument contraires, il fallait décharger les marchandises, et les conduire à Naucrâte sur des barques, en faisant le tour du Delta. Telle était la prérogative de cette ville.

Lorsque les Amphictyons eurent alloué trois cents talents pour construire le temple actuel de Delphes (l'ancien avait brûlé spontanément), les Delphiens furent chargés de fournir le quart de cette somme. Ils se mirent donc à parcourir les villes pour faire une quête; et ce ne fut pas d'Égypte qu'ils rapportèrent le moins: car Amasis leur donna mille talents d'alun, et les Grecs habitants de l'Égypte contribuèrent pour vingt mines.

Avec les Cyrénéens Amasis fit amitié et alliance. Il voulut même se marier chez eux, soit pour avoir une femme grecque, soit par attachement pour les Cyrénéens. Il épousa donc, les uns disent la fille de Battus, d'autres d'Arcésilas, d'autres de Critobule, homme distingué parmi ses concitoyens. Elle s'appelait Ladice. Plus tard, lorsque Cambyse fils de Cyrus s'empara de l'Égypte, et qu'il eut appris de cette femme qui elle était, il la renvoya saine et sauve à Cyrène.

Enfin Amasis consacra plusieurs offrandes en Grèce: à Cyrène, une statue dorée de Minerve, et sa propre image tracée en peinture; à Minerve de Linde, deux statues de marbre, et une cuirasse de lin d'un travail curieux; à Junon de Samos,

deux statues en bois qui le représentaient lui-même, et qui se voyaient encore de mon temps dans le grand temple derrière les portes. Le motif de ces offrandes fut, pour celles de Samos, l'hospitalité qui l'unissait à Polycrate fils d'Éacès; celles de Linde eurent une autre cause: le temple de Minerve qui est dans cette ville fut, dit-on, fondé par les filles de Danaüs; elles y abordèrent, quand elles fuyaient les fils d'Égyptus. Telles furent les offrandes d'Amasis. Ce fut le premier homme qui prit l'île de Cypre, et la soumit à lui payer un tribut.

---

# LIVRE TROISIÈME.

---

## THALIE.

---

C'EST contre cet Amasis que marchait Cambyse fils de Cyrus, à la tête des peuples de son empire et notamment des Grecs Ioniens et Éoliens, voici pour quel motif. Il avait envoyé en Égypte un héraut demander à Amasis sa fille, et cela d'après le conseil d'un Égyptien, qui gardait rancune à Amasis pour l'avoir, lui seul de tous les médecins d'Égypte, arraché à sa femme et à ses enfants et livré aux Perses, quand Cyrus lui fit demander un médecin des yeux, le meilleur qui fût en Égypte. Ayant donc ce sujet de plainte, l'Égyptien avait engagé par ses conseils Cambyse à demander la fille d'Amasis, afin qu'en la donnant il eût du chagrin, ou qu'en ne la donnant pas il devint ennemi de Cambyse. Mais Amasis, qui voyait avec peine la puissance des Perses et qui la redoutait, ne pouvait se résoudre ni à donner sa fille ni à la refuser; car il savait pour sûr que Cam-

byse la voulait non pour femme mais pour maîtresse. Tout bien considéré, voici à quoi il s'arrêta. Il y avait d'Apriès le précédent roi une fille fort grande et belle, restée seule de sa maison; elle s'appelait Nitétis. Amasis lui mit de beaux habits avec des bijoux, et l'envoya chez les Perses comme sa propre fille. A quelque temps de là, comme Cambyse la saluait du nom de son père, elle lui dit : O roi, tu es sans le savoir la dupe d'Amasis, qui m'a envoyée à toi parée de beaux atours comme sa fille, tandis qu'au vrai je suis née d'Apriès son maître, qu'il a tué en s'insurgeant avec les Égyptiens. — Cette parole fut le motif qui suscita contre l'Égypte le courroux de Cambyse. Ainsi disent les Perses; mais les Égyptiens réclament Cambyse, prétendant qu'il naquit de cette fille d'Apriès, et que ce fut Cyrus et non Cambyse qui demanda la fille d'Amasis. En cela ils ont tort; car ils n'ignorent pas (eux qui connaissent mieux qu'aucun autre peuple les coutumes des Perses) que d'abord ce n'est pas l'usage chez eux qu'un bâtard devienne roi, s'il y a un fils légitime; qu'ensuite la mère de Cambyse était Cassandane fille de Pharnace l'Achéménide, et non cette Égyptienne; mais ils tordent les faits, afin de paraître avoir quelque affinité avec Cyrus. On cite encore une anecdote selon moi peu croyable. On dit qu'une dame perse entra un jour chez les femmes de Cyrus, et que voyant auprès de Cassandane des enfants grands et de bonne mine, elle se répandit en éloges

et en extases ; sur quoi Cassandane , qui était femme de Cyrus , dit : Eh bien , moi la mère de tels enfants , je suis dédaignée par Cyrus , qui n'a des yeux que pour cette étrangère Égyptienne. — Ainsi parla Cassandane jalouse de Nitétis ; mais l'aîné de ses fils , qui était Cambyse , s'écria : Aussi , ma mère , quand je serai grand , je mettrai sens dessus dessous toute l'Égypte. — Quand il tint ce langage , Cambyse pouvait avoir dix ans ; il en garda le souvenir , et quand il fut devenu homme et roi , il fit l'expédition d'Égypte.

Une chose aida encore cette entreprise. Parmi les auxiliaires d'Amasis était un Halicarnassien nommé Phanès , homme de tête et bon soldat. Ce Phanès ayant à se plaindre d'Amasis s'évada d'Égypte par mer , dans l'intention d'aller trouver Cambyse. Or comme c'était un homme marquant parmi les auxiliaires , et qu'il était très-bien au fait des affaires de l'Égypte , Amasis fit son possible pour le prendre , et envoya après lui dans une galère le plus fidèle de ses serviteurs. Celui-ci le prit en Lycie ; mais il ne sut le ramener : Phanès lui échappa par finesse ; il enivra ses gardiens et se sauva chez les Perses. Cambyse se disposait à marcher contre l'Égypte , mais il était en peine sur la manière de passer le désert , lorsque Phanès arriva ; il lui fit connaître les affaires de l'Égypte , et le moyen d'y parvenir : c'était d'envoyer au roi des Arabes demander sûreté pour le passage. C'est en effet la seule entrée directe

de l'Égypte. De la Phénicie jusqu'aux confins de la ville de Cadytis la terre est aux Syriens dits de Palestine. De Cadytis, ville qui, à mon jugement, est aussi grande quasi que Sardes, jusqu'à Janyse, toutes les places maritimes sont à l'Arabe. Puis de Janyse le pays est encore aux Syriens jusqu'au lac Serbonis, le long duquel s'étend le mont Casius jusqu'à la mer. A partir du lac Serbonis, dans lequel on dit que Typhon est enseveli, c'est l'Égypte. Mais tout ce qui est entre la ville de Janyse, le mont Casius et le lac Serbonis (ce qui ne fait pas une petite étendue, mais bien trois journées de chemin), est un désert absolument sans eau.

Une chose peu remarquée de ceux qui vont par mer en Égypte, c'est que de toute la Grèce et même de la Phénicie il arrive deux fois par année en Égypte des cruches pleines de vin, et pourtant n'en voit-on, pour ainsi dire, pas une dans le pays. Que deviennent donc toutes ces cruches? C'est ce que je vais dire. Le préfet de chaque ville est tenu de les ramasser et de les expédier à Memphis; ceux de Memphis les remplissent d'eau et les portent dans le désert de Syrie, en sorte qu'à mesure qu'il en arrive, elles s'en vont en Syrie se joindre aux anciennes. Ce sont les Perses qui ont établi ces amas d'eau, afin de se ménager l'entrée de l'Égypte, aussitôt qu'ils ont été les maîtres de ce pays. Mais à cette époque cette précaution n'existait pas, il n'y avait point encore d'eau prête; c'est pourquoi Cambyse,

sur l'avis de l'Halicarnassien , députa vers l'Arabe , pour lui demander sûreté, ce qu'il obtint en donnant et recevant la foi.

Les Arabes sont un des peuples qui gardent le plus religieusement la foi jurée; voici quelles sont à cet égard leurs pratiques. Lorsque deux hommes veulent se jurer la foi, un tiers se met entre eux, et avec une pierre tranchante leur incise le dedans des mains près des grands doigts; puis prenant du manteau de chacun un flocon de laine, il frotte de sang sept pierres posées au milieu; en même temps il invoque Bacchus et Uranie. Cela fait, celui qui a donné sa foi recommande à ses amis l'étranger ou le compatriote, si c'en est un, avec lequel il s'est lié, et les amis se croient obligés de garder aussi la foi. Ils ne reconnaissent de dieux que Bacchus et Uranie; ils prétendent que leur manière de se couper les cheveux vient de Bacchus lui-même: ils se les coupent en rond, et se rasent les tempes. Ils appellent Bacchus Urotal, et Uranie Alilat.

Lors donc que l'Arabe eut juré la foi aux députés de Cambyse, voici quel expédient il imagina. Il remplit d'eau des outres de chameaux, les chargea sur tout ce qu'il y avait de chameaux vivants, et les transporta dans le désert, où il attendit l'armée de Cambyse. C'est là le récit qui est le plus vraisemblable; mais il faut dire aussi celui qui l'est le moins, puisqu'on le rapporte. Il est en Arabie un grand fleuve nommé Corys, qui se jette dans la mer Éry-

thrée. On prétend que le roi, à l'aide d'un boyau fait de cuirs de bœufs et d'autres peaux cousues ensemble et assez long pour venir jusque dans le désert, y conduisit l'eau de ce fleuve ; il y avait aussi fait creuser de grands réservoirs pour conserver l'eau. Or du fleuve au désert il y a douze journées de marche, et l'eau était conduite en trois endroits par trois boyaux.

A la bouche du Nil qu'on appelle Pélusienne campait Psamménite fils d'Amasis, attendant Cambyse ; car pour Amasis, Cambyse ne le trouva plus vivant lorsqu'il alla contre l'Égypte : il était mort au bout de quarante-quatre ans de règne, pendant lesquels il n'essuya aucun grand revers. Après sa mort il fut embaumé et mis dans le sépulcre sacré que lui-même s'était bâti. Du temps que Psamménite fils d'Amasis régnait sur l'Égypte, il arriva un prodige très-grand pour les Égyptiens : il tomba de la pluie à Thèbes d'Égypte, chose inouïe auparavant, et depuis jusqu'à moi, à ce que disent les Thébains ; car il ne pleut point du tout dans la haute Égypte, mais alors il plut à Thèbes quelques gouttes.

Lorsque les Perses, après avoir traversé le désert, furent près des Égyptiens et sur le point de livrer bataille, les auxiliaires de l'Égyptien, qui étaient des Grecs et des Cariens, accusant Phanès d'avoir amené contre l'Égypte une armée étrangère, s'avisèrent de ceci contre lui. Phanès avait laissé des enfants en Égypte : ils les font venir au camp,

et placent un cratère entre les deux armées; puis sous les yeux du père, ils amènent ces enfants l'un après l'autre, et les égorgent dans ce cratère, où ils y versent ensuite du vin et de l'eau. Tous les auxiliaires burent de ce sang avant d'aller en la mêlée. Le combat fut rude: de part et d'autre il périt nombre de gens; mais à la fin les Égyptiens plièrent.

Une chose vraiment surprenante que je vis et dont je m'informai à ceux du pays, c'est que parmi les ossements qui jonchent encore le champ de bataille, et qui sont séparés (ceux des Perses d'un côté, comme on les mit d'abord, et de l'autre ceux des Égyptiens), les crânes des Perses sont si frêles qu'on les brise en lançant un simple caillou, tandis que ceux des Égyptiens sont si durs qu'à peine peut-on les rompre avec une pierre. La cause en est, disaient-ils, et je le crois sans peine, que les Égyptiens dès leur enfance vont la tête rasée, en sorte que l'os se durcit au soleil; c'est ce qui fait aussi qu'ils ne deviennent jamais chauves: nulle part en effet on ne voit moins de chauves qu'en Égypte. Voilà donc pourquoi leurs crânes sont durs. Les Perses au contraire les ont frêles par la raison que dès l'origine ils se couvrent la tête de tiaras de feutre. Voilà ce que j'ai vu de mes yeux. A Paprémis j'ai remarqué la même chose pour ceux qui périrent avec Achéménès fils de Darius, vaincu par Inaros le Libyen.

Les Égyptiens après leur défaite coururent en

désordre s'enfermer à Memphis. Là Cambyse leur envoya un héraut perse, qui remonta le fleuve sur un vaisseau de Mitylène, pour les inviter à traiter avec lui. Mais eux, dès qu'ils virent le vaisseau entrer à Memphis, se répandirent en foule hors du mur, détruisirent le vaisseau, mirent en pièces les hommes comme chair à manger, et les emportèrent dans leurs murs. Après cela les Égyptiens assiégés finirent par se rendre. Leurs voisins les Libyens, craignant le même sort, se soumirent sans combat, s'imposèrent un tribut, et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens en firent autant par la même crainte. Cambyse reçut volontiers les présents venus de Libye, mais non ceux de Cyrène, fâché, je pense, de ce qu'ils étaient petits; car ce n'étaient que 500 mines d'argent. Il les prit à poignées, et les distribua de ses mains à ses soldats.

Dix jours après la prise de Memphis, Cambyse fit par outrage conduire hors de la ville le roi des Égyptiens Psamménite, qui n'avait régné que six mois, et le fit asseoir sur l'esplanade avec d'autres Égyptiens pour éprouver son âme. La fille de Psamménite vêtue en esclave et portant une cruche fut envoyée à l'eau. Avec elle et dans le même costume étaient d'autres jeunes filles des premiers citoyens. Quand elles vinrent à passer devant leurs pères avec des cris et des sanglots, eux aussi éclatèrent en lamentations de voir leurs enfants maltraités de la sorte. Pour Psamménite, quand il eut vu et compris, il se

contenta de baisser la tête. Après ces filles qui portaient l'eau, passa le fils de Psamménite avec deux mille autres Égyptiens du même âge, baillonnés et la corde au cou. On les menait au supplice pour venger les Mitylénien, qui avaient péri à Memphis avec le vaisseau. Ainsi l'avaient ordonné les juges royaux : pour chaque homme dix des premiers de l'Égypte devaient mourir. Psamménite les vit passer, et comprit bien que son fils allait à la mort ; mais tandis que les autres Égyptiens assis autour de lui pleuraient et se désespéraient, il fit la même chose que pour sa fille. Après cela il arriva par aventure qu'un de ses convives, homme déjà sur l'âge, dépouillé de ses biens et réduit à demander l'aumône, allant mendier par l'armée, passa devant Psamménite fils d'Amasis et les Égyptiens assis sur l'esplanade. A cette vue Psamménite poussa un grand gémissement, appela par son nom ce vieil ami, et se meurtrit la tête. Or il y avait là des gardes qui allaient rendre compte à Cambyse de ce qu'il faisait à chaque nouveau spectacle. Celui-ci donc fort étonné lui fit faire cette demande : Cambyse ton maître te demande, Psamménite, pourquoi, lorsque tu as vu ta fille maltraitée et ton fils marcher à la mort, tu n'as ni crié ni gémé, tandis que tu as honoré ce mendiant qui ne t'est rien, à ce qu'il entend dire. — A cette question Psamménite répondit : Fils de Cyrus, mes maux domestiques étaient trop grands pour être pleurés ; mais l'affliction de cet ami est digne de

larmes, lui qui, après avoir eu tant de biens, est réduit à la mendicité sur le seuil de la vieillesse. — Ces paroles rapportées à Cambyse lui parurent bien dites, et les Égyptiens racontent que Crésus en pleura, car il avait suivi Cambyse en Égypte; les Perses qui étaient là pleurèrent aussi, et Cambyse lui-même se prit de quelque pitié. Il commanda incontinent de sauver de la mort le fils, et de faire lever Psamménite de la place pour l'amener devant lui. Mais l'enfant ne vivait plus lorsqu'on y alla : il avait été le premier mis à mort. Pour Psamménite, on le fit lever et on le conduisit vers Cambyse, où dès lors il vécut sans aucun mauvais traitement. Si même il se fût abstenu d'intrigues, il eût recouvré le gouvernement de l'Égypte; car les Perses ont pour coutume d'honorer les fils des rois, et de leur rendre le pouvoir, quand même leurs pères se sont rebellés. Entre autres preuves de cet usage, il suffit de citer le fils d'Inaros le Libyen, Tannyras, à qui l'on rendit l'empire de son père, et le fils d'Amyrtée, Pausiris, à qui la même chose arriva. Et pourtant nul ne fit jamais autant de mal aux Perses qu'Inaros et qu'Amyrtée. Mais pour Psamménite, il reçut la peine de ses méchants complots; il fut trouvé soulevant l'Égypte. Lorsque Cambyse le sut, Psamménite but du sang de taureau, et mourut sur-le-champ. Telle fut sa fin.

Cambyse ensuite alla de Memphis dans la ville de Saïs, avec dessein de faire ce qu'il fit. A peine entré

dans le palais d'Amasis, il ordonna de tirer du tombeau le cadavre de ce roi, puis de le fouetter, de lui arracher les cheveux, de le piquer, enfin de le torturer de toute façon; et comme on se fatiguait à le faire (car le corps embaumé résistait et ne se délabrait point), Cambyse donna ordre de le brûler, ordre impie, car ni l'un ni l'autre peuple n'a l'usage de brûler les morts : les Perses, pour qui le feu est une divinité, ne pensent pas qu'on doive le repaître de cadavres; et les Égyptiens regardent le feu comme une bête vivante qui dévore tout ce qu'elle saisit, et qui meurt avec sa proie; or il n'est aucunement permis chez eux de donner aux bêtes les morts, et voilà pourquoi ils les embaument, de peur qu'ils ne soient mangés des vers. Ainsi ce qu'ordonna Cambyse était impie chez les deux peuples. Cependant, à entendre les Égyptiens, ce ne fut pas Amasis qui subit ces outrages, mais ce fut un autre Égyptien de son âge, que les Perses torturèrent en croyant torturer Amasis. Ils prétendent qu'Amasis instruit par un oracle du traitement qui l'attendait après sa mort, imagina, pour s'y soustraire, de mettre dans son sépulcre, près de l'entrée, ce corps qui fut fouetté pour lui, tandis qu'il enjoignit à son fils de le placer lui-même le plus avant possible au fond du tombeau. Ces ordres d'Amasis sur sa sépulture et sur cet homme ne me semblent pas du tout véritables; ils auront été forgés par l'orgueil des Égyptiens.

Ensuite Cambyse délibéra de faire une triple expédition , contre les Carthaginois , contre les Ammoniens , et contre les Éthiopiens à longue vie , ceux qui habitent en Libye les bords de la mer australe. Le plan qu'il adopta fut d'envoyer contre les Carthaginois l'armée navale , contre les Ammoniens une portion de ses troupes de terre , et contre les Éthiopiens des espions premièrement , pour voir si la table du Soleil , qu'on dit être chez eux , existe effectivement , et en outre pour observer les autres choses. Ils portaient pour la forme des présents à leur roi. Or cette table du Soleil , voici , à ce qu'on dit , ce que c'est. Devant leur ville est une prairie pleine de toute espèce de viandes bouillies , que placent de nuit les citoyens en charge , et de jour vient les manger qui veut. Ceux du pays assurent que c'est la terre qui les produit à mesure. Voilà ce qu'on raconte de la table du Soleil.

Cambyse , décidé à envoyer ces espions , manda aussitôt d'Éléphantine des Ictyophages qui savaient la langue éthiopienne , et en attendant qu'ils fussent venus , il donna ordre à l'armée navale de faire voile contre Carthage. Mais les Phéniciens s'y refusèrent , disant qu'ils étaient liés par de grands serments , et qu'il serait impie à eux de marcher contre leurs enfants. Or sans les Phéniciens , les autres n'étaient plus en force suffisante. A cela tint que les Carthaginois ne devinssent esclaves des Perses. Cambyse ne crut pas devoir user de violence

envers les Phéniciens, vu qu'ils s'étaient eux-mêmes donnés aux Perses, et que toute l'armée navale dépendait d'eux. Les Cypriens s'étaient pareillement donnés aux Perses, et faisaient la campagne d'Égypte.

Quand les Ictyophages furent venus, Cambyse les envoya en Éthiopie, instruits de ce qu'il fallait dire, et portant pour présents une robe de pourpre, un collier d'or, des bracelets, un vase de myrrhe, et un baril de vin de palmier. Or ces Éthiopiens, chez lesquels envoyait Cambyse, passent pour être les plus grands et les plus beaux de tous les hommes. Ils ont, à ce qu'on dit, des usages qui les séparent de tous les autres peuples, notamment en ce qui concerne la royauté. Celui des citoyens qu'ils jugent être le plus grand et d'une force proportionnée à sa taille, c'est celui-là qu'ils prennent pour roi.

Arrivés chez ces hommes, les Ictyophages donnèrent à leur roi les présents, et lui dirent : Le roi des Perses Cambyse, désirant devenir ton ami et ton hôte, nous a envoyés pour parler avec toi, et t'offrir en présents les choses dont il aime le plus à user. — Mais l'Éthiopien, sachant qu'ils venaient en espions, répondit : Non, ce n'est pas parce qu'il tient à devenir mon hôte que le roi des Perses vous a envoyés avec des présents; vous ne dites pas la vérité, car vous êtes venus épier mon empire; et lui n'est pas un homme juste, sans quoi il n'eût pas convoité un autre pays que le sien, et n'eût pas mis

en esclavage des hommes qui ne lui avaient fait aucun mal. Maintenant donc portez-lui cet arc , et lui dites : Le roi des Éthiopiens conseille au roi des Perses , lorsque les Perses tendront aussi facilement des arcs de cette grandeur , de marcher alors en nombre supérieur contre les Éthiopiens à longue vie ; mais jusque-là de savoir gré aux dieux , qui n'ont pas mis en tête aux fils de l'Éthiopie d'acquérir des terres autres que les leurs. — A ces mots il détendit l'arc , et le remit aux députés ; puis prenant la robe de pourpre , il demanda ce que c'était , et comment c'était fait. Les Ictyophages lui dirent ce qui en était de la pourpre et de la teinture : De tels hommes , répliqua-t-il , sont trompeurs comme leurs habits. Ensuite il demanda ce que c'était que le collier d'or et les bracelets ; et quand les Ictyophages lui en eurent indiqué l'usage , il se mit à rire , et croyant que c'étaient des chaînes , il dit qu'il y en avait de plus fortes chez eux. Il fit encore la même question pour la myrrhe , et lorsqu'il en eut appris la façon et l'emploi , il répéta ce qu'il avait dit de la robe. Passant ensuite au vin , il s'informa de sa fabrication , et fut enchanté de ce breuvage ; mais il demanda ce que mangeait le roi , et combien pour le plus vivait un Perse. Eux répondirent qu'il mangeait du pain de froment , dont ils lui expliquèrent la nature , et que quatre-vingts ans étaient le plus long terme de la vie d'un homme. Sur quoi l'Éthiopien dit qu'il n'était pas étonnant , si man-

geant du fumier ils vivaient peu d'années, et qu'encore ne vivraient-ils pas autant, sans le mélange de ce breuvage. Il voulait parler du vin, en quoi seul les Perses avaient sur eux l'avantage.

A leur tour les Ictyophages le questionnèrent sur la vie et sur les aliments des Éthiopiens. Il répondit que la plupart allaient jusqu'à cent vingt ans, et quelques-uns même au-delà; que leur nourriture était des viandes bouillies, et leur boisson du lait. Comme les espions s'émerveillaient de ce nombre d'années, on les conduisit à une fontaine, dans laquelle s'étant baignés, ils se trouvèrent comme frottés d'huile. Cette eau, disaient-ils, est parfumée comme des violettes, et si légère que rien n'y peut surnager, pas même le bois ou les objets moins pesants encore; tout va au fond. Si cette eau est effectivement telle qu'on dit, elle pourrait être la cause de leur longue vie. De cette fontaine, on les mena voir une prison, où tous les détenus étaient liés avec des chaînes d'or. Chez les Éthiopiens c'est l'airain qui est le plus rare et le plus précieux. De là ils allèrent voir la table du Soleil, et finalement les cercueils qu'on dit être faits de verre, voici comment. Après avoir séché le cadavre, soit comme les Égyptiens, soit de toute autre manière, on l'enduit tout entier de plâtre, on le peint en couleurs aussi ressemblant que possible, et on l'enferme dans une colonne de verre creux (ils en trouvent beaucoup dans la terre, et facile à travailler); au

milieu de cette colonne transparente se voit le cadavre sans aucune mauvaise odeur, ni rien de désagréable; il est tout visible et semblable au mort lui-même. Pendant un an, les parents les plus proches gardent cette colonne dans leurs maisons, où ils lui offrent les prémices de tout, et lui font des sacrifices; au bout de ce temps on l'emporte, et on la dresse aux environs de la ville.

Tout cela examiné, les espions s'en retournèrent. Cambyse n'eut pas plutôt ouï leur rapport, qu'il entra dans une grande colère, et se mit en marche pour l'Éthiopie, sans ordonner aucun approvisionnement de vivres, et sans considérer qu'il allait porter la guerre au bout du monde; mais comme furieux et hors de sens, aussitôt qu'il eut entendu les Ictyophages, il partit, laissant ce qu'il avait de Grecs à l'attendre, et menant avec lui toute l'armée de terre. Arrivé à Thèbes, il détacha environ 50,000 hommes, avec ordre de réduire en esclavage les Ammoniens, et de brûler le temple de Jupiter, tandis que lui-même avec le reste de l'armée marchait contre les Éthiopiens. Mais il n'eut pas fait la cinquième partie de la route, que déjà les vivres commencèrent à manquer; après on mangea les bêtes de somme, jusqu'à ce qu'elles manquassent pareillement. Si alors Cambyse eût changé d'avis et ramené l'armée, malgré la faute commise dès le début, c'eût été un homme sage: mais il ne tint compte de rien, et poussa toujours en avant.

Tant qu'ils eurent quelque chose à prendre de la terre, les soldats vécurent de l'herbe qu'ils arrachaient; mais quand ils furent dans les sables, quelques-uns firent une chose horrible : sur dix ils tiraient au sort un d'entre eux et le dévoraient. Cambyse les voyant se manger ainsi les uns les autres, prit peur, et renonçant à son entreprise, il rebroussa chemin, et revint à Thèbes, après avoir perdu beaucoup de monde. De Thèbes il descendit à Memphis, où il licencia les Grecs, qui retournèrent chez eux par mer. Ainsi finit l'expédition contre les Éthiopiens.

D'autre part ceux qui étaient envoyés contre les Ammoniens, partirent de Thèbes et cheminèrent avec des guides. Ils arrivèrent pour sûr à Oasis, ville habitée par des Samiens qu'on dit être de la tribu Eschrionienne, et distante de Thèbes de sept journées de marche à travers les sables. Cet endroit s'appelle dans la langue des Grecs *Iles des Bienheureux*. On dit que l'armée y arriva; mais ce qu'elle devint ensuite, c'est ce que personne ne sait dire, hormis les Ammoniens et ceux qui le tiennent d'eux. En effet ils n'atteignirent point le pays des Ammoniens, ni ne revinrent en arrière; mais voici le récit des Ammoniens. Lorsqu'au départ d'Oasis, s'avancant à travers les sables, ils furent quasi à moitié chemin, au moment qu'ils dinaient, il souffla sur eux un vent du midi d'une force extraordinaire, portant des monceaux de sable qui les ensevelirent tous, et

ainsi ils disparurent. Tel fut au rapport des Ammoniens le sort de cette armée.

Au retour de Cambyse à Memphis, parut en Égypte le dieu Apis, que les Grecs appellent Épaphus. Le bruit s'en étant répandu, incontinent les Égyptiens prirent leurs plus beaux habits et se mirent en fête. A cette vue Cambyse s'imagina qu'on se réjouissait de sa mésaventure; il appela donc les gouverneurs de Memphis, et quand ils furent en sa présence, il leur demanda pourquoi l'on n'avait rien fait de semblable lorsqu'il était venu la première fois à Memphis, mais bien alors qu'il avait perdu une grande partie de son armée. Eux répondirent qu'il était apparu un dieu, qui ne se montrait qu'à de longs intervalles, et que dès qu'il apparaissait, tous les Égyptiens étaient en fêtes et en réjouissances. Cambyse les ayant entendus, dit qu'ils étaient des menteurs, et comme tels les fit mourir; après quoi il fit venir devant lui les prêtres, et comme ils déclaraient la même chose, il dit qu'il saurait bien si ce dieu était d'humeur douce, et il commanda aux prêtres de lui amener Apis. Ceux-ci l'allèrent chercher. Or cet Apis ou Épaphus est un veau né d'une vache qui ne peut après en porter d'autre. Les Égyptiens prétendent que sur cette vache il descend du ciel un éclair, dont elle conçoit Apis. Il a les marques suivantes: le corps noir, sur le front un carré blanc, sur le dos une figure d'aigle, à la queue les crins doubles, sur la langue un scarabée. Quand

Les prêtres l'eurent amené, Cambyse dans un excès de démente tira son poignard pour percer le ventre d'Apis, et l'atteignit à la cuisse. Riant alors, il dit aux prêtres : O méchantes têtes, sont-ce là des dieux que des êtres de chair et de sang, et qui sentent le fer ? Bien digne des Égyptiens est un tel dieu. Quant à vous, mal vous prendra de vous être moqué de moi. — Là-dessus il ordonna à ceux qui en avaient charge de fouetter les prêtres et de tuer tous ceux des Égyptiens qu'ils trouveraient faire la fête, à raison de quoi elle cessa. Les prêtres subirent leur sentence. Pour Apis, blessé à la cuisse, il languissait couché dans le temple. Il mourut de sa plaie, et les prêtres l'enterrèrent à l'insu de Cambyse.

S'il faut en croire les Égyptiens, Cambyse aussitôt après ce méfait devint fou ; aussi bien était-il déjà auparavant peu sage. Premièrement il fit périr Smerdis, son frère de père et de mère. Il l'avait par jalousie renvoyé d'Égypte en Perse, parce qu'il avait été le seul des Perses qui eût tendu, à deux doigts près, l'arc qu'avaient apporté les Ietyophages de la part du roi des Éthiopiens. Nul autre Perse n'en avait pu faire autant. Lors donc que Smerdis s'en fut allé chez les Perses, Cambyse eut en songe une vision : il lui sembla qu'un messenger venu de Perse lui annonçait que Smerdis assis sur le trône royal touchait le ciel de sa tête. En conséquence Cambyse, craignant que son frère ne le tuât et ne devînt roi, envoie en Perse Préxaspe, celui des

Perses en qui il avait le plus de confiance, avec ordre de le tuer. Celui-ci monta à Suse, et tua Smerdis, les uns disent en le menant à la chasse, les autres en le conduisant au bord de la mer Érythrée, où il le noya.

Par-là commencèrent, dit-on, les méchancetés de Cambyse. Ensuite il fit périr sa sœur qui l'avait suivi en Égypte, qu'il avait épousée et qui pareillement était sa sœur des deux côtés. Voici comment il se faisait qu'elle fût sa femme, car avant lui les Perses n'avaient point coutume d'épouser leurs sœurs. Cambyse était amoureux d'une de ses sœurs, et ensuite la voulant pour femme, comme c'était chose contraire à l'usage, il appela les juges royaux pour savoir s'il y avait une loi qui autorisât le frère à épouser sa sœur. Ces juges royaux sont des Perses nommés à vie, à moins qu'on ne trouve en eux quelque iniquité. Ils rendent la justice aux Perses, et sont les interprètes des lois nationales; enfin tout revient à eux. A la question de Cambyse ils firent une réponse à la fois juste et prudente. Ils dirent qu'ils ne trouvaient aucune loi qui autorisât le mariage entre frère et sœur; mais qu'ils en trouvaient une autre par laquelle le roi des Perses peut faire ce qu'il veut. Ainsi la crainte de Cambyse ne leur fit pas rompre la loi; mais afin de ne pas se perdre eux-mêmes en la défendant, ils en découvrirent une autre favorable à qui veut épouser ses sœurs. Alors donc Cambyse prit pour femme celle qu'il aimait, et

peu après il épousa une autre de ses sœurs. Ce fut la plus jeune des deux qui le suivit en Égypte, et qu'il tua. Sur sa mort, comme sur celle de Smerdis, il y a deux versions différentes. Selon les Grecs, Cambyse avait mis aux prises un lionceau et un jeune chien, et les regardait avec cette femme; or comme le chien avait le dessous, voilà qu'un autre, qui était son frère, rompt son attache et vient à son aide, en sorte que les deux chiens triomphèrent du lionceau. Cambyse prenait plaisir à ce spectacle; elle au contraire, assise près de lui, pleurait. Cambyse s'en aperçut, et lui demanda ce qu'elle avait à pleurer. Elle répondit qu'en voyant ce chien secourir son frère, elle avait pleuré en pensant à Smerdis, qui n'avait eu personne pour le défendre. — Ce fut, au dire des Grecs, pour cette parole que Cambyse la fit mourir. Suivant les Égyptiens, Cambyse et cette femme étant assis à table, elle prit une laitue, dont elle se mit à arracher les feuilles, et lui demanda s'il la trouvait plus belle effeuillée que touffue; à quoi il répondit touffue. Et pourtant, reprit-elle, ainsi fais-tu de la maison de Cyrus, que tu vas dépouillant comme cette laitue. Transporté de colère, Cambyse sauta sur elle qui était grosse, et la fit avorter et mourir.

Tels furent les actes de folie que fit Cambyse contre les siens, soit pour le fait d'Apis, soit pour quelque autre cause, les hommes étant sujets à bien des maux. Aussi dit-on qu'il avait de naissance une

grande maladie, que quelques-uns nomment sacrée. Il n'est donc pas étrange qu'ayant en son corps une infirmité pareille, il n'eût pas non plus l'esprit sain. Il montra la même démençe contre les autres Perses. On raconte qu'un jour s'adressant à Préxaspe (c'était celui qu'il honorait le plus, et qui lui apportait les messages; même son fils était échanson du roi, ce qui est aussi une grande charge), il lui dit : Préxaspe, quel homme les Perses disent-ils que je suis, et quels discours tiennent-ils sur moi? — O mon maître, répondit-il, en général ils te louent; mais ils trouvent que tu es trop adonné au vin. — Il rapporta cela comme un propos des Perses; mais Cambyse en courroux repartit: Ah! maintenant les Perses disent que le vin me fait délirer et perdre la raison. Leur langage précédent n'était donc pas véritable? — C'est qu'auparavant, dans une assemblée des Perses, où était aussi Crésus, Cambyse ayant demandé quel homme il leur semblait être, comparé à son père Cyrus, ils avaient répondu qu'il était supérieur à son père, puisqu'il avait les mêmes choses que lui, et de plus l'Égypte conquise et la mer. Cette réponse des Perses n'avait pas satisfait Crésus : Pour moi, avait-il dit, fils de Cyrus, je ne trouve pas que tu sois égal à ton père; car tu n'as pas encore un fils tel qu'il a laissé en toi.— Ces paroles plurent à Cambyse, qui loua le jugement de Crésus. Or c'était là ce que rappelait Cambyse, lorsqu'il dit en courroux à Préxaspe : Tu vas juger toi-même si les

Perses ont raison de parler de la sorte, ou si ce n'est pas plutôt eux qui ont perdu le sens. Si ce trait frappe au milieu du cœur ton fils que voilà debout sur la porte, il est clair que les Perses ne savent ce qu'ils vont disant; si je le manque, on peut croire qu'ils disent vrai, et que je ne suis pas sage. — A ces mots il tend son arc et tire sur l'enfant; celui-ci tombé, il commanda de l'ouvrir et de regarder le coup; et comme la flèche se trouva en effet dans le cœur, il dit à Préxaspe en riant et au comble de la joie : Préxaspe, je ne suis pas fou, tu le vois, et ce sont les Perses qui radotent. Mais ça, dis-moi si jamais tu vis homme tirer si juste. — Préxaspe le voyant hors de sens, et craignant pour lui-même, répondit : Maître, je ne crois pas que le dieu tirât si bien. — Ainsi agit alors Cambyse; une autre fois il prit douze des principaux Perses sans aucune raison valable, et les fit enterrer vifs la tête en bas.

Témoin de cette conduite, Crésus le Lydien crut devoir l'avertir en ces termes : O roi, ne cède pas tout à la jeunesse et à la colère; mais plutôt sache te maîtriser : c'est bonne chose que prudence, et sage est qui voit de loin. Tu mets à mort sans nulle raison valable des concitoyens, des enfants; mais si tu continues, crains que les Perses ne se rebellent contre toi. Ainsi m'a enjoint ton père et instamment recommandé de t'avertir et conseiller pour ton bien. — C'était par bienveillance qu'il lui donnait cet avis; mais Cambyse répond : C'est bien à toi d'oser m'ad-

monester, toi qui as si bien régi ta patrie, et si bien conseillé mon père, quand tu l'engageas à passer l'Araxe pour aller contre les Massagètes, eux qui voulaient venir sur nos terres? Tu t'es perdu toi-même en mal gouvernant ton pays, et tu as perdu Cyrus qui ajouta foi à tes paroles. Mais mal t'en prendra; car il y a longtemps que je cherchais contre toi quelque prétexte. — Tout en parlant, il prenait son arc comme pour le percer; mais Crésus s'enfuit dehors. Le roi ne pouvant l'atteindre, ordonna à ses serviteurs de le prendre et de le tuer; mais les serviteurs, qui connaissaient son caractère, cachent Crésus, en se disant que si Cambyse se ravisait et redemandait Crésus, eux le montrant auraient une récompense pour l'avoir sauvé; si au contraire il ne témoignait ni repentir ni regret, ils seraient alors à temps de s'en défaire. Or avant qu'il fût peu Cambyse regretta Crésus; ce qu'apprenant les serviteurs, ils lui annoncèrent qu'il était en vie. Cambyse fut aise de savoir Crésus vivant, mais il dit que ceux qui l'avaient sauvé s'en repentiraient, car il les ferait mourir; et il tint parole.

Cambyse commit plusieurs excès de ce genre envers les Perses et envers les alliés, tant qu'il fut à Memphis. Il ouvrait les vieilles tombes, et regardait les morts. Il entra même dans le temple de Vulcain, et se rit beaucoup de la statue. En effet l'image de Vulcain ressemble tout à fait aux *Pataïques* dont les Phéniciens décorent la proue de leurs galères. Si

quelqu'un n'en a jamais vu, je lui dirai que c'est la figure d'un Pygmée. Il entra aussi dans le temple des Cabires, où il n'est permis d'entrer à personne qu'au prêtre, et fit jeter au feu leurs statues, et cela avec maintes railleries. Or les statues de ces dieux sont pareilles à celles de Vulcain, qu'on dit être leur père. D'après tout cela il m'est donc évident que grande était la folie de Cambyse; autrement il n'eût pas tourné en dérision les choses saintes et les coutumes. En effet si l'on proposait aux hommes de choisir les meilleurs de tous les usages établis, chacun après examen s'en tiendrait aux siens propres; tellement on les croit préférables à ceux d'autrui. Il fallait donc être insensé pour se rire de telles choses. Or que telle soit l'opinion de tous les hommes sur leurs usages, c'est ce qu'on peut estimer par diverses preuves et en particulier par celle-ci. Darius du temps de son empire appela ceux des Grecs qui étaient près de lui, et leur demanda pour quel prix ils voudraient manger leurs pères morts. Eux répondirent pour rien au monde. Ensuite Darius appela de ces Indiens qu'on nomme *Calatès*, et qui mangent leurs parents, et leur demanda en présence des Grecs, qui entendaient tout par un interprète, pour quel prix ils consentiraient à brûler les corps de leurs pères. Ils se récrièrent hautement, le priant de tenir un meilleur langage. Telle est la force de l'usage, et Pindare me semble avoir raison, quand il dit en ses vers que la coutume est la reine du monde.

Pendant que Cambyse portait la guerre en Égypte, les Lacédémoniens firent aussi une expédition contre Samos et Polycrate fils d'Écès, alors maître de Samos par rébellion. D'abord il avait divisé la ville en trois parts, dont il avait donné une à chacun de ses frères Pantagnote et Syloson; mais ensuite il tua l'un, chassa Syloson le plus jeune, et tint Samos tout entière. Alors il se lia d'hospitalité avec Amasis roi d'Égypte, auquel il envoya des présents et dont il en reçut à son tour. En peu de temps la puissance de Polycrate s'accrut et devint fameuse dans l'Ionie et le reste de la Grèce; car en quelque lieu qu'il tournât ses armes, tout lui réussissait à souhait. Il avait cent pentécontères (*vaisseaux à 50 rames*) et mille archers. Il pillait tout le monde sans distinction, disant qu'il obligeait plus un ami en lui rendant son bien qu'en ne lui prenant rien du tout. Il s'était emparé d'un grand nombre d'îles et de villes en terre ferme; en particulier il vainquit sur mer les Lesbiens qui allaient avec toutes leurs forces au secours de Milet. Ce furent eux qui enchaînés creusèrent tout le fossé qui entoure le mur de Samos.

Amasis n'ignorait pas la grande prospérité de Polycrate; même il en était inquiet; et comme son bonheur allait toujours croissant, il lui écrivit la lettre suivante, qu'il lui envoya à Samos: Ainsi dit Amasis à Polycrate. Il est doux d'apprendre le bonheur d'un ami et d'un hôte; cependant tes grandes prospérités ne me plaisent pas, car je sais combien

la divinité est jalouse. J'aime mieux, pour moi et pour ceux qui m'intéressent, avoir tantôt des succès et tantôt des revers, et vivre dans cette alternative, plutôt que d'être toujours heureux; car il n'est à ma connaissance personne qui, après des prospérités continuelles, n'ait eu triste fin. Maintenant donc, si tu m'en crois, fais ceci contre ton bonheur: songe à ce que tu peux avoir de plus précieux et qu'il te fâchât le plus de perdre; et jette-le si loin de toi qu'il ne reparaisse plus. Si désormais ton bonheur n'est pas mêlé d'infortunes, use du remède que je t'indique.

A cette lecture, Polycrate comprenant que l'avis d'Amasis était bon, chercha duquel de ses joyaux la perte lui ferait le plus de peine; or voici ce qu'il imagina. Il avait un cachet monté en or et qu'il portait; la pierre était une émeraude, et l'ouvrage était de Théodore fils de Téléclès le Samien. Ayant donc résolu de la perdre, il arma une galère, y monta, fit cingler au large, et quand il fut loin de de l'île, il ôta la bague, et à la vue de tout l'équipage il la lança dans la mer. Après quoi il regagna la terre, et rentré chez lui il était fort chagrin. Mais à cinq ou six jours delà, il arriva que d'aventure un pêcheur ayant pris un grand et beau poisson, le trouva digne d'être offert en don à Polycrate. Il alla donc avec à sa porte, demandant à le voir, et quand ce lui fut accordé: O roi, dit-il en lui présentant sa pêche, bien que je ne sois qu'un pauvre

homme, je n'ai pas voulu l'aller vendre au marché, mais elle m'a paru digne de toi et de ton empire; à toi donc je l'apporte et la donne. — L'autre, à qui ce langage fit plaisir, répondit : Tu as fait à merveille, et double grâce t'est due, pour ton discours et pour ton présent; nous t'invitons à souper. — Le pêcheur, pour qui ce n'était pas bagatelle, s'en fut en son logis; mais les serviteurs, en coupant le poisson, trouvent dans son ventre la bague de Polycrate. Sitôt qu'ils l'eurent vue et prise, ils la lui portèrent tout joyeux, et lui dirent de quelle manière elle s'était retrouvée. Mais lui, qui vit en cela quelque chose de divin, écrivit dans une lettre tout ce qu'il avait fait et comment il lui était advenu, et l'envoya en Égypte. Lorsque Amasis eut lu cette lettre de Polycrate, il vit bien qu'il est impossible à un homme de soustraire un autre homme aux maux dont il est menacé, et que Polycrate ne devait pas faire bonne fin, étant heureux en tout, à tel point que même ce qu'il perdait il le retrouvait. Il envoya donc un héraut à Samos dire qu'il rompait l'hospitalité; et il en agit ainsi, afin que si Polycrate venait à essuyer quelque grande et terrible disgrâce, il n'eût point à s'en affliger comme pour un hôte.

C'est contre ce Polycrate heureux en tout que les Lacédémoniens firent la guerre, à la requête de ceux des Samiens qui plus tard fondèrent en Crète la ville de Cydonie. Dans le temps que Cambyse armait contre l'Égypte, Polycrate l'avait fait prier

d'envoyer à Samos pour lui demander une armée; et la-dessus Cambyse avait envoyé volontiers à Samos, afin que Polycrate lui fournit une flotte pour son expédition d'Égypte. Mais l'autre choisit ceux d'entre les citoyens qu'il soupçonnait le plus de se vouloir insurger, et les y envoya sur quarante galères, en mandant à Cambyse de faire en sorte qu'ils ne revinssent pas. On dit que les Samiens ainsi envoyés par Polycrate n'allèrent point jusqu'en Égypte, mais qu'arrivés à Carpathos ils tinrent conseil et résolurent de ne pas aller plus loin; d'autres disent qu'ils arrivèrent en Égypte et qu'on les y gardait, mais qu'ils s'évadèrent. A leur retour ils rencontrèrent Polycrate, qui leur venait au-devant avec sa flotte. Il y eut bataille: eux furent vainqueurs, et descendirent dans l'île; mais ensuite, ayant engagé un combat sur terre, ils eurent le dessous, se rembarquèrent et s'en furent à Lacédémone. Il en est même qui disent que les Samiens revenus d'Égypte vainquirent Polycrate; mais c'est à tort, à ce qu'il me paraît; car ils n'auraient eu que faire du secours des Lacédémoniens, si par eux-mêmes ils eussent été capables de mettre Polycrate à la raison. Ajoutez qu'il n'est pas probable que lui qui avait des soldats mercenaires et ses propres archers en grand nombre, se soit laissé battre par la petite troupe qui revenait d'Égypte. Encore tenait-il enfermés dans les hangars de sa marine les femmes et les enfants des citoyens restés sous lui, prêt à y mettre le feu dans

le cas où ceux-ci l'auraient trahi pour ceux qui revenaient.

Lorsque les Samiens chassés par Polycrate furent arrivés à Sparte, ils se rendirent auprès des magistrats, et parlèrent longuement, comme gens qui font vives instances; mais à la première audience on leur répondit qu'on avait oublié le commencement et mal compris la fin. Ils revinrent à la charge; cette fois ils prirent un sac, et sans parler davantage, ils le montrèrent disant qu'ils manquaient de farine. A quoi l'on répartit que le sac à lui seul en disait assez. Toutefois on décida de les secourir. Quand tout fut prêt, les Lacédémoniens partirent pour Samos. A entendre les Samiens, ils le firent en reconnaissance de ce qu'eux-mêmes les avaient aidés de leurs vaisseaux contre les Messéniens; mais ceux de Lacédémone dirent que ce ne fut pas tant pour seconder les Samiens et satisfaire à leur demande, que pour tirer vengeance de l'enlèvement du cratère qu'ils portaient à Crésus, ainsi que du corselet qu'Amasis roi d'Égypte leur envoyait en don, et que les Samiens avaient pris une année avant le cratère. Ce corselet était de lin, couvert d'animaux brodés, et orné d'or et de laine d'arbre (*coton*); mais il était surtout admirable en ce que chaque fil, quoique fin, contenait 360 fils-tous visibles. Un autre corselet pareil est à Linde, où il a été consacré à Minerve par Amasis.

Les Corinthiens se joignirent avec zèle à cette

entreprise contre Samos. Car il y avait aussi un outrage à eux fait par les Samiens une génération auparavant, et dans le même temps que le vol du cratère. En effet comme Périandre fils de Cypsélus envoyait à Sardes chez Alyatte pour y être matilés 500 enfants des premières familles de Corcyre, les Corinthiens qui les menaient touchèrent à Samos, et les Samiens ayant su le but de ce voyage, enseignèrent d'abord à ces enfants de se tenir au temple de Diane, puis ne souffrirent pas qu'on en arrachât ces suppliants; et comme les Corinthiens empêchaient qu'ils n'eussent des vivres, les Samiens firent une fête qu'ils célèbrent encore aujourd'hui. La nuit venue, tant que ces enfants restèrent en suppliants, on formait des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, où chacun était tenu de porter des gâteaux de sésame et de miel, afin qu'en les dérobant les enfants des Corcyréens eussent à manger. Cela se pratiqua jusqu'à ce que les Corinthiens qui les gardaient s'en lassassent en les laissant, et alors les Samiens ramenèrent ces enfants à Corcyre. Si après la mort de Périandre les Corinthiens eussent été amis des Corcyréens, ils n'eussent pas pris parti contre ceux de Samos; mais jamais, depuis qu'ils ont fondé Corcyre, ils n'ont pu s'accorder entre eux.

Voilà pourquoi les Corinthiens gardaient rancune à ceux de Samos. Or Périandre envoyait à Sardes ces enfants des premiers de Corcyre pour se venger d'un acte horrible que les Corcyréens avaient com-

mis envers lui. Après que Périandre eut fait périr sa femme Mélisse, il lui arriva un second malheur. Il avait de Mélisse deux fils, âgés l'un de dix-sept, l'autre de dix-huit ans. Leur aïeul maternel Proclès, qui était tyran d'Épidaure, les fit venir auprès de lui, et les choya, comme on peut croire; et lorsqu'il les renvoya, il leur dit en les accompagnant : Savez-vous, enfants, qui a tué votre mère? L'aîné ne fit aucun compte de ce propos; mais le cadet, nommé Lycophon, en eut une telle douleur que de retour à Corinthe, et voyant dans son père le meurtrier de sa mère, il ne voulut ni lui adresser la parole, ni causer avec lui, ni répondre à ses questions. Enfin Périandre en colère le chassa de chez lui. Après cela il s'informa à l'aîné de ce que leur avait dit leur grand-père. L'autre lui raconta le bon accueil qu'il leur avait fait; mais le propos qu'il leur avait tenu en les renvoyant était sorti de sa mémoire, vu qu'il n'y avait pas fait grande attention. Cependant Périandre dit qu'il n'était pas possible qu'il ne leur eût pas donné quelque avis; et à force de l'interroger il fit tant que le jeune homme enfin se ressouvint de cela et le dit. Périandre ouvrit alors les yeux, et ne voulant montrer aucune faiblesse, il fit défendre à ceux chez qui vivait son autre fils de le recevoir sous leur toit; en sorte que l'enfant était chassé de maison en maison à cause des menaces de Périandre et de ses ordres de le repousser. Ainsi chassé il s'en allait chez quelque autre de ses

amis, lesquels le recevaient, comme fils de Périandre, mais non sans crainte. A la fin Périandre fit un édit par lequel quiconque l'hébergerait ou lui parlerait seulement paierait à Apollon une amende sacrée dont il fixa le taux. Dès lors personne ne voulut plus le recevoir ni lui parler; lui-même n'essayait pas d'éprouver la défense; mais il endurait de coucher à terre sous les portiques. Au bout de quatre jours, Périandre qui le vit en cet état de dénûment et d'abandon, eut pitié, et faisant taire son courroux il s'approcha et lui dit : O mon fils, lequel te semble préférable de ton sort actuel ou d'hériter, en fils soumis à ton père, de la tyrannie et de mes biens? Toi, mon enfant, roi de l'opulente Corinthe, tu choisis une vie de vagabond par opiniâtreté et par colère contre l'homme pour qui tu le devrais le moins. Si quelque fâcheux accident t'a donné des soupçons contre ton père, c'est moi qui tout le premier en porte la peine, en étant la cause. Songe, mon fils, combien il vaut mieux faire envie que pitié, et reconnaissant quelle folie c'est de se prendre à son père et à plus fort que soi, reviens à la maison. — Ainsi cherchait à le gagner Périandre; mais l'enfant ne lui répondit autre chose, sinon qu'il devait au dieu l'amende sacrée pour lui avoir parlé. Périandre alors comprenant que le mal de son fils ne pouvait s'adoucir ni se vaincre, l'éloigne de ses yeux, et l'envoie sur un navire à Corcyre dont il était maître aussi. Après cela il fit la guerre à son

beau-père Proclès, comme au premier auteur de toute cette affaire; prit Épidaure, et fit Proclès prisonnier. Cependant le temps passait, et Périandre qui se faisait vieux, sentant qu'il ne pouvait plus avoir l'œil et la main aux affaires, envoie à Corcyre et rappelle Lycophon pour la tyrannie; car il faisait peu de fond sur l'aîné de ses fils qu'il voyait d'esprit lourd; mais Lycophon ne daigna pas même répondre au message. Alors le père, qui ne pouvait se détacher de ce jeune homme, lui envoie sa fille, propre sœur de Lycophon, dans l'espérance qu'il s'en laisserait mieux persuader. Elle arrive et lui dit: O enfant, veux-tu donc que la tyrannie tombe en mains étrangères et que la maison de ton père périsse, plutôt que de venir toi prendre l'une et l'autre? Retourne à la maison, cesse de te punir toi-même. Désir de gloire est chose vaine. Ne cherches pas à guérir le mal par le mal. Combien de gens ne font-ils pas céder le droit à la raison? Combien qui, en poursuivant leurs avantages maternels, perdent aussi ceux de leur père? La tyrannie est un bien qui échappe et qui a maints amateurs. Lui est vieux et cassé. Ne donne pas à d'autres ce qui t'appartient. — C'est ainsi qu'elle, instruite par son père, lui tenait les discours les plus engageants; mais il lui répondit que jamais il n'irait à Corinthe, tant qu'il saurait son père en vie. Quand Périandre l'eut appris, il lui envoya pour la troisième fois un héraut: il voulait aller lui-même à Corcyre, et l'in-

vitait à venir à Corinthe prendre la succession de la tyrannie. A cette condition Lycophon y consentit, et ils se préparaient à passer l'un à Corinthe et l'autre à Corcyre, lorsque les Corcyréens en étant informés et craignant d'avoir Périandre chez eux, firent périr le jeune homme. Ce fut la cause pour laquelle Périandre avait voulu se venger des Corcyréens.

Les Lacédémoniens ne furent pas plutôt devant Samos avec une grosse armée qu'ils commencèrent le siège. D'abord ils donnèrent l'assaut au mur, et escaladèrent la tour qui est au bord de la mer, du côté de l'esplanade; mais ensuite Périandre accourut en force et les en délogea. Puis après, par la tour d'en haut qui est sur la crête de la montagne, sortirent les auxiliaires et bon nombre de Samiens, qui, après avoir quelque temps tenu tête aux Lacédémoniens, prirent la fuite; et ceux-ci les poursuivirent en les tuant. Si en cette journée tous les Lacédémoniens eussent aussi bien fait qu'Archias et que Lycopas, Samos eût été prise. Seuls à la poursuite des fuyards ils se jetèrent au-dedans des murs, eurent la retraite fermée, et périrent dans la ville des Samiens. Je me suis trouvé avec le troisième descendant de cet Archias, nommé Archias lui-même, à Pitane duquel bourg il était. De tous les étrangers, c'étaient les Samiens qu'il honorait le plus; il disait que son père avait porté le nom de Samien, parce que son aïeul Archias était mort

vaillamment en ce combat de Samos ; et il honorait les Samiens parce que , me dit-il , ils firent à cet Archias de belles funérailles publiques. Cependant les Lacédémoniens , après quarante jours de siège , voyant qu'ils n'étaient pas plus avancés , s'en retournèrent dans le Péloponèse. Un propos absurde en a couru. On a prétendu que Polycrate fit frapper en plomb quantité de pièces du pays , les fit dorer et les leur donna , et qu'eux les prenant se retirèrent. Ce fut la première expédition que firent en Asie les Doriens.

Ceux des Samiens qui avaient porté les armes contre Polycrate , voyant les Lacédémoniens sur le point de les abandonner , s'en furent eux-mêmes à Siphnos , car ils avaient besoin d'argent , et les affaires des Siphniens florissaient à cette époque. Ils étaient les plus riches des insulaires , à raison des mines d'or et d'argent qu'ils avaient dans leur île , tellement que de la dime du produit ils ont consacré à Delphes un trésor des plus magnifiques , et chaque année ils s'en partageaient les revenus. Quand ils firent faire ce trésor , ils demandèrent à l'oracle s'ils devaient longtemps jouir des biens qu'ils avaient présentement. La pythie leur répondit : *Quand en Siphnos sera blanc prytanée et blanc marché , alors faudra qu'homme avisé se garde d'embûche de bois et de rouge héraut.* Or il faut savoir qu'en ce temps-là la place et le prytanée de Siphnos étaient revêtus de marbre de Paros ; mais ils ne surent com-

prendre cet oracle ni alors, ni quand vinrent les Samiens. Ceux-ci, dès qu'ils eurent pris terre à Siphnos, envoyèrent un de leurs vaisseaux avec des députés à la ville. Jadis tous les vaisseaux étaient peints en vermillon; et c'était là ce qu'avait entendu la pythie en disant aux Siphniens de se garder d'embûche de bois et de rouge héraut. Ces envoyés étant donc venus, prièrent les Siphniens de leur prêter dix talents; et sur leur refus, les Samiens se mirent à ravager leurs terres. Aussitôt les Siphniens coururent aux armes; mais dans le combat ils eurent le dessous, et plusieurs se virent couper la retraite dans la ville par les Samiens, qui en tirèrent ensuite cent talents. Les Hermyonéens leur cédèrent à prix d'argent l'île d'Hydréa adjacente au Péloponèse; les Samiens la remirent comme dépôt à ceux de Trézène, et fondèrent en Crète la ville de Cydonie. Ce n'avait pas d'abord été leur dessein; mais seulement d'expulser de l'île les Zacynthiens. Ils s'y établirent, et y prospérèrent pendant cinq ans, à tel point que tous les édifices sacrés qu'on voit maintenant à Cydonie sont leur ouvrage, ainsi que le temple de Dictyne. Mais la sixième année les Éginètes les vainquirent sur mer, et les firent esclaves eux et des Crétois. Ils enlevèrent les proues de leurs vaisseaux faites en forme de hures de sangliers, et les consacrèrent dans le temple de Minerve à Égine. Les Éginètes en agirent ainsi par vieille haine pour les Samiens, qui les premiers, du temps qu'Amphi-

crate régnait à Samos, avaient porté la guerre à Égine et fait aux Éginètes de grands maux, comme aussi ils en avaient reçu d'eux. Ce fut la cause de cette vengeance.

Si je me suis étendu au sujet des Samiens, c'est que ce sont eux qui ont fait les trois plus grands ouvrages de toute la Grèce. A travers une montagne haute de 150 brasses est pratiqué un pertuis, commençant d'en bas avec double ouverture; la longueur de ce pertuis est de sept stades; sa hauteur et sa largeur chacune de huit pieds. Tout du long est creusé un autre canal profond de vingt coudées et large de trois pieds, par où l'eau d'une grande source est conduite par des tuyaux jusqu'à la ville. L'architecte de ce pertuis fut un Mégarien, Eupalinus fils de Naustrophe. Voilà le premier des trois ouvrages. Le second est une jetée dans la mer autour du port, haute de vingt brasses et longue de plus de deux stades. Le troisième est un temple, le plus grand de tous les temples connus. Le premier architecte en fut Rhécus fils de Philès, natif de l'endroit. C'est la raison pour laquelle je me suis étendu davantage au sujet des Samiens.

Tandis que Cambyse fils de Cyrus s'arrêtait en Égypte et commettait de tels actes de démence, il s'éleva contre lui deux mages, tous deux frères, et dont l'un avait été laissé par Cambyse comme intendan de sa maison. Il conspira parce qu'il vit que la mort de Smerdis était cachée, et qu'il n'y avait

qu'un petit nombre de Perses dans le secret ; car la plupart le croyaient vivant. Ce fut là-dessus qu'il dressa le projet d'attenter à la royauté. Il avait un frère, que j'ai dit avoir conspiré avec lui, assez ressemblant de visage à ce Smerdis fils de Cyrus que Cambyse son frere avait fait mourir. Il ressemblait donc à Smerdis, et de plus portait le même nom Smerdis. Cet homme, à la persuasion du mage Patizithès qui lui promettait de tout aplanir, se laissa conduire et placer sur le trône royal ; après quoi le mage envoya de tous côtés et jusqu'en Égypte des hérauts pour mander à l'armée d'obéir désormais à Smerdis fils de Cyrus, et non pas à Cambyse.

Les autres hérauts firent cette proclamation ; pour celui qui devait aller en Égypte, il trouva Cambyse et l'armée à Ecbatane de Syrie, et debout au milieu d'eux, il proclama ce qu'avait ordonné le mage. Cambyse entendant ce héraut crut qu'il disait vrai, et que Préxaspe l'avait trahi en ne tuant pas Smerdis, quand il l'avait envoyé pour cela ; il lança donc un regard à Préxaspe et lui dit : Préxaspe, c'est ainsi que tu as exécuté l'affaire dont je t'avais chargé ? L'autre répondit : O mon maître, il n'est point vrai que Smerdis ton frère se soulève contre toi, ni que jamais tu aies à démêler avec lui aucune affaire grande ou petite ; car moi-même, après avoir fait selon tes ordres, je l'ai enterré de mes propres mains. Si donc aujourd'hui les morts reviennent,

attends-toi à voir se lever aussi le Mède Astyage ; mais s'il en est comme devant , tu n'as rien à craindre de ce côté. Maintenant donc je pense qu'il faut courir après le héraut , et l'interroger afin de savoir par quel ordre il vient ici proclamer obéissance au roi Smerdis.—Cet avis de Préxaspe plut à Cambyse ; le héraut fut à l'instant rappelé , et quand il fut venu , Préxaspe le questionna en ces termes : O toi qui te dis le messenger de Smerdis fils de Cyrus , déclare-nous la vérité , et tu t'en iras sans aucun mal. Est-ce Smerdis lui-même qui , présent à tes yeux , t'a donné cet ordre , ou bien est-ce quelqu'un de ses serviteurs ? L'autre répond : Je n'ai point vu Smerdis fils de Cyrus , depuis que le roi Cambyse est parti pour l'Égypte. C'est le mage , laissé par Cambyse comme intendant de sa maison , qui m'a donné cet ordre , disant que Smerdis m'en chargeait pour vous. Ainsi parla le héraut sans rien déguiser ; alors Cambyse dit : Préxaspe , tu as fait en homme de bien ce que j'avais ordonné , et tu es sans reproche ; mais quel est celui des Perses qui s'est levé contre moi en empruntant le nom de Smerdis ? — Je crois le deviner , répondit Préxaspe : ce sont les mages , ô roi , qui se sont soulevés ; c'est ce Patizithès , que tu as laissé pour intendant de ta maison , et son frère Smerdis. — A ce nom de Smerdis , Cambyse fut frappé de la vérité de ces paroles et du songe où il avait cru recevoir la nouvelle que Smerdis assis sur le trône royal touchait le ciel de sa tête. Reconnaisant donc

qu'il avait sans raison fait périr son frère, il pleura Smerdis; puis le cœur navré de toute cette aventure, il sauta à cheval, avec l'intention de marcher au plus tôt à Suse contre le mage. Mais comme il sautait à cheval, du fourreau de son sabre tombe la boulerolle; le sabre nu le blesse à la cuisse, au même endroit où naguère il avait frappé le dieu Apis. Sentant sa blessure mortelle, il demanda quel était le nom de cette ville: on lui répondit Ecbatane. Or il avait précédemment reçu de Butos un oracle qu'il finirait sa vie à Ecbatane; aussi croyait-il mourir vieux à Ecbatane de Médie, où étaient toutes ses affaires; mais l'oracle voulait dire apparemment Ecbatane de Syrie. Alors donc apprenant le nom de cette ville, frappé de l'aventure du mage et de sa propre blessure, il recouvra la raison, et saisissant l'oracle, il dit: Ici s'en va mourir Cambyse fils de Cyrus. Pour lors il n'en dit pas davantage; mais au bout de vingt jours il manda les plus considérables des Perses qui étaient là, et leur tint ce discours :

O Perses, je me vois forcé de dévoiler la chose que je tenais le plus cachée. Étant en Égypte, j'eus en songe une vision, et puissé-je ne l'avoir jamais eue: je crus voir un messenger venant de chez nous m'apporter la nouvelle que Smerdis assis sur le trône royal touchait le ciel de sa tête. Craignant donc que mon frère ne m'enlevât l'empire, je fis plus vite que sagement; car la faiblesse humaine ne peut détour-

ner l'avenir. Insensé que j'étais, j'envoie Préxaspe à Suse pour tuer Smerdis; et après un si grand forfait, je vivais sans inquiétude, ne présumant pas que, Smerdis mort, nul autre se pût lever contre moi. Totalelement abusé sur ce qui me menaçait, j'ai été sans besoin le meurtrier de mon frère, et je n'en perds pas moins la royauté; car c'était Smerdis le mage que la divinité me prédisait en songe devoir se lever contre moi. Cependant le mal est fait: comptez que vous n'avez plus Smerdis fils de Cyrus; ce sont les mages qui sont les maîtres du palais; c'est l'intendant de ma maison et son frère Smerdis. Celui qui m'eût vengé de leur injure a péri par ses proches, victime d'un funeste trépas; mais puisqu'il n'est plus, il ne me reste qu'à vous recommander la chose la plus nécessaire, et qui est ma dernière volonté. Au nom des dieux royaux, je vous enjoins à tous, et surtout aux Achéménides ici présents, de ne pas souffrir que la souveraineté retourne aux Mèdes. S'ils l'ont acquise par ruse, par ruse il faut la leur ôter; s'ils la doivent à la force, c'est par la force qu'il faut la regagner. Faites ainsi, et puisse la terre vous donner ses fruits, vos femmes et vos brebis être fécondes, et vous libres pour toujours; mais si vous ne reprenez l'empire, si du moins vous ne l'essayez pas, je demande au ciel de vous donner tout le contraire, et de plus une fin pareille à la mienne.

Tout en disant ces paroles, Cambyse pleurait sur

son sort. Les Perses, quand ils virent leur roi pleurer, se mirent tous à déchirer leurs vêtements et à fondre en larmes. Ensuite, l'os s'étant carié et la cuisse bientôt cangrenée, le mal emporta Cambyse fils de Cyrus, qui avait régné en tout sept ans et cinq mois, sans laisser de postérité ni masculine ni féminine. Les Perses qui étaient là avaient grand-peine à croire que les mages fussent maîtres des affaires; ils pensaient que ce que Cambyse avait dit sur la mort de Smerdis était pour le rendre odieux à toute la nation perse. Ils étaient donc persuadés que le roi actuel était Smerdis fils de Cyrus; et Préxaspe niait fort et ferme de l'avoir tué, car il n'eût pas été sûr pour lui, Cambyse mort, de confesser que le fils de Cyrus avait péri de sa main.

Ainsi le mage, après la mort de Cambyse, régna sans inquiétude, à l'ombre du nom de Smerdis fils de Cyrus, pendant les sept mois qui manquaient pour compléter les huit ans du règne de Cambyse. Durant cet intervalle il fit tant de bien à tous ses sujets, qu'à sa mort tout le monde en Asie le regretta, sauf les Perses. En effet dès son avènement le mage fit publier chez toutes les nations de son empire une exemption de service militaire et d'impôts pour trois ans.

Mais le huitième mois il fut découvert de la manière suivante. Il y avait un Perse nommé Otane fils de Pharnaspe, égal par sa naissance et ses richesses à tout ce qu'il y avait de mieux. Cet Otane fut le

premier qui soupçonna le mage de n'être pas le fils de Cyrus, mais bien ce qu'il était en effet. Il le conclut de ce qu'il ne sortait jamais de la citadelle, et n'appela à lui aucun des grands. Pour s'en éclaircir, voici comment il s'y prit. Il avait une fille nommée Phédyme, qui avait été mariée à Cambyse, et que possédait maintenant le mage, ainsi que toutes les autres femmes du roi : Otane envoya vers elle, et lui demanda quel était l'homme avec qui elle vivait, si o'était Smerdis fils de Cyrus ou quelque autre. Elle lui fit répondre qu'elle n'en savait rien, n'ayant jamais vu Smerdis fils de Cyrus, et ne connaissant point qui était son mari. Là-dessus Otane lui envoie un second message, disant : Si tu ne connais pas Smerdis fils de Cyrus, informe-toi auprès d'Atossa quel est l'homme avec qui vous vivez elle et toi ; sans doute elle connaît son frère. A quoi la fille répond : Je ne puis ni parler avec Atossa, ni voir aucune des femmes enfermées avec moi ; car dès l'instant que cet homme-ci, quel qu'il soit, a pris la royauté, il nous a dispersées, nous plaçant l'une ici l'autre là. Cette réponse éclaira de plus en plus Otane ; il envoya donc un troisième message ainsi conçu : Mon enfant, tu dois en fille bien née courir tous les dangers que t'ordonne ton père. S'il n'est pas Smerdis fils de Cyrus, mais s'il est celui que je pense, il ne faut pas qu'il ait eu impunément toi et l'empire des Perses ; mais il mérite vengeance. Maintenant donc fais ce que je vais te dire. Quand

tu le sentiras endormi, tâte-lui les oreilles : si tu trouves qu'il en ait, sois assurée que tu es avec Smerdis le fils de Cyrus; mais s'il n'en a point, c'est Smerdis le mage. — Phédyme là-dessus renvoie disant qu'elle court grand risque à cela; car s'il n'a point d'oreilles et qu'il la surprenne quand elle le touchera, elle sait que sa perte est certaine; néanmoins elle le fera. Ainsi elle promet d'exécuter ce que voulait son père. Or il faut savoir que ce Smerdis, du temps de Cambyse, avait eu les oreilles coupées pour quelque motif important. Cette Phédyme donc, la fille d'Otane, afin d'accomplir sa promesse, quand vint son tour d'aller chez le mage, attendit pour lui tâter les oreilles qu'il fût profondément endormi. Elle n'eut pas de peine à s'assurer qu'il n'en avait point; et dès qu'il fit jour, elle envoya informer son père de sa découverte. Alors Otane prenant à part Aspathinès et Gobryas, qui étaient des premiers d'entre les Perses et qui avaient sa confiance entière, leur raconta toute l'affaire. Eux qui avaient déjà quelques soupçons, accueillirent les raisons d'Otane, et il fut résolu que chacun d'eux s'adjoindrait un Perse, celui qu'il croirait le plus sûr. Otane prit Intapherne, Gobryas Mégabyse, Aspathinès Hydarnès. Ils se trouvaient donc six, lorsque arrive à Suse Darius fils d'Hystaspe, venant de la Perse dont son père était gouverneur. Aussitôt les six décidèrent de mettre Darius dans le complot.

Ces sept réunis se donnèrent leur foi, et délibérèrent ensemble. Quand ce fut à Darius de déclarer son sentiment, il leur dit : Je croyais être seul à savoir que c'est le mage qui règne, et que Smerdis fils de Cyrus a péri, et voilà pourquoi je venais en hâte, afin de conspirer la mort du mage. Mais puisqu'il se trouve que vous le savez aussi, et non pas moi seul, mon avis est d'agir sur l'heure, et de ne pas différer, car il ne ferait pas bon pour nous. — A cela Otane répondit : Fils d'Hystaspe, tu as un brave père, et tu t'annonces non moins brave que lui. Toutefois ne va pas presser l'affaire inconsidérément; use de plus de prudence. Avant de mettre la main à l'œuvre, il nous faut être plus nombreux. — Darius repartit : Hommes ici présents, si vous suivez l'avis d'Otane, sachez que vous mourrez de malement, car quelqu'un vous dénoncera au mage pour en tirer quelque profit particulier. Le mieux était de prendre le tout sur vous-mêmes; mais puisqu'il vous a plu d'en rapporter à plus grand nombre et de me joindre encore à vous, agissons aujourd'hui, ou sachez que, passé ce jour, j'irai moi-même tout le premier vous accuser auprès du mage. — Otane le voyant si empressé répliqua : Puisque tu nous contrains d'agir à la hâte, et ne souffres aucun délai, voyons, explique-nous toi-même comment tu prétends que nous entrions dans le palais pour les attaquer. Il y a des gardes de distance en distance, comme tu le sais, sinon pour l'avoir vu,

du moins par oui-dire. Comment donc les passerons-nous? — Darius lui répond : Otane, il est maintes choses qui ne se peuvent montrer en paroles, mais bien en actions; d'autres qui en paroles sont possibles, et qui de fait ne produisent rien de brillant. Ne croyez pas que ces gardes soient si difficiles à franchir. Nul ne sera qui, soit respect soit crainte, ne laisse passer des hommes tels que nous; puis j'ai à donner un prétexte plausible : je dirai que j'arrive de Perse, et que j'ai de la part de mon père quelque chose à communiquer au roi. S'il faut user de mensonge, faisons-le. Nous avons tous même but soit en mentant, soit en disant la vérité : les uns mentent, parce qu'ils espèrent quelque avantage de leur mensonge; les autres disent la vérité pour acquérir plus de confiance et en tirer quelque profit. Ainsi par des moyens divers nous cherchons tous la même chose. S'il n'y avait rien à gagner, on verrait aussi bien mentir le véridique, et le menteur dire la vérité. Or donc celui des gardes qui nous aura fait place, quelque jour s'en trouvera bien; mais celui qui essaiera de nous arrêter, traitons-le en ennemi; forçons l'entrée et agissons. — Après ces paroles Gobryas dit : Amis, quelle occasion plus belle aurons-nous jamais de recouvrer l'empire ou, si nous ne le pouvons, de mourir? Nous, Perses, nous sommes gouvernés par un mage, et un mage sans oreilles! Ceux de vous qui étaient présents au décès de Cambyse se souviennent sans doute des

imprécations qu'il fit en mourant contre ceux des Perses qui ne tâcheraient pas de reprendre l'empire; alors nous n'y ajoutâmes pas foi: nous pensions qu'il parlait ainsi pour exciter notre haine. Maintenant donc je vote pour que l'on suive l'avis de Darius, et qu'on ne sorte de cette assemblée que pour aller droit contre le mage.

Ainsi parla Gobryas, et tous l'approuvèrent; mais tandis qu'ils étaient à délibérer, arriva l'aventure suivante. Les mages avaient résolu de s'attacher Préxaspe, parce qu'il avait souffert un traitement affreux de la part de Cambyse, qui tua son fils d'un coup de flèche, et parce que seul il avait connaissance de la mort de Smerdis fils de Cyrus, l'ayant fait périr de sa main; outre cela il était en grande estime parmi les Perses. Ils l'appelèrent donc, mirent tout en œuvre pour le gagner, et par la foi et les serments ils obtinrent sa parole qu'il garderait pour lui et ne dirait à personne leur tromperie envers les Perses; à cette condition ils lui promettaient monts et merveilles. Préxaspe y consentit; les mages, après l'avoir ainsi endoctriné, lui dirent qu'ils allaient assembler tous les Perses sous le mur du palais, et qu'il lui fallait monter sur une tour, et delà déclarer que c'était Smerdis fils de Cyrus, et non aucun autre, qui régnait. Ils exigeaient cela de Préxaspe, parce qu'il avait la confiance des Perses, et qu'il avait mainte fois nié la mort de Smerdis et assuré qu'il était en vie. Préxaspe dit qu'il était prêt à le faire;

alors les mages convoquèrent les Perses, le firent monter sur la tour, et lui dirent de parler. Mais lui fit exprès d'oublier leur demande; et commençant par Achéménès, il passa en revue tous les ancêtres de Cyrus; puis descendant jusqu'à lui, il rappela tous les biens qu'il avait faits aux Perses. Après cette énumération il dévoile la vérité, avouant qu'il l'avait cachée jusqu'alors, parce qu'il n'eût pas été sûr pour lui de la dire, mais qu'à cette heure il s'y voyait forcé. Il raconta comment, pour obéir à Cambyse, il avait lui-même tué Smerdis, et comment c'étaient les mages qui régnaient. Enfin, après de grandes imprécations contre les Perses, s'ils ne recouvreraient l'empire et ne tiraient vengeance des mages, il se précipita du haut de la tour, la tête la première. Ainsi finit Préxaspe, qui fut toute sa vie un homme considéré.

Cependant les sept Perses résolus d'attaquer sur-le-champ les mages, adressent aux dieux leur prière, et sans plus tarder s'avancent, ignorant ce qui venait de se passer. Quand ils furent à moitié chemin ils apprirent l'action de Préxaspe. Là se tirant à l'écart, ils tinrent conseil. Otane voulait remettre l'exécution et ne rien entreprendre dans le trouble où étaient les choses; mais Darius soutenait qu'il fallait marcher aussitôt, et exécuter promptement ce qu'on avait résolu. Comme ils contestaient ensemble, on vit sept couples d'éperviers poursuivre deux couples de vautours, qu'ils allaient plumant et

déchirant à coups de becs. A cette vue les sept se rangèrent tous à l'avis de Darius, et marchèrent droit au palais sur la foi de l'augure. Quand ils furent à la porte, ce qu'avait prévu Darius arriva : les gardes respectant en eux les premiers des Perses, et loin de les soupçonner, les laissèrent passer sans mot dire, protégés qu'ils étaient par les dieux. Parvenus dans la cour, ils trouvèrent les eunuques qui ont charge de porter les messages. Ceux-ci leur demandèrent ce qu'ils voulaient; en même temps ils menaçaient les premiers gardes pour les avoir laissés entrer; et comme les autres voulaient passer outre, ils se mirent en devoir de les empêcher. Alors les sept, s'encourageant l'un l'autre, tirent leurs poignards, et frappent ceux qui les arrêtent; puis ils courent à la salle des hommes. Le sort voulut que les deux mages s'y trouvassent alors à consulter sur l'action de Préxaspe. Au bruit et aux cris des eunuques, ils s'élancent tous deux, et voyant de quoi il s'agissait, ils se mettent en défense : l'un prend un arc, l'autre une pique, et le combat s'engage. Celui qui avait l'arc, serré de près par l'ennemi, ne put en faire usage; l'autre armé de la pique frappe Aspathinès à la cuisse et Intapherne à l'œil; même Intapherne en perdit l'œil, mais il ne mourut pas de la blessure. Ainsi l'un des mages blesse ces deux; l'autre, à qui son arc était inutile, se sauve dans une chambre attenante à la salle, et veut en fermer la porte; mais deux des sept, Darius et Gobryas,

s'y jettent avec lui. Gobryas saisit le mage à bras-le-corps; Darius restait en suspens dans les ténèbres, de peur de frapper Gobryas. Celui-ci le voyant immobile lui demande pourquoi il n'use pas de sa main? Crainte de te blesser, répond Darius; mais Gobryas repart : Donne de l'épée fût-ce au travers des deux. Darius obéit, et par bonheur atteint le mage.

Les mages ainsi tués, ils leur coupent la tête, et laissent là leurs propres blessés, soit qu'ils ne pussent marcher, soit pour garder la citadelle. Les cinq autres, les têtes des mages à la main, courent dehors avec grands cris et grand vacarme. Ils appellent les autres Perses, leur racontent ce qu'ils ont fait, et leur montrent les têtes; en même temps ils tuent tous ceux des mages qu'ils trouvent sur leurs pas. Les Perses apprenant l'action des sept et la tromperie des mages, veulent eux-mêmes en faire autant; tirant donc leurs poignards, ils tuent tous les mages qu'ils rencontrent. Si la nuit ne fût venue mettre fin au massacre, il n'en eût pas échappé un seul. Les Perses célèbrent ce jour d'une façon particulière : ils font une grande fête qu'ils appellent *Magophonie*, et pendant laquelle il n'est permis à aucun mage de se montrer; mais ce jour-là tous les mages se tiennent en leurs maisons.

Quand le tumulte fut apaisé et qu'il se fut écoulé cinq jours, ceux qui avaient conspiré contre le mage délibérèrent sur la chose publique; et là se tinrent

des discours que bien des Grecs auront peine à croire, mais qui se tinrent néanmoins. Otane voulait que les affaires fussent remises aux mains de tous les Perses. Je tiens, dit-il, qu'il ne nous faut plus obéir à un seul, car ce n'est chose ni bonne ni douce. Vous avez vu jusqu'où Cambyse a poussé l'insolence, et vous avez même goûté de celle du mage; et comment la monarchie aurait-elle une règle, quand elle peut faire sans contrôle tout ce qu'elle veut? Donner pareil pouvoir au meilleur des hommes, c'est le mettre hors du sens commun; car l'orgueil naît en lui par les grands biens qu'il a, et l'envie a été de tout temps naturelle à l'homme. Or ayant ces deux vices, il a toute méchanceté : l'orgueil dont il est pétri lui fait commettre mille injustices, et l'envie non moins. Il semble que le tyran qui possède tout dût être étranger à l'envie; mais non : il est jaloux des plus gens de bien durant toute leur vie, tandis qu'il caresse les plus mauvais citoyens. Jamais il ne manque d'accueillir la calomnie; et, chose étrange, si vous le louez avec réserve, il s'en offense comme d'un manque de respect; et si vous le portez aux nues, il s'en offense encore comme d'une flatterie. Mais ce qui est bien pis, c'est qu'il touche aux anciennes lois, prend de force les femmes, et tue sans forme de procès. Il n'en est pas ainsi de l'état populaire; d'abord il a le plus beau nom, l'égalité; ensuite il ne s'y fait rien de ce qui a lieu chez le monarque; les magistrats sont

élus au sort, responsables, et les délibérations sont communes. J'opine donc pour que, renonçant à la monarchie, nous donnions le pouvoir au peuple; car le peuple, c'est tout.

Tel fut l'avis énoncé par Otane; mais Mégabyse qui penchait vers l'oligarchie, parla en ces mots : Ce qu'Otane a dit pour abolir la tyrannie, je le dis comme lui; mais en voulant donner au peuple la puissance, il n'a pas mis la raison de son côté. En effet rien n'est plus stupide ni plus insolent qu'une aveugle populace. Or fuir la tyrannie d'un seul, pour tomber dans celle d'une multitude effrénée, c'est ce qu'on ne peut aucunement tolérer. Si le monarque agit, c'est avec connaissance; tandis que le peuple ignore ce qu'il fait. Et comment ne l'ignorerait-il pas, lui qui n'a rien appris de beau ni d'honnête, et qui ne sait qu'emporter brusquement les affaires, semblable à un torrent. Qu'ils tiennent donc pour la démocratie ceux qui veulent du mal aux Perses; pour nous, faisons un choix des plus gens de bien, et investissons-les de l'autorité. Nous aussi nous serons du nombre; et n'est-il pas probable que des meilleurs hommes viendront les meilleurs conseils ?

Ainsi parla Mégabyse; après lui Darius exprima sa pensée en ces termes : Pour moi, j'approuve l'opinion de Mégabyse en ce qui concerne la multitude, mais quant à l'oligarchie, je ne suis pas de son avis. Des trois choses proposées (et je mets qu'elles soient

toutes les trois excellentes), la république, l'oligarchie, et la monarchie, je soutiens que celle-ci est de beaucoup préférable. En effet un chef homme de bien est ce qu'il y a de meilleur; car avec la sagesse qu'il a, il gouverne sans reproche, et peut mieux tenir secrets les desseins contre les malveillants. Dans l'oligarchie, comme plusieurs exercent en commun la vertu, il s'élève entre eux de fortes inimitiés particulières. Chacun voulant primer et faire prévaloir son avis, on en vient à des haines violentes, d'où naissent les factions, et des factions les meurtres, qui amènent toujours la monarchie; preuve que celle-ci est la meilleure. D'autre part, là où le peuple commande, la méchanceté paraît inmanquablement; or quand la méchanceté se mêle aux affaires publiques, elle produit entre les méchants non des haines, mais des amitiés fortes; car ils se soutiennent l'un l'autre pour le malheur commun; et cela dure jusqu'à ce qu'un homme se plaçant à la tête du peuple y mette fin. Dès lors celui-ci devient l'idole du peuple, et par conséquent il est roi; preuve encore que la monarchie est la meilleure. Mais pour tout dire en un mot, d'où nous est venue la liberté, et qui nous l'a donnée, le peuple, l'oligarchie ou un monarque? Mon avis est donc qu'affranchis par un seul, nous nous en tenions à un seul. D'ailleurs, c'est rester fidèles aux bonnes institutions de nos pères; et autrement il y aurait du mal.

Ces trois opinions étant donc proposées, quatre

des sept adhérèrent à la dernière. Alors Otane, qui avait cherché à établir l'égalité parmi les Perses, dit : Hommes conjurés, il est clair qu'un de nous va devenir roi ou par le sort ou par le choix du peuple ou de toute autre manière. Pour moi, je ne vous le dispute point. Je ne veux ni gouverner, ni être gouverné, et je me désiste de l'empire; mais à condition que nul de vous ne commandera ni à moi ni à mes descendants. — Après qu'il eut ainsi parlé, et que les six lui eurent octroyé sa demande, il se départit de la concurrence, et se retira du milieu d'eux. Aujourd'hui encore cette maison est la seule en Perse qui soit libre et qui n'obéisse qu'autant qu'elle veut, sans transgresser toutefois les lois nationales.

Le reste des sept tint conseil sur la plus juste manière d'élire un roi. Et d'abord il fut résolu qu'à Otane et à ses descendants à perpétuité, dans le cas où la royauté écherrait à l'un des six autres, serait donné chaque année par honneur un vêtement médique, ainsi que tous les dons les plus honorables chez les Perses. La raison pour laquelle ils résolurent de lui faire ces présents, c'est qu'il avait été le premier auteur du complot, et les avait réunis. Tels furent les honneurs décernés à Otane; pour eux en commun ils décidèrent que chacun des sept pourrait à toute heure entrer au palais sans être annoncé, à moins que le roi ne fût au lit couché; en outre que le roi ne pourrait prendre femme ailleurs que dans

la maison des conjurés; enfin quant à la royauté, ils convinrent de monter tous à cheval au lever du soleil, et que celui dont le cheval hennirait le premier sur l'esplanade, serait déclaré roi.

Darius avait un palefrenier, homme habile, qui avait nom Ébarès. La délibération finie, Darius s'en fut à lui et dit : Ébarès, nous sommes convenus pour élire un roi de faire ainsi : Nous monterons à cheval, et celui dont le cheval hennira le premier au lever du soleil, celui-là sera roi. Maintenant donc si tu as quelque industrie, fais en sorte que ce prix ne tombe à nul autre qu'à nous. — Ébarès lui répond : O mon maître, s'il ne tient qu'à cela que tu deviennes roi, ne t'inquiète point et aie bonne espérance; aucun autre que toi ne régnera, tant j'ai de bonnes recettes. — Darius lui dit : Si tu as un tel savoir-faire, c'est le moment de le mettre en jeu sans délai; car demain est le jour fixé pour l'épreuve. — Là-dessus voici ce que fit Ébarès. Quand la nuit fut venue, il prit celle des juments que le cheval de Darius aimait le plus, et la conduisit à l'esplanade, où il la lia; puis il amena le cheval de Darius, et le promena alentour, passant et repassant tout près de la cavale. Au point du jour les six, comme ils en étaient convenus, arrivèrent à cheval. Quand ils traversèrent l'esplanade, et qu'ils furent à l'endroit où, la nuit précédente, on avait lié la jument, là le cheval de Darius se mit à courir et à hennir. En même temps, par un ciel sans nuage,

Il se fit un éclair et un tonnerre. Ces signes arrivés si à propos décidèrent pour Darius, comme si tout fût d'accord en sa faveur. Les autres sautant à bas de leurs chevaux se prosternèrent devant lui comme devant le roi.

Ainsi Darius fils d'Hystaspe fut déclaré roi, et toute l'Asie, sauf les Arabes, lui obéit, soumise qu'elle avait été d'abord par Cyrus et ensuite par Cambyse. Les Arabes ne subirent point le joug des Perses, mais furent leurs hôtes, depuis qu'ils eurent fait passer Cambyse en Égypte; car sans l'agrément des Arabes, jamais les Perses ne fussent entrés dans ce pays. Darius épousa les premières femmes de la Perse : deux filles de Cyrus, Atossa et Aristone, dont l'une, Atossa, avait été déjà mariée à Cambyse son frère et depuis au mage, l'autre, Aristone, était encore vierge. Il épousa aussi une fille de Smerdis fils de Cyrus appelée Parmys, et la fille d'Otane, celle qui avait découvert le mage; et tout fut plein de sa puissance. Mais avant tout il fit faire et ériger un monument en marbre, représentant un cavalier, avec cette inscription : *Darius fils d'Hystaspe, par la vertu de son cheval (le nom était dit) et d'Ébarès son palefrenier, a acquis la royauté des Perses.*

Cela fait chez les Perses, il établit vingt gouvernements, qu'ils appellent *Satrapies*. Ces gouvernements établis et les gouverneurs nommés, il régla par nations les tributs à lui payer : à chaque nation

principale il réunit les peuplades voisines , ou même allant plus loin il en adjoignit de plus éloignées les unes à une nation et les autres à une autre. Les gouvernements et le paiement annuel des tributs furent ainsi divisés. Ceux qui envoyaient de l'argent devaient compter en talents poids babylonien ; et ceux qui envoyaient de l'or, en talents euboïques. Le talent babylonien vaut 70 mines euboïques. Or il faut savoir que sous le règne de Cyrus et depuis sous celui de Cambyse rien n'avait été fixé pour les tributs ; on apportait seulement des dons. Cette imposition de tributs et autres choses du même genre, ont fait que les Perses appellent Darius un marchand, Cambyse un maître, et Cyrus un père ; le premier parce qu'il faisait argent de tout ; le second parce qu'il était dur et hautain ; le troisième parce qu'il était doux et qu'il fut pour eux l'auteur de tous les biens.

Des Ioniens, Magnètes d'Asie, Éoliens, Cariens, Lyciens, Milyens, et Pamphyliens (car ils étaient imposés en commun), il tirait 400 talents d'argent ; c'était le premier cercle. Des Mysiens, Lydiens, Lasiens, Cabaliens, et Hygenniens, 500 talents ; c'était le second cercle. Des Hellespontiens de la rive droite, Phrygiens, Thraces d'Asie, Paphlagoniens, Mariandyniens, et Syriens, 360 talents ; c'était le troisième cercle. Des Ciliciens, 360 chevaux blancs, un par jour, et 500 talents d'argent, dont 140 étaient employés pour la cavalerie en garnison

dans le pays; les 360 autres allaient à Darius; c'était le quatrième cercle. A partir de Posidion, ville fondée par Amphiloque fils d'Amphiaraüs, tout le pays jusqu'à l'Égypte, hormis le quartier des Arabes qui était franc d'impôts, payait 350 talents de tribut. Ce cercle comprend toute la Phénicie, la Syrie dite Palestine, et Cypre; c'était le cinquième cercle. De l'Égypte et des Lybiens qui l'avoisinent, de Cyrène et de Barcé, rangées aussi dans le cercle égyptien, il tirait 700 talents, non compris la rente du poisson du lac Méris; les 700 talents étaient en sus de cette rente et du blé fourni aux 120,000 Perses cantonnés dans le mur blanc de Memphis et à leurs auxiliaires; c'était le sixième cercle. Sattagydes, Gandariens, Dadiques et Aparytes, tous ensemble 170 talents; c'était le septième cercle. Suse et le reste du pays des Cissiens, 300; c'était le huitième cercle. Babylone et le reste de l'Assyrie, 1,000 talents d'argent et 500 jeunes esclaves; c'était le neuvième cercle. Ecbatane et le reste de la Médie, Paricaniens et Orthocorybantiens, 450 talents; c'était le dixième cercle. Caspiens, Pausices, Panti-mathes et Darites ensemble, 200 talents; c'était le onzième cercle. Bactriens jusqu'aux Égléens, 360 talents; c'était le douzième cercle. La Pactyque, Arméniens et limitrophes jusqu'au Pont-Euxin, 400 talents; c'était le treizième cercle. Sagartiens, Sarangiens, Thamanéens, Outriens, Myciens, et habitants des îles de la mer Érythrée, où le roi dé-

porte ceux qu'il bannit, tous ces pays payaient 600 talents; c'était le quatorzième cercle. Saces et Caspiens, 250 talents; c'était le quinzième cercle. Parthes, Chorasmiens, Sogdiens, et Ariens, 300 talents; c'était le seizième cercle. Paricaniens et Éthiopiens d'Asie, 400 talents; c'était le dix-septième cercle. Matiens, Saspies, et Alarodiens, 200 talents; c'était le dix-huitième cercle. Mosques, Tibaréniens, Macrons, Mosynèques, et Mardes, 300 talents; c'était le dix-neuvième cercle. L'Inde étant beaucoup plus peuplée qu'aucune nation connue payait aussi plus que toute autre, 360 talents de sable d'or; c'était le vingtième cercle. Cet argent babylonien réduit en talents euboïques fait 9540 talents; à quoi il faut ajouter le sable d'or qui, d'après le rapport de treize à un entre l'or et l'argent, s'élevait à 4680 talents euboïques; somme totale, Darius percevait en tributs annuels 14,560 talents euboïques, sans compter les menues valeurs.

Tels étaient les tributs que Darius tirait de l'Asie et d'une fraction de la Libye. Par succession de temps il en leva d'autres sur les îles et sur ceux qui habitent l'Europe jusqu'en Thessalie. Ces revenus le roi les amassait dans ses trésors. On faisait fondre le métal, et on le versait dans des moules de terre cuite; le moule plein, on le brisait; puis au besoin on en monnayait la quantité nécessaire.

C'est ainsi que les gouvernements furent divisés et les tributs répartis. Les Perses seuls n'ont pas

été indiqués par moi comme tributaires ; c'est qu'en effet le pays qu'ils habitent est franc d'impôts. En outre quelques peuples n'étaient soumis à aucun tribut, et n'apportaient que des dons. C'étaient ceux des Éthiopiens qui confinent à l'Égypte et que Cambyse avait subjugués en marchant contre les Éthiopiens à longue vie. Ils demeurent aux environs de Nysa la sacrée, et célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Ces Éthiopiens et leurs voisins usent de la même graine que les Indiens Calantiens, et ont des habitations souterraines. Ces deux peuples amenaient tous les trois ans, et ainsi font-ils encore aujourd'hui, deux boisseaux d'or natif, 200 troncs d'ébène, cinq enfants éthiopiens, et vingt grandes dents d'éléphants. Les Colques s'imposèrent aussi en dons, eux et leurs voisins jusqu'au mont Caucase ; car c'est à cette montagne que l'empire des Perses prend fin ; au nord du Caucase on ne s'inquiète plus des Perses. Ceux-ci donc s'imposèrent en dons, qu'ils envoyaient encore de mon temps tous les cinq ans, savoir cent jeunes garçons et cent jeunes filles. Les Arabes apportaient chaque année mille talents d'encens. C'étaient là les présents que le roi recevait indépendamment des tributs.

Il ne sera pas hors de propos de dire d'où provient cette grande quantité d'or que les Indiens apportent au roi. Toute cette partie de l'Inde qui s'étend vers l'orient n'est que sable. De tous les hommes à nous connus ou desquels on dit quelque chose de certain,

les premiers qui habitent vers l'aurore et le soleil levant sont les Indiens. L'orient de l'Inde est désert à cause du sable. Les Indiens se divisent en plusieurs nations qui n'ont pas toutes le même langage. Les uns sont nomades, les autres non. Il en est qui habitent les marais du fleuve et vivent de poissons crus qu'ils prennent avec des nacelles de roseaux; d'un seul entre-nœud de la tige ils font une nacelle. Ces Indiens portent des habits d'écorce; ils recueillent cette écorce sur un arbrisseau du fleuve, la coupent par bandes qu'ils tressent en forme de nattes, et s'en couvrent comme de corselets. D'autres Indiens à l'orient de ceux-là sont nomades et mangeurs de chair crue; on les appelle Padéens. Voici ce qu'on dit de leurs coutumes. Lorsqu'un d'eux, homme ou femme, vient à sentir quelque malaise, si c'est un homme, ses plus familiers le tuent sous prétexte que s'il dépérissait de maladie, sa chair se gâterait. L'autre a beau protester qu'il n'est point malade; ils n'en croient rien, le tuent et s'en régaler. Si c'est une femme, ses plus intimes amies en agissent de même à son égard. C'est que chez eux l'usage est d'immoler les vieillards et d'en faire un festin; mais peu viennent à cet âge, car auparavant tous ceux qui tombent malades sont tués. D'autres Indiens ont des habitudes bien différentes. Ils ne tuent aucun être animé, ne sèment rien, et n'habitent point dans des maisons; ils sont herbivores. Ils ont une graine à cosse, de la

grosseur du millet, et que la terre produit d'elle-même. Ils récoltent cette graine, la cuisent avec sa cosse, et en font leur nourriture. Chez eux celui qui tombe malade s'en va dans un lieu désert, où il se couche, sans que personne s'informe s'il est mort ou vivant.

Tous les Indiens que j'ai cités ont la peau noire comme les Éthiopiens. Ils habitent des contrées fort éloignées de la Perse, vers le midi, et n'étaient point sujets de Darius. Mais il est encore d'autres Indiens, voisins de la ville de Caspatyre et du pays de la Pactyque; ils se trouvent au nord et nord-est du reste de l'Inde, et vivent à peu près comme les Bactriens. Ce sont les plus belliqueux de ces peuples, et ceux qui vont à la recherche de l'or. Non loin de là en effet sont les déserts de sable. Dans ces solitudes sablonneuses naissent des fourmis d'une taille au-dessous des chiens, mais au-dessus des renards; on en voit chez le roi de Perse, qui ont été prises là. Ces fourmis se logent sous terre, et apportent le sable au-dessus, précisément comme font les fourmis de la Grèce, auxquelles elles ressemblent d'ailleurs pour la forme; mais le sable qu'elles charrient est d'or, et c'est à sa recherche que vont les Indiens. Pour cet effet chacun attache ensemble trois chameaux, un mâle de chaque côté et au milieu une femelle qui lui sert de monture, et qu'il a soin de prendre en l'arrachant à ses petits nouveaux-nés. Les chameaux ne le cèdent pas en

vitesse aux chevaux, outre qu'ils sont beaucoup plus forts pour porter les fardeaux. La forme du chameau est connue des Grecs; aussi ne la décrirai-je pas. Je dirai seulement ce qu'on ignore; c'est que cet animal a aux jambes de derrière quatre cuisses et quatre genoux. Ainsi montés les Indiens s'en vont à la recherche de l'or, en faisant leur compte afin de l'enlever dans le temps le plus chaud, quand les fourmis se cachent en terre. Dans ces pays la plus grande chaleur n'est pas à midi, comme dans les autres, mais c'est le matin, quand le soleil monte, et jusqu'à l'heure où finit le marché. Alors le soleil brûle bien plus qu'il ne le fait à midi en Grèce; aussi dit-on qu'ils se plongent alors dans l'eau. Sur le midi le soleil y est à peu près aussi ardent qu'ailleurs; mais passé cette heure il devient là ce qu'il est le matin dans les autres contrées; plus il avance, plus il se refroidit; enfin à son coucher il est extrêmement frais. Lorsque les Indiens sont arrivés dans l'endroit munis de sacs, ils les emplissent de sable, et se retirent au plus tôt, car à l'instant, s'il faut en croire les Perses, les fourmis excitées par l'odeur se mettent à leurs trousses; et comme leur rapidité est sans égale, si les Indiens ne gagnaient du chemin pendant qu'elles se rassemblent, il n'en reviendrait pas un. Les chameaux mâles, moins bons coureurs que les femelles, se lassent à être tirés inégalement; mais les femelles, qui se souviennent des petits qu'elles ont laissés, ne

se donnent aucun relâche. C'est ainsi, au dire des Perses, que les Indiens se procurent la majeure partie de leur or; on en extrait aussi des mines, mais en moins grande quantité.

Il semble que les extrémités de la terre aient en partage les plus belles choses, tout comme la Grèce a reçu pour sa part la plus douce température des saisons. En effet du côté de l'aurore le dernier des pays habités est l'Inde, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure. Les animaux à quatre pieds et les oiseaux y sont beaucoup plus grands qu'en aucune autre contrée, hormis les chevaux, qui sont plus petits que les chevaux mèdes nommés *Niséens*. En outre il y a de l'or en abondance, ou tiré des mines, ou charrié par les rivières, ou enlevé comme j'ai dit plus haut. Les arbres sauvages y portent pour fruit une laine qui surpasse en beauté et en bonté celle des brebis, et de laquelle les Indiens font leurs vêtements. Du côté du midi l'Arabie est la dernière des terres habitées. C'est aussi là que naissent l'encens, qui ne croît pas ailleurs, la myrrhe, la casie, la cinnamome (*cannelle*), et le lédanum. Toutes ces productions, sauf la myrrhe, se récoltent avec peine. L'encens s'obtient en faisant brûler du styrax, cette résine que les Phéniciens apportent en Grèce. C'est que les arbres à encens sont gardés par des serpents ailés, de taille médiocre et de formes diverses, en grand nombre autour de chaque arbre. Ce sont les mêmes serpents qui émigrent par troupes en Égypte.

Rien ne peut leur faire quitter ces arbres que la fumée du styrax.

Les Arabes prétendent que toute la terre serait pleine de ces serpents, s'ils n'étaient sujets à la même chose que je savais arriver aux vipères. Il semble en effet que la providence divine ait voulu dans sa sagesse que les animaux timides et destinés à servir d'aliments se multipliasent à l'infini, tandis que les bêtes dangereuses ou farouches se reproduisent peu. Ainsi le lièvre, gibier de toutes les bêtes féroces, des oiseaux de proie et de l'homme, est tellement fécond, que la femelle porte à la fois des petits velus, d'autres sans poils, d'autres à peine formés, et peut concevoir encore. La lionne au contraire, l'animal le plus fort et le plus courageux, ne porte qu'une fois en sa vie; car elle rejette la matrice en mettant bas. Cela vient de ce que le lionceau, commençant à remuer dans le corps de sa mère, égratigne la matrice avec ses griffes aiguës, et à mesure qu'il croît, la déchire de plus en plus; en sorte qu'au moment de sa naissance il n'en reste plus rien d'intact. De même si les vipères et les serpents ailés d'Arabie se multipliaient autant que le comporte leur nature, il ne serait plus possible à l'homme de vivre. Mais au moment où ils se joignent, la femelle saisit le mâle par le cou, s'y cramponne, et ne lâche pas prise qu'elle ne l'ait dévoré. Ainsi meurt le mâle de la vipère; mais la femelle en porte la peine à son tour; car les petits

venant leur père en rongant le ventre de leur mère, et c'est ainsi qu'ils viennent au jour. Quant aux autres serpents qui ne sont pas venimeux, ils pondent des œufs, d'où éclosent une grande quantité de petits. Il y a partout des vipères; mais les serpents ailés ne se trouvent réunis qu'en Arabie, et cela peut faire paraître leur nombre grand.

C'est ainsi que les Arabes se rendent maîtres de l'encens; pour la casie, ils s'enveloppent de cuirs et autres peaux tout le corps et même le visage, sauf les yeux, et vont à sa recherche en cet équipage. Elle croît dans un lac peu profond, qui est tout peuplé d'animaux ailés, assez semblables aux chauves-souris, mais qui ont un cri rauque, et sont forts et vaillants. Pour cueillir la casie, il faut que les Arabes les écartent de leurs yeux. La récolte de la cinnamome est encore plus singulière. Personne ne sait ni d'où elle vient ni quelle terre la produit; à moins qu'il ne faille ajouter foi à ce que quelques-uns disent, savoir qu'elle croît aux mêmes lieux où Bacchus fut nourri; et que de grands oiseaux apportent en Arabie ces bâtons que, d'après les Phéniciens, nous appelons cinnamome. Ces oiseaux les portent dans leurs nids faits de boue contre des montagnes escarpées et inaccessibles à l'homme; mais les Arabes ont imaginé ceci. Ils coupent par quartiers les membres des bœufs, ânes, et autres bêtes de somme mortes, vont les déposer en ces lieux près des nids, et se tirent à l'écart. Les oiseaux s'abat-

tent, et enlèvent ces chairs dans leurs nids; mais ceux-ci ne pouvant supporter ce poids, crèvent et tombent à terre. Les Arabes surviennent et ramassent la cinnamome, qui delà passe en d'autres pays. Le lédanum, que les Arabes appellent *ladanum*, vient d'une façon plus curieuse encore. Cette substance de bonne odeur se trouve dans un lieu fétide, dans la barbe des boucs, comme une viscosité qui suinterait d'un arbre. Il entre dans la composition de plusieurs aromates, et les Arabes l'emploient de préférence pour les fumigations. Voilà ce que j'avais à dire touchant les parfums; j'ajouterai que toute l'Arabie exhale une odeur merveilleusement suave. Enfin là sont deux espèces curieuses de brebis, qu'on ne trouve nulle autre part. Les unes ont des queues longues pour le moins de trois coudées. Si on les laissait traîner, ces queues se blesseraient en frottant contre terre; mais les bergers savent assez mettre le bois en œuvre pour faire de petits chariots qu'ils lient sous la queue de chacun de ces animaux. L'autre espèce de brebis a des queues larges d'une coudée.

En se détournant du midi vers le couchant, le dernier des pays habités est l'Éthiopie. Elle produit beaucoup d'or, des éléphants gigantesques, toute sorte d'arbres sauvages, tels que l'ébène, enfin les hommes les plus grands, les plus beaux, et qui vivent le plus longtemps. Telles sont les extrémités de l'Asie et de la Libye. Quant à celles de

l'Europe, je n'en puis rien dire de précis; car je n'admets pas qu'il y ait un fleuve nommé *Éridan* par les Barbares, qui se décharge dans la mer du côté du nord, et d'où l'ambre, dit-on, se tire; ni qu'il y ait des îles dites *Cassitérides*, d'où provienne l'étain. En effet le nom même d'*Éridan* témoigne de son origine grecque; c'est quelque poète qui l'aura inventé; en second lieu ce fleuve n'a jamais été vu de personne. Un autre point sur lequel je n'ai pas pu m'éclaircir, c'est qu'il y ait une mer au-delà de l'Europe; mais toujours est-il que de cette région lointaine nous viennent l'ambre et l'étain. Il paraît qu'au nord de l'Europe l'or est aussi très-abondant, mais d'où se tire-t-il, c'est ce que je ne peux affirmer avec certitude. On dit bien que les *Arimaspes*, hommes qui n'ont qu'un œil, le dérobent aux griffons; mais je ne saurais croire qu'il existe des êtres qui n'aient qu'un œil, étant faits du reste comme les autres hommes. Au demeurant ces extrémités, qui semblent envelopper et comme enserrer le reste de la terre, produisent les objets qui nous paraissent les plus rares et les plus précieux.

Enfin il est en Asie une plaine de toute part enfermée par une montagne qui ne s'ouvre que par cinq gorges. Jadis cette plaine était aux *Chorasmiens*, placée comme elle l'est sur les confins des *Chorasmiens*, des *Hyrcaïens*, des *Parthes*, des *Sarangiens* et des *Thamanéens*; mais depuis les conquêtes des Perses elle appartient au roi. De la

montagne qui l'entoure sort un grand fleuve nommé *Acès*. Autrefois il se divisait, et coulant par chacune de ces gorges, il arrosait ces divers pays; mais depuis que les Perses en sont devenus maîtres, il est arrivé que le roi a fait fermer par des écluses les gorges de la montagne; en sorte que, faute d'issue, le fleuve fait de cette plaine une mer, ne cessant de s'y rendre sans avoir d'écoulement. Ces peuples qui auparavant profitaient de cette eau, ne le pouvant plus, devinrent très-misérables. Pendant l'hiver il pleut là comme partout ailleurs; mais l'été ils usaient de cette eau pour arroser leur millet et leur sésame. La voyant donc tarir, ils s'en allèrent eux et leurs femmes chez les Perses, et debout sur les portes du roi, ils se mirent à pousser des cris et des rugissements. Le roi commanda d'ouvrir les écluses du côté qui en avait le plus pressant besoin; puis lorsque la terre serait suffisamment abreuvée, de les refermer et d'en ouvrir d'autres, et ainsi de suite, selon que la nécessité le requerrait. J'ai ouï dire que le roi se fait payer beaucoup d'argent pour octroyer cette grâce, indépendamment du tribut. Mais en voilà assez sur ce chapitre.

Des sept qui s'étaient levés contre le mage l'un, Intapherne, trouva la mort pour une offense qu'il commit. Aussitôt après la conspiration il voulut entrer au palais sous prétexte d'affaires. Or la loi était que les conjurés pourraient entrer chez le roi sans être annoncés, à moins qu'il ne fût avec sa

femme. Intapherne prétendait donc en sa qualité de conjuré, entrer sans que nul ne l'annonçât; et comme le portier et l'introducteur lui refusaient l'entrée, disant que le roi était avec sa femme, Intapherne, dans l'idée qu'ils mentaient, tira son cimeterre, leur coupa le nez et les oreilles, qu'il suspendit à la bride de son cheval, et la leur attachant autour du cou, il les laissa aller. Eux se montrent au roi, et lui disent la cause pour laquelle ils ont été ainsi traités. D'abord Darius craignit que les sept ne l'eussent fait de concert; il les envoya donc quérir l'un après l'autre, et les pressentit pour savoir s'ils approuvaient cette conduite. Puis assuré qu'ils n'étaient point consentants, il saisit Intapherne, lui, ses enfants et tous ses proches, ayant fortes raisons de croire qu'il méditait avec eux une rébellion. Mis aux fers, ils attendaient la mort; mais la femme d'Intapherne vint aux portes du roi, et là pleurait et se déconfortait. A force de le faire elle engagea Darius à prendre pitié d'elle. Il lui envoya donc un messenger qui lui dit: Femme, le roi Darius t'accorde la grâce d'un de tes parents dans les fers, à ton choix. Elle, après s'être consultée répondit: Si le roi me donne la vie d'un d'entre eux, je choisis mon frère. Darius l'apprenant s'étonna de ce langage, et lui fit dire: O femme, le roi te demande comment il se fait que, sans égard pour ton époux et tes enfants, tu préfères sauver ton frère, qui t'est moins proche que tes fils et moins cher que ton mari.— A quoi elle

répliqua : O roi , pour un mari , j'en peux trouver un autre , si dieu le veut , et d'autres enfants , au cas où je perdrais ceux-ci ; mais mon père et ma mère n'étant plus , je ne saurais avoir d'autre frère. — Cette réponse plut à Darius , qui lui relâcha non-seulement celui dont elle demandait la grâce , mais encore l'aîné de ses fils , pour le plaisir qu'il y prit ; mais les autres , il les tua tous.

De cette manière périt incontinent l'un des sept ; maintenant je vais raconter un fait arrivé durant la maladie de Cambyse. De par Cyrus avait été établi gouverneur de Sardes le Perse Orétès. Celui-ci forma un méchant dessein. Quoique ni en actions ni en paroles il n'eût éprouvé nulle offense de la part de Polycrate le Samien , et qu'il ne l'eût pas même vu jusqu'alors , il désira le faire périr. Voici la raison que la plupart en donnent. Un jour qu'ils étaient assis sur les portes du roi , Orétès et un autre Perse nommé Mitrobate , gouverneur de la province de Dascyle , se prirent de paroles en disputant de valeur ; et Mitrobate dit à Orétès par façon de reproche : Toi au rang des hommes ! toi qui n'as pu gagner au roi l'île de Samos qui touche à ta province , et si aisée à conquérir qu'un des gens du pays s'insurgeant avec quinze hommes d'armes en est demeuré maître et y règne à l'heure qu'il est. — Orétès , dit-on , conçut un vif dépit de ce reproche , et désira non pas tant se venger de celui qui le lui avait fait , que de perdre à toute force ce Polycrate , cause

qu'il avait mauvais renom. Quelques autres prétendent qu'Orétès avait envoyé à Samos un héraut pour quelque objet qu'on ne dit pas ; en ce moment Polycrate se trouvait assis dans la salle, ayant à ses côtés Anacréon de Téos ; et soit à dessein soit par aventure, il ne prit pas garde à ce que lui mandait Orétès ; le héraut se présenta et s'acquitta de son message ; mais Polycrate, qui avait le visage tourné contre la paroi ne se retourna pas et ne fit aucune réponse. On rapporte ces deux raisons de la mort de Polycrate ; libre à chacun de croire celle qu'il voudra. Ce qui est sûr, c'est qu'Orétès qui résidait à Magnésie sur le Méandre envoya le Lydien Myrsus fils de Gygès avec des dépêches pour Polycrate, dont il connaissait l'esprit. Polycrate est à notre connaissance le premier des Grecs qui ait eu le dessein de se rendre maître de la mer, si l'on excepte Minos de Cnosse, et ceux qui peuvent avoir eu cet empire avant lui ; mais de la race des hommes Polycrate fut le premier. Il eut même grand espoir de s'emparer de l'Ionie et des îles. Instruit de ses projets, Orétès lui écrivit en ces termes : Ainsi dit Orétès à Polycrate. J'apprends que tu médites de grandes choses, mais que tu manques d'argent pour les accomplir ; fais donc ce que je te propose, et tu t'élèveras en me sauvant. Le roi Cambyse en veut à ma vie ; on me l'annonce clairement. Donne-moi un asile ; prends une partie de mes trésors, et laisse-moi garder le reste. Avec de l'argent tu comman-

deras à la Grèce entière. Si tu as quelque doute à l'égard de mes trésors, envoie-moi un homme de confiance, à qui je les montrerai. — Polycrate écouta volontiers cette proposition, et toujours avide de richesses, il fit d'abord partir Méandrius fils de Méandrius, qui était citoyen et son secrétaire, le même qui, peu de temps après, dédia dans le temple de Junon les superbes ornements de la salle de Polycrate. Orétès, qui s'attendait à l'arrivée de cet envoyé, remplit de pierres huit arches, à la réserve de la surface sur laquelle il étendit une couche d'or; puis il lia les arches et les tint prêtes. Méandrius arriva, et après les avoir vues, retourna le dire à Polycrate. Celui-ci résolut aussitôt de partir, malgré l'opposition des oracles et les remontrances de ses amis. Sa fille même eut en songe une vision. Il lui sembla que son père, suspendu dans les airs, était lavé par Jupiter et oint par le soleil. En conséquence elle mit tout en œuvre pour détourner Polycrate de ce voyage, jusqu'à lui dire de funestes paroles à l'instant où il montait dans la galère; mais Polycrate la menaça, s'il revenait sain et sauf, de la laisser longtemps fille. Elle repartit qu'elle ne demandait pas mieux, et qu'elle préférait rester encore plus longtemps fille, plutôt que de perdre son père. Polycrate ne fit compte d'aucun avertissement, et mit à la voile, emmenant avec lui bon nombre de ses familiers, et entre autres Démocède fils de Galiphon, médecin crotoniate, le meilleur qui fût alors.

Mais à peine arrivé à Magnésie, Polycrate périt misérablement, d'une manière indigne de lui et de ses pensées; car il n'est aucun des tyrans de la Grèce, hormis ceux de Syracuse, qui pour la magnificence puisse lui être comparé. Néanmoins Orétès lui fit subir un supplice infâme : il le fit empaler. De tous ceux qui l'accompagnaient il ne relâcha que les Samiens, disant qu'ils devaient lui savoir gré d'être libres; mais tous les étrangers ou les esclaves, il les retint dans les fers. Ainsi Polycrate suspendu au gibet accomplit toute la vision de sa fille; car il était lavé par Jupiter quand il pleuvait, et oint par le soleil quand l'humeur émanait de son corps. Telle fut la fin des grandes prospérités de Polycrate, ainsi que l'avait prédit Amasis roi des Égyptiens.

Mais il ne se passa guère de temps sans que sa mort fût vengée. Lorsque Cambyse fut décédé, et que la royauté fut aux mains des mages, Orétès qui séjournait à Sardes ne fit rien pour aider les Perses que les Mèdes allaient dépouillant de la domination. Il profita de la confusion générale pour tuer Mitrobate, gouverneur de Dascyle, qui lui avait fait le reproche touchant Polycrate, ainsi que Crauaspe son fils, tous deux hommes considérables parmi les Perses. Il commit encore mille actes de déloyauté, comme ce qu'il fit à un courrier de Darius, qui ne lui apportait pas des nouvelles agréables : à son retour il apostâ sur son chemin des gens qui le tuèrent, sans laisser trace de l'homme ni du cheval.

Darius devenu maître de l'empire voulut tirer vengeance d'Orétès pour tous ses méfaits, et surtout pour le meurtre de Mitrobate et de son fils. Envoyer contre lui une armée en droiture, ne lui sembla pas à propos dans le trouble où étaient les affaires et dès le début de son gouvernement; car il savait qu'Orétès avait de grandes forces, mille Perses pour satellites, et qu'il tenait les provinces de Phrygie, de Lydie et d'Ionie. Aussi Darius eut-il recours à l'artifice. Il convoqua les plus marquants d'entre les Perses et leur dit : O Perses, lequel de vous se chargera d'exécuter ceci par adresse et non par force ni par nombre? car là où l'adresse suffit, la force n'a que faire. Lequel de vous me livrera Orétès mort ou vif? Loin de servir les Perses, il leur a fait de grands maux : il a exterminé deux d'entre nous, Mitrobate et son fils, et tué ceux que j'envoyais pour le rappeler, montrant une insolence intolérable. Avant donc qu'il se porte envers nous à quelque chose de pis, il faut lui donner la mort. — A cette demande de Darius s'offrirent trente hommes qui tous réclamaient cette tâche. Darius fit cesser leur débat en ordonnant de tirer au sort; le sort tomba sur Bagéus fils d'Artontès. Ainsi désigné, Bagéus fit écrire plusieurs lettres sur divers sujets, et y fit apposer le sceau de Darius; puis muni de ces lettres, il s'en alla à Sardes. Arrivé là et en présence d'Orétès, il les décacheta une à une, et les remit à lire au scribe royal. Tous les gouverneurs ont des scri-

bes royaux. Bagéus donnait ces lettres afin de sonder les satellites, et de voir s'ils se prêteraient à la rébellion contre Orétès. Quand il les vit tenir ces lettres en grande vénération, et leur contenu encore davantage, il en remit une autre dans laquelle il y avait : O Perses, le roi Darius vous défend d'être les satellites d'Orétès. — A ces mots ils mirent bas leurs piques. Bagéus les voyant si soumis, prit confiance, et remit au scribe la dernière lettre qui portait : Le roi Darius à tous les Perses qui sont à Sardes enjoint de tuer Orétès. — Les satellites n'eurent pas plus tôt ouï ces paroles, que tirant leurs cimenterres, ils massacrèrent Orétès. Ainsi fut vengé Polycrate le Samien.

Les trésors d'Orétès arrivés et transportés à Suse, il avint, pas bien longtemps après, que le roi Darius en une chasse de bêtes, sautant à bas de cheval, se démit le pied, et bien rudement se le démit, car la cheville sortit de l'emboîture. Or comme il avait toujours auprès de lui ceux des Égyptiens qui passaient pour être les premiers en médecine, il les appela ; mais eux, tordant et forçant le pied, firent le mal plus grand. Durant sept jours et sept nuits la douleur tint Darius dans l'insomnie ; enfin le huitième jour, comme il était en fâcheux état, quelqu'un se ressouvint qu'il n'était bruit à Sardes que du talent de Démocède le Crotoniate, et en parla à Darius. Celui-ci ordonna de le lui amener au plus tôt. On le présenta donc au roi, comme on le trouva,

négligé parmi les esclaves d'Orètes, traînant des entraves et couvert de haillons. Dès qu'il parut, Darius lui demanda s'il était vrai qu'il fût savant en médecine. L'autre n'en convint pas, car il craignait, en se découvrant, d'être à jamais privé de la Grèce. Mais Darius ayant connu qu'il en savait plus qu'il ne disait, ordonna à ceux qui l'avaient amené d'apporter des fouets et des dards. Alors Démocède avoua, disant qu'il n'était point savant, mais qu'il avait hanté un médecin, et possédait quelques faibles notions de médecine. Ensuite, lorsque le roi se fut mis entre ses mains, il fit usage de remèdes grecs; et faisant succéder les voies douces aux violentes, et lui rendit d'abord le sommeil, et bientôt après, la santé, quand il ne croyait plus redevenir ingambe. En conséquence Darius lui fit présent de deux paires d'entraves d'or; mais Démocède lui demanda s'il doublait à dessein son malheur pour prix de sa guérison. Darius prit plaisir à cette parole de Démocède, et l'envoya vers ses femmes. Les eunuques en l'introduisant auprès d'elles, disaient que c'était lui qui avait rendu la vie au roi. Chacune d'elles, puisant de l'or avec une coupe, la donnait à Démocède, vase et tout; cadeau si riche que son valet qui le suivait, et qui s'appelait Sciton, ramassa les statères qui tombaient des coupes, et se fit ainsi une grosse somme d'or.

Je dirai maintenant comment ce Démocède venu de Crotona se trouva en commerce avec Polycrate.

Il était maltraité à Crotoné par son père, homme colère et brutal; ne pouvant le souffrir, il le quitta, et s'en fut à Égine. Il s'y fixa, et dès la première année il surpassa les plus fameux médecins, quoiqu'il ne fût pas dans ses meubles, et n'eût aucun des instruments de son art. La seconde année les Éginètes l'engagèrent à frais publics pour un talent; la troisième année, les Athéniens pour cent mines; la quatrième, Polycrate pour deux talents, et c'est ainsi qu'il fut à Samos. C'est à ce Démocède que les médecins de Crotoné ont dû leur réputation. En effet il y eut un temps où les médecins crotoniates passaient pour les premiers de la Grèce; après eux venaient les Cyrénéens. A la même époque les Argiens étaient renommés les premiers des Grecs pour la musique. Enfin Démocède ayant guéri Darius, eut à Suse une maison très-grande, et mangeait à la table du roi. A une chose près, savoir le retour en Grèce, il avait tout à souhait. Les médecins égyptiens, qui avaient traité précédemment le roi, allaient être empalés pour s'être laissés vaincre par un médecin grec; Démocède intercèda pour eux, et obtint leur grâce. Il sauva pareillement un devin éléen, qui avait suivi Polycrate, et qui était négligé parmi les esclaves. En un mot Démocède avait tout pouvoir chez le roi.

Sur ces entrefaites il arriva qu'Atossa, fille de Cyrus et femme de Darius, eut au sein une excroissance, qui s'étendit et fit des progrès. Tant que ce

fut peu de chose, elle la tint cachée par pudeur, et n'en dit mot à personne; mais quand elle sentit le mal, elle envoya chercher Démocède, et la lui montra. Celui-ci promit de la guérir, si elle jurait de lui rendre à son tour le service qu'il lui demanderait, ajoutant qu'il ne lui demanderait rien que d'honnête. Lors donc qu'il l'eut guérie, Atossa instruite par Démocède se prit à dire un soir à Darius : O roi, avec les forces que tu possèdes, tu restes les bras croisés, sans conquérir aux Perses ni nation ni puissance? Pourtant jeune et maître de grandes richesses, il te siérait de te signaler par des exploits, et de montrer aux Perses que c'est un homme qui les gouverne. Deux raisons t'y doivent porter : d'abord, comme je l'ai dit, afin que les Perses sachent qu'un homme est à leur tête; ensuite, afin qu'occupés à la guerre ils n'aient pas le loisir de dresser des embûches contre toi. C'est à présent, tandis que tu es encore jeune, qu'il te faut faire quelque action d'éclat; car l'esprit s'accroît en même temps que le corps; mais à mesure que celui-ci vieillit, l'autre vieillit de même, et finit par s'amortir tout-à-fait. — Ainsi parlait Atossa d'après la leçon que Démocède lui avait faite; Darius lui répond : O femme, tu as dit ce que j'ai dans l'intention de faire. En effet je suis résolu à jeter un pont sur la mer, et à passer de cette terre-ci dans celle des Scythes. Avant peu cela s'accomplira. — Atossa reparti : Garde-t'en bien; renonce pour l'heure à

marcher contre les Scythés; car dès que tu voudras, ils seront à toi. Tourne plutôt tes armes contre la Grèce. Aussi bien ai-je envie, pour ce que j'entends, d'avoir des servantes lacédémoniennes, argiennes, athéniennes, et corinthiennes. Tu as un homme qui est à même plus qu'aucun autre de te procurer des renseignements sur tout ce pays: c'est celui qui t'a guéri le pied.—Darius répond: O femme, puisque tu crois que nous devons commencer par la Grèce, il me semble à propos d'envoyer préalablement des espions perses avec l'homme que tu dis, lesquels après avoir examiné de leurs yeux toutes choses, nous en instruiront; et ainsi bien informé je marcherai contre la Grèce.—Aussitôt dit, aussitôt fait. Dès que le jour brilla, Darius appela quinze des principaux Perses, et leur enjoignit de suivre Démocède et de parcourir les rivages de la Grèce, en veillant à ne pas laisser échapper Démocède, mais à le lui ramener sans faillir. Ces ordres donnés, il appela Démocède lui-même, et le pria de montrer et d'expliquer à ces Perses toute la Grèce, et de revenir après. Comme dons à son père et à ses frères, il voulait qu'il prît et emportât tous ses meubles, promettant de lui en rendre d'autres en plus grand nombre; enfin il y joignait un navire chargé de toute sorte de biens, et qui ferait voile avec lui. En tenant ce langage, Darius n'avait, je crois, aucune arrière-pensée; néanmoins Démocède, craignant que ce ne fût pour l'éprouver, n'eut point hâte

de prendre tout ce qui lui était offert ; il dit qu'il laisserait en leur lieu ses effets , pour les avoir à son retour , mais il accepta le navire dont le roi gratifiait ses frères.

Munis de ces ordres , Démocède et les Perses prirent le chemin de la mer. Descendus en Phénicie , à la ville de Sidon , ils équipèrent aussitôt deux galères , et de plus une grande gabare qu'ils remplirent de toute sorte de biens. Quand tout fut prêt , ils partirent pour la Grèce ; et touchant le long des côtes , ils les examinèrent et en firent la description. Enfin , après avoir vu la plupart des lieux considérables , ils parvinrent à Tarente en Italie. Là , sur l'instigation de Démocède , Aristophilide roi des Tarentins enleva les timons des vaisseaux mèdes , et emprisonna les Perses eux-mêmes , comme espions. Cependant Démocède s'en fut à Crotone , et il était chez lui , lorsque Aristophilide délivra les Perses , et rendit à leurs vaisseaux ce qu'il en avait ôté. Delà les Perses se mirent à la poursuite de Démocède ; arrivés à Crotone , ils le trouvèrent sur la place , et se saisirent de lui. Des Crotoniates les uns , redoutant la puissance des Perses , étaient disposés à le leur abandonner ; les autres prirent sa défense , et frappèrent les Perses à coups de bâtons , bien qu'ils s'écriassent : Crotoniates , prenez garde à ce que vous faites ; vous arrachez un fugitif du roi. Que pensera Darius d'un tel outrage ? Comment vous trouverez-vous de nous avoir dépouillés ? Quelle

ville attaquerons-nous plus tôt que la vôtre? Laquelle tâcherons-nous de réduire en esclavage avant celle-ci?—Par ces paroles ils ne persuadèrent point les Crotoniates; mais contraints d'abandonner Démocède et la gabare qu'ils menaient avec eux, ils s'en retournèrent en Asie, sans chercher à connaître davantage la Grèce, privés qu'ils étaient de leur guide. Au moment où ils quittaient le rivage, Démocède les chargea de dire à Darius qu'il avait fiancé la fille de Milon; car le nom de cet athlète était célèbre chez le roi. Ce fut, je pense, la raison pour laquelle Démocède pressa ce mariage qui lui coûta beaucoup d'argent; il voulut faire voir à Darius qu'il n'était pas moins grand dans sa patrie. Au sortir de Crotone, les Perses furent jetés avec leurs vaisseaux sur les côtes de Japygie, où ils furent faits esclaves; mais un certain Gillus, banni de Tarente, les délivra, et les reconduisit au roi Darius. Celui-ci en reconnaissance était prêt à lui donner tout ce qu'il voudrait. Gillus lui conta sa disgrâce, et choisit d'être ramené à Tarente; mais afin que la Grèce ne fût pas en émoi, si pour cause de lui une grande flotte allait en Italie, il dit que les Cnidiens suffisaient à eux seuls pour le ramener; car il pensait qu'étant amis de Tarente, ils obtiendraient aisément son rappel. Darius promit de le faire, et en effet il envoya aux Cnidiens un député, afin qu'ils sollicitassent le rappel de Gillus à Tarente. Les Cnidiens obtempérèrent à cette demande; mais ils

ne purent persuader les Tarentins, et comme ils étaient hors d'état de les contraindre par force, l'affaire en resta là. C'est ainsi que pour la première fois des Perses vinrent en Grèce, et ce fut en qualité d'espions.

Après cela le roi Darius prit Samos, la première de toutes les villes grecques et barbares dont il s'empara; voici pour quelle cause. Du temps que Cambyse fils de Cyrus faisait l'expédition d'Égypte, beaucoup de Grecs furent en cette contrée, les uns, comme on peut croire, pour le commerce, d'autres pour la guerre, quelques-uns enfin pour voir le pays. Du nombre de ceux-ci fut Syloson fils d'Éacès, frère de Polycrate, et banni de Samos. Ce Syloson eut une heureuse aventure. Un jour qu'enveloppé dans un manteau d'écarlate il se promenait sur la place de Memphis, Darius qui l'aperçut (il était alors satellite de Cambyse, et n'avait pas grand renom), eut envie de ce manteau, et s'approcha pour l'acheter. Syloson voyant l'extrême désir qu'il en avait, fut assez bien inspiré pour lui dire : Je ne le vends à aucun prix ; mais je te le donne gratis, puisque tu en as si grande envie. — Darius loua sa politesse, et reçut le manteau. Syloson croyait l'avoir perdu par bonté d'âme ; mais lorsque par trait de temps Cambyse fut mort, que les sept se furent levés contre les mages, et que l'un de ces sept fut devenu roi, Syloson apprit que la royauté était tombée en partage à l'homme auquel

naguère en Égypte il avait donné son manteau. Il monta donc à Suse, et alla s'asseoir au vestibule du palais, se disant bienfaiteur de Darius. Le portier entendit ces paroles, et en fit rapport au roi, qui bien étonné se prit à dire : Et à quel Grec suis-je donc redevable, moi qui ai l'empire depuis si peu de temps ? Tout au plus en est-il venu un seul près de nous ; et je n'ai, que je sache, aucune dette envers un Grec. Néanmoins qu'on le fasse entrer, afin que j'apprenne ce qu'il veut dire. — Syloson introduit en pleine audience, les drogmanes lui demandèrent qui il était, et ce qu'il avait fait pour se dire bienfaiteur du roi. Alors il raconta toute l'histoire du manteau, et comme quoi c'était lui qui l'avait donné. Darius lui répondit : O le plus généreux des hommes, c'est donc toi qui, dans le temps où ma puissance était nulle, me fis un présent bien que petit. Aussi t'en ai-je autant d'obligation que si je recevais à cette heure une chose beaucoup plus grande. Je te donne en revanche de l'or et de l'argent tant et plus, afin que tu n'aies pas à te repentir d'avoir fait du bien à Darius fils d'Hystaspe. — Syloson répliqua : O roi, ne me donne ni or ni argent ; mais sauve et rends-moi Samos ma patrie, dont un de nos esclaves s'est fait le maître, depuis que mon frère Polycrate a été tué par Orétés. Donne-la moi sans faire perdre à personne ni la vie ni la liberté. — Là-dessus Darius envoya une armée sous la conduite d'Otane l'un des sept, auquel il enjoignit d'ac-

complir la requête de Sybson. Descendu vers la mer, Otane fit les préparatifs de guerre.

Samos était alors en la puissance de Méandrius fils de Méandrius, à qui Polycrate en avait confié le gouvernement. Ce Méandrius voulut d'abord être le plus juste des hommes, mais il ne put en venir à bout. Dès que la mort de Polycrate lui fut annoncée, il commença par ériger un autel à Jupiter Libérateur, et alentour il traça le pourpris qui est maintenant dans l'esplanade. Ensuite, quand ce fut fait, il convoqua une assemblée de tous les citoyens, et leur parla en ces termes : C'est à moi, comme vous savez, que Polycrate a confié son sceptre et toute sa puissance; il ne tient donc qu'à moi de vous gouverner. Mais ce que je blâme en autrui, je tâcherai de ne pas le faire moi-même. Jamais je n'approuvai le despotisme qu'exerçait Polycrate sur des hommes ses égaux; jamais je ne l'approuverai dans un autre. Polycrate a rempli son destin; pour moi, je dépose au milieu de vous l'autorité suprême, et je proclame l'égalité. Les seuls avantages que je demande, c'est de me réserver six talents de l'argent de Polycrate, et pour moi et mes descendants à perpétuité, le sacerdoce de Jupiter Libérateur, auquel j'ai fondé un temple en vous rendant la liberté. — Voilà ce que Méandrius promettait aux Samiens; mais un d'eux se leva et dit : Aussi bien n'es-tu pas digne de nous régir, toi méchant et infâme. Songe plutôt à rendre compte de l'argent que

tu as manié. — Celui qui parla de la sorte était un citoyen considérable, appelé Télésarque. Cela fit faire réflexion à Méandrius que s'il se départait de l'autorité, quelque autre l'occuperait à sa place; il renonça donc à s'en dessaisir, et se retirant dans la citadelle, il y manda les uns après les autres, comme pour leur rendre compte de l'argent, les arrêta et les mit aux fers. Après cela Méandrius fut atteint d'une maladie, et dans l'idée qu'il allait mourir, son frère, nommé Lycarète, afin d'être plus aisément maître de Samos, tua tous les prisonniers; car il paraît qu'ils ne voulurent pas être libres.

Lorsque les Perses arrivèrent à Samos ramenant Syloson, nul ne leva les mains contre eux; les partisans de Méandrius et Méandrius lui-même dirent qu'ils étaient prêts à sortir de l'île sous la foi des serments; ce qu'Otane ayant approuvé, et le traité conclu, les principaux d'entre les Perses se firent apporter des sièges, et s'assirent en face de la citadelle. Or Méandrius le tyran avait un frère un peu fou, nommé Chariléus, qu'il tenait, pour quelque manquement, enfermé dans une basse-fosse. Ce frère entendant ce qui se passait, regarda par une ouverture de la fosse, et quand il vit les Perses paisiblement assis, il se mit à crier et à dire qu'il voulait parler à Méandrius. Celui-ci consentit, et ordonna de le délier et de l'amener vers lui. Aussitôt qu'il y fut, il lui fit honte de sa lâcheté, afin de l'engager à attaquer les Perses. Homme sans cœur, lui dit-il,

moi ton frère, moi qui n'avais rien fait qui méritât les fers, tu m'as lié et jeté dans une basse-fosse; et quand tu vois les Perses te chasser loin de ta patrie, tu n'as pas le courage de les punir, eux si aisés à vaincre! Si tu trembles de peur, donne-moi ta troupe auxiliaire, et je leur ferai porter la peine de leur arrivée en ces lieux. Pour toi, je suis prêt à te conduire hors de l'île. — Ainsi dit Chariléus; et Méandrius accueillit ces paroles, non pas, je pense, qu'il fût assez insensé pour croire que ses forces triompheraient de celles du roi; mais plutôt il était jaloux de ce que Syloson allait, sans nulle peine, recevoir la ville intacte. Il voulut donc, en irritant les Perses, rendre Samos aussi faible que possible, et la livrer en cet état. Il savait bien que les Perses maltraités se vengeraient sur les Samiens; d'ailleurs il pouvait sortir en sûreté de l'île, quand il le voudrait, car il avait fait faire une issue secrète, menant de la citadelle à la mer. Ainsi Méandrius partit de Samos; mais Chariléus arma tous les auxiliaires, ouvrit les portes et fondit sur les Perses, qui ne s'attendaient à rien moins, et croyaient tout arrangé. Les auxiliaires tombant sur eux, tuèrent ceux qui étaient assis sur leurs sièges, et qui étaient les plus considérables. Cependant le reste de l'armée perse accourut, et les auxiliaires pressés allèrent s'enfermer dans la citadelle. Otane le général, voyant le grand dommage qu'essuyaient les Perses, mit en oubli les ordres que lui avait donnés Darius, de ne tuer ni

faire esclave aucun des Samiens, et de rendre à Syloson l'île exempte de maux; il exhorta ses soldats à faire sans distinction main basse sur tous ceux qu'ils prendraient, hommes et enfants. Alors une partie de l'armée assiégea la citadelle, tandis que l'autre tuait tout ce qu'elle rencontrait, soit dans les temples, soit hors des temples.

Méandrius échappé de Samos fit voile pour Lacédémone, où étant arrivé avec toutes les richesses qu'il avait emportées en fuyant, il commanda à ses valets d'étaler les coupes d'or et d'argent, et de les nettoyer. Pendant ce temps il était à parler avec Cléomène fils d'Anaxandride et roi de Sparte, qu'il attira jusqu'en sa maison. A l'aspect de ces coupes, Cléomène ouvrit de grands yeux; alors Méandrius lui dit d'en emporter autant qu'il voudrait. Il le répéta même deux et trois fois; mais Cléomène se montra le plus juste des hommes; car il refusa de prendre ce qui lui était offert, et prévoyant que Méandrius en donnant à d'autres citoyens trouverait assistance, il alla aux Éphores, et dit que le mieux était de renvoyer du Péloponèse l'étranger samien, de peur qu'il ne finît par induire à mal ou lui-même ou quelque autre Spartiate. Ils suivirent cet avis, et bannirent Méandrius du Péloponèse.

Les Perses après avoir balayé Samos, la remirent à Syloson, vide d'habitants. Plus tard cependant elle fut repeuplée par Otane lui-même, en suite d'un songe et d'une maladie dont il fut atteint.

Tandis que l'armée de mer allait contre Samos, les Babyloniens opéraient leur révolte, à laquelle ils s'étaient préparés de longue main; car pendant tout le temps qu'avaient duré la domination des mages et le trouble occasionné par la conspiration des sept, ils s'étaient disposés sans bruit à soutenir un siège. La révolte déclarée, voici ce qu'ils firent. A part leurs mères et une femme que chacun d'eux se choisit à son gré parmi celles de la maison, ils rassemblèrent toutes les autres, et les étranglèrent. Celle que chacun se réserva était pour faire le pain; on étrangla les autres pour épargner les vivres. A cette nouvelle Darius rassembla toutes ses forces, et marcha contre eux. Il s'avança vers Babylone et y mit le siège, sans que les habitants parussent s'en inquiéter; car montant sur les remparts, ils dansaient et raillaient Darius et son armée; même un d'eux tint ce propos: Que restez-vous ici, ô Perses, et ne vous retirez? Vous ne nous prendrez pas avant que les mules enfantent. — Celui qui dit ces paroles ne s'imaginait pas que les mules enfantassent jamais. Cependant un an et sept mois s'étaient déjà passés, et Darius se chagrina, lui et toute l'armée, de ne pouvoir soumettre les Babyloniens; et pourtant avait-il mis en usage contre eux toute sorte d'inventions et de machines, mais en vain. Entre autres stratagèmes, il essaya celui par lequel Cyrus les avait pris; mais les Babyloniens faisaient bonne garde, et Darius ne put réussir.

Enfin le vingtième mois, Zopyre, fils de ce Mégabyse l'un des sept qui avaient renversé le mage, eut un prodige : une des mules qui portaient ses vivres mit bas. Ce fait rapporté à Zopyre, il ne voulut le croire qu'après avoir vu de ses yeux le petit. Ayant alors défendu à ses esclaves d'en dire mot à personne, il se mit à réfléchir, et se rappelant les paroles du Babylonien qui d'entrée avait dit que le mur serait pris alors que les mules enfantaient, il pensa que Babylone n'était plus imprenable, car ce n'était pas sans une intervention divine que l'homme avait parlé, et la mule mit bas. Ainsi jugeant que le destin avait arrêté la chute de Babylone, il alla trouver Darius, et lui demanda s'il attachait un bien grand prix à la conquête de cette ville ; et le roi lui ayant répondu que oui, Zopyre réfléchit de nouveau, comment il pourrait lui-même venir à bout de cette entreprise, en sorte qu'elle fût son propre ouvrage. Chez les Perses de tels actes méritoires sont honorés au suprême degré. Le seul expédient qu'il trouva fut de se mutiler lui-même, et de passer à l'ennemi. Dès lors ce fut pour lui chose légère que de se faire un mal irréparable : il se coupa le nez et les oreilles, se rasa ignominieusement les cheveux, se fustigea lui-même, et se présenta devant Darius. Celui-ci fut fort indigné de voir un des hommes les plus considérables ainsi maltraité ; il s'élança du trône en s'écriant quel était celui qui l'avait traité de la sorte, et pour quelle

raison. L'autre lui dit : Il n'est personne, excepté toi, qui ait le pouvoir de me mettre en cet état ; aussi celui qui l'a fait n'est-il autre que moi-même, moi qui ne pouvais souffrir que des Assyriens se moquassent plus longtemps des Perses. — Darius reprit : Malheureux, à l'action la plus horrible tu veux donner un beau nom, comme si c'était à cause des assiégés que tu t'es fait un mal sans remède ; et comment, insensé, avanceras-tu, pour t'être mutilé, la soumission des ennemis ? Quelle extravagance de t'être ainsi défiguré ! — Zopyre répondit : Si je t'avais confié mon dessein, tu ne m'aurais pas laissé faire ; aussi ai-je pris sur moi d'agir. Maintenant, si tu t'y prêtes, Babylone est à nous. En l'état où je suis, je m'y rendrai comme transfuge, et leur dirai que c'est toi qui en es l'auteur ; ils le croiront, je pense, et me confieront leur armée. Pour toi, le dixième jour à compter de celui où je serai entré dans leurs murs, place devant la porte dite de Sémiramis mille hommes de ceux qu'il t'est indifférent de perdre ; le septième jour après, places-en deux mille autres devant la porte de Ninive ; puis laisse passer encore vingt jours, et poste quatre mille hommes près de la porte de Chaldée. Que les premiers et les derniers aient pour toute arme leurs poignards ; ne les laisse pas en prendre d'autre. Enfin vingt jours plus tard, fais avancer droit contre la ville toute ton armée pour donner un assaut général. Aie soin de placer les Perses aux portes de

Bélus et de Cissie ; car je présume qu'en vertu de mes exploits les Babyloniens me confieront aussi les clefs de ces portes. Le reste nous regarde, les Perses et moi.

Ces recommandations faites, il alla vers les portes, se retournant de temps à autre comme un homme qu'on poursuit. Le voyant du haut des tours, ceux qui étaient là de garde accoururent en bas, et entr'ouvrant un des battants de la porte, lui demandèrent qui il était et ce qu'il voulait. Il répondit qu'il était Zopyre, et qu'il venait à eux comme transfuge. Là-dessus les gardes de la porte le menèrent devant la commune des Babyloniens, où s'étant présenté il les émut de compassion en disant que Darius lui avait fait ce qu'il s'était fait lui-même, et cela parce que, ne voyant point d'apparence de prendre la ville, il avait conseillé de lever le siège. Maintenant, ajouta-t-il, je viens à vous pour votre plus grand bien et pour le plus grand mal de Darius et de son armée; car il ne sera pas dit qu'il m'ait impunément mutilé, et je connais tous ses plans, tous ses conseils. — Ainsi parla Zopyre; les Babyloniens, quand ils virent un Perse de son rang sans nez et sans oreilles, tout couvert de meurtrissures et de sang, ne doutèrent pas qu'il ne dit la vérité, et ne vint se joindre à eux; ils furent donc très-portés à lui confier ce qu'il leur demandait, c'est-à-dire des troupes. Lui, quand il les eut reçues, fit ce qu'il avait concerté avec Darius. De dixième jour il sortit avec

les Babyloniens , enveloppa les mille qu'il avait re-  
commandé à Darius de placer les premiers, et les tail-  
la en pièces. Les Babyloniens apprenant que ses ac-  
tions se rapportaient à ses discours, furent au comble  
de la joie , et disposés à le servir en tout. Ensuite,  
ayant laissé passer les jours convenus , il fit une se-  
conde sortie avec des Babyloniens d'élite , et mas-  
sacra les deux mille soldats de Darius. A la vue de  
ce nouvel exploit , les Babyloniens eurent tous à la  
bouche les louanges de Zopyre; celui-ci laissant  
encore passer les jours convenus , fit une autre sortie  
à l'endroit dit , où il enveloppa et massacra les quatre  
mille. Dès lors Zopyre devint tout pour les Babylo-  
niens; ils le nommèrent chef de l'armée et gardien  
des murs. Mais lorsque , au terme fixé, Darius eut  
donné l'assaut général , alors Zopyre leva le mas-  
que, car tandis que les Babyloniens montés sur les  
remparts repoussaient les assaillants , il ouvrit la  
porte de Cissie et celle de Bélus , et introduisit les  
Perses dans la ville. Ceux des Babyloniens qui vi-  
rent ce qui se passait cherchèrent un asile dans le  
temple de Jupiter Bélus; les autres qui ne s'en aper-  
çurent pas restèrent à leur poste , jusqu'à ce qu'ils  
apprirent eux-mêmes qu'ils étaient trahis.

C'est ainsi que Babylone fut prise pour la se-  
conde fois. Darius, maître de cette ville , en abattit  
les murs, et arracha toutes les portes , ce que n'a-  
vait point fait Cyrus lors de la première conquête.  
Ensuite Darius fit empaler trois mille citoyens de

plus haut rang, et rendit aux autres la ville à habiter; et afin que leur race ne s'éteignît pas, il pourvut à ce qu'ils eussent des femmes; car les Babylo niens, comme je l'ai dit en commençant, avaient étranglé les leurs pour épargner les vivres. Il ordonna aux peuples voisins d'envoyer à Babylone un certain nombre de femmes chacun, en sorte qu'il y en eut en somme 50,000. C'est de ces femmes que descendent les Babylo niens d'aujourd'hui. Quant à Zopyre, Darius en porta ce jugement, que jamais aucun des Perses ni avant ni après ne mérita mieux que lui, excepté cependant Cyrus, à qui pas un des Perses n'a encore osé se comparer. On dit même que Darius répéta souvent qu'il eût mieux aimé avoir Zopyre en son entier, que de prendre vingt Babylones. Il le récompensa grandement; chaque année il lui faisait les dons qui sont les plus honorables chez les Perses; il lui céda, sa vie durant, le revenu de Babylone franc de toute redevance, et beaucoup d'autres choses encore. Zopyre fut le père de ce Mégabyse, qui en Égypte fit la guerre contre les Athéniens et leurs alliés, et dont le fils, nommé Zopyre, vint à Athènes en qualité de transfuge.